This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

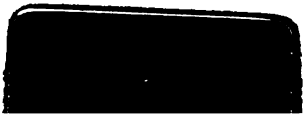
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 06932832 0



DGW
Las Casas

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBÈGUE.

MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE,
OU
JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

TOME CINQUIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS.

L'AUTEUR, RUE DU BAC, N° 53;
TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ETRANGER.

1823.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

TABLE

DES SOMMAIRES DU CINQUIÈME VOLUME.

pages.

Bill de notre exil. — Beaumarchais. — Historique des travaux de Cherbourg. 9

Longue audience donnée au Gouverneur. — Conversation remarquable. 26

Sur les belles Italiennes. — Madame Grassini. — Madame V..... et Berthier. 30

Faubourg St.-Germain. — Aristocratie ; démocratie. — L'Empereur eût voulu épouser une Française. 34

Le feu prend à notre établissement. — Etiquette de Longwood. 41

Dépôt de mendicité en France. — Projets de Napoléon sur l'Illyrie. — Hôpitaux ; Enfans trouvés ; Prisonniers d'état. — Idées de l'Empereur. 43

Sur l'Egypte, St.-Jean-d'Acre. — Le Désert. — Anecdotes. 74

Avis paternels, etc. — Conversation remarquable. — Cagliostro, Mesmer, Gall, Lavater, etc. 81

Accumulation singulière de contrariétés. 87

Madame de B.... — Détails. — Anecdotes de l'émigration. 91

L'Empereur reçoit des lettres des siens. — Conversation avec l'amiral. — Commissaires des alliés, etc. 95

Cour de l'Empereur. — Dépense, économie, chasses, écurie, pages, service d'honneur, etc. 99

Nouvelle méchanceté du Gouverneur, etc. — Projet désespéré du Corse Santini. 102

Mélanie de La Harpe. — Religieuses. — Couvens. — Trapistes. — Clergé français. 106

Marie-Antoinette. — Mœurs de Versailles. — Anecdotes. — Beverley. — Le Père de Famille, de Diderot. 112

pages.
Historique de l'émigration à Coblentz; Anecdotes; 116
Voyage Sentimental de Napoléon. — Esprit public du temps. — Journée du 10 août. 165
Bals masqués. — Madame de Mégrigny. — Le Piémont et les Piémontais. — Canaux de la France. — Rêves sur Paris. — Versailles. — Fontainebleau, etc. 172
Projet d'une histoire européenne. — Sélim III. — Force d'un sultan turc. — Les mamelouks. — Sur la régence. 190
Campagne d'Italie. — Epoque de 1815. — Gustave III. — Gustave IV. — Bernadotte. — Paul Ier. 195
Vigne patrimoniale de Napoléon. — Sa nourrice. — Son toit paternel. — Larmes de Joséphine durant les échauffourées de Wurmser aux environs de Mantoue. 211
Catherine II. — Gardes impériales. — Paul Ier. — Projets sur l'Inde. 216
L'Empereur évêque. — N'avait jamais souffert de l'estomac. 218
Campagne de 1809, dite de Wagram; espace de 6 mois. — Etat de l'Europe. — Plan de la cinquième coalition. — Machinations intérieures. — Bataille d'Eckmülh. — Belles Leçons de stratégie. — Réflexions, conséquence. — Bataille d'Essling. — Bataille de Wagram. — Traité de Vienne, 14 octobre. 220
Sur la Guerre de Russie. — Fatalités, etc. — M. de Talleyrand, etc. — Corine de madame de Staël. — M. Necker, etc. 309
De la chasse à Sainte-Hélène. — Veille du 15 août. 317
Fête de l'Empereur. 319
Ecole polytechnique supprimée, etc. — Indécence des journaux anglais, etc. — Machine à glace. 320
Idées religieuses de Napoléon. — Evêque de Nantes (De Voisins) — Le Pape. — Liberté de l'église gallicane; Anecdotes. — Concordat de Fontainebleau. 322
Conversation vive avec le Gouverneur en tiers avec l'Amiral. 345
Retour sur la conversation avec le Gouverneur. — Effet des

pages.
libelles sur Napoléon.—Traité de Fontainebleau.—Ouvrage du général S——n. 350
La Baronne S....., etc. 358
Corvisard, etc. — Anecdotes des salons de Paris. 361
L'Empereur continue d'être souffrant. — Pièce officielle remarquable adressée à sir Hudson Lowe. 368
Ma famille anglaise. — Juste dette de reconnaissance envers les Anglais, etc. — Général Joubert. — Pétersbourg. — Moscow ; son incendie. — Projets de Napoléon, s'il fût revenu vainqueur. 386
Sur le couronnement. — Décrets de Berlin et de Milan grande cause de la haine des Anglais. 418
Relation de la campagne de Waterloo, dictée par l'Empereur. 424
Table raisonnée du 5e volume. 453

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

MÉMORIAL
DE STE-HÉLÈNE.

Lundi 15 juillet 1816.

Bill de notre exil. — Beaumarchais. — Historique des travaux de Cherbourg.

Sur les dix heures, l'Empereur est entré dans ma chambre; il venait me surprendre, voulant promener. Je l'ai suivi; il a marché quelque temps vers le bois, où la calèche est venue le prendre; il y avait bien long-temps qu'il n'en avait fait usage. J'étais seul avec lui; et la conversation a roulé tout le temps sur le bill qui le concerne, et nous est étranger. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Au retour, l'Empereur a hésité s'il déjeûnerait sous les arbres; mais il s'est décidé à rentrer, et n'est pas ressorti de tout le jour : il a dîné seul.

Après son dîné il m'a fait appeler; il lisait des Mercures ou journaux anciens. Il y lisait diverses anecdotes et circonstances de *Beau-*

marchais, lequel l'Empereur avait constamment repoussé, en dépit de tout son esprit, lors de son consulat; à cause de sa mauvaise réputation et de sa grande immoralité. Cette lecture était piquante par l'extrême différence des mœurs, bien que dans des temps si voisins. Elle lui a présenté le voyage de Louis XVI à Cherbourg, sur lequel il s'est arrêté quelque temps, puis il a passé aux travaux de Cherbourg et a parcouru leur historique avec cette clarté, cette précision, ce piquant, qui caractérisent tout ce qu'il dit.

Cherbourg se trouve au fond d'une anse semi-circulaire, dont les deux extrémités sont l'île Pelée à droite, et la pointe Querqueville à gauche. L'alignement qui joint ces deux points forme la corde ou le diamètre, et court Est et Ouest. . . . . .

. En face, au Nord, et à très-peu de distance, 20 lieues environ, est le fameux Portsmouth, le premier arsenal des Anglais. Le reste de leurs côtes court presque parallèlement en face des nôtres. La nature a tout fait pour nos rivaux; à nous, elle a tout refusé. Leurs rivages sont sains et se nettoyent encore chaque jour. Ils présentent

beaucoup de fond, une multitude d'abris, de hâvres, de ports excellens; nos côtes, au contraire, sont remplies d'écueils, elles ont peu d'eau et s'encombrent journellement davantage. Nous n'avons pas un seul véritable port de grande dimension dans ces parages; si bien que les escadres ennemies, mouillées à Portsmouth, n'ont pas même besoin de mettre sous voiles pour nous inquiéter, il leur suffit de quelques bâtimens légers pour les avertir; et en un moment, sans peine et sans danger, elles se trouvent sur leur proie, on pourrait dire que de là les Anglais sont tout à la fois et chez eux et chez nous.

Si nos escadres, au contraire, osent se hasarder dans la Manche, qui ne devrait s'appeler, à bien dire, que la Mer Française, elles s'y trouvent en péril permanent; la tempête ou la supériorité de l'ennemi peut amener leur destruction totale; parce que, dans les deux cas, il n'est point d'abri pour elles. C'est ce qui arriva à la fameuse journée de la Hogue, où Tourville, à la gloire d'un beau combat aussi inégal, eût pu joindre encore la gloire d'une belle retraite, s'il eût existé un port où se réfugier.

Dans cet état de choses, les gens à bonnes vues, qui aiment le bien de leur pays, à force de projets et de mémoires, déterminèrent le gouvernement à chercher dans le secours de l'art ceux dont nous avait privé la nature ; et après beaucoup d'hésitation et quelque tâtonnement, on s'arrêta sur la baie de Cherbourg, qu'il s'agissait d'abriter à l'aide d'une immense digue jetée dans la mer. Par là nous devions obtenir, aux portes mêmes de l'ennemi, une rade artificielle où nos vaisseaux pourraient, à toute heure et par tous les vents, courir à lui, ou échapper à sa poursuite.

« C'était une magnifique et glorieuse entre-« prise, disait l'Empereur, bien forte pour le « faire et les finances de l'époque. On ima-« gina de former la digue par d'immenses cô-« nes construits à vide dans le port et remor-« qués ensuite jusque sur leur emplacement, où « ils étaient immergés à force de pierres dont « on les remplissait *, ce qui, du reste, était « fort ingénieux. Louis XVI vint honorer ces « opérations de sa présence; il quitta Versailles,

* Ces cônes, de 60 pieds de hauteur, avaient 104 pieds de diamètre à leur base et 60 à leur sommet.

« et ce fut un grand événement. Dans ces temps-
« là un Roi ne quittait jamais sa demeure, ses
« excursions n'allaient pas au-delà d'une partie
« de chasse, ils ne couraient pas comme aujour-
« d'hui; et je crois bien, observait l'Empereur,
« que moi je n'ai pas peu contribué à les mobi-
« liser.

« Toutefois, comme il fallait bien que les cho-
« ses portassent le cachet du temps, voilà la dis-
« cussion interminable, la rivalité éternelle de
« la terre et de la mer qui va son train. On eût
« dit à cet égard qu'en France il y avait deux
« Rois, ou que celui qui régnait avait deux
« intérêts, et devait avoir deux volontés, ce qui
« faisait plutôt qu'il n'en avait aucune. Ici il ne
« s'agissait que de la mer, et pourtant l'on pro-
« nonça pour la terre, non par la bonté de ses
« raisons, mais par la priorité de ses droits; et
« où il s'agissait du sort de l'Empire, on ne vit
« sans doute qu'une affaire de hiérarchie, et par
« cela seul le grand but, la magnifique entreprise
« se trouva manquée. La terre s'établit à l'île Pe-
« lée et au fort Querqueville : elle n'était ap-
« pelée là que comme auxiliaire de la digue,
« qui était elle-même l'affaire principale; mais

« au lieu de cela, la terre commença par s'as-
« seoir, et força ensuite la digue de se subordon-
« ner à sa bienséance, de se placer, de se cour-
« ber selon son tir. Qu'arriva-t-il? C'est que l'a-
« bri qu'on créait et qui devait être calculé pour
« recevoir la masse de nos flottes, soit qu'il s'a-
« gît de frapper au cœur de l'ennemi, soit que
« le hasard les y fît prendre refuge, n'offrit plus
« de place qu'à une quinzaine de vaisseaux au
« plus, quand il en eût fallu pour cent et au-
« delà; ce que l'on eût obtenu sans plus de
« peine, ni beaucoup plus de dépenses, si l'on
« se fût porté plus en avant dans la mer; seule-
« ment au-delà des points que s'était adjugés
« et qu'avait fixés la terre.

« Une autre bévue bien caractéristique et
« qu'on aurait de la peine à imaginer, c'est
« que toutes les grandes mesures, pour la rade de
« Cherbourg, furent prises et arrêtées; la digue
« commencée; une des passes, celle l'Est, complé-
« tée; et qu'on était sur le point de former l'autre,
« celle de l'Ouest, sans s'être procuré la connais-
« sance exacte et précise de toutes les sondes de
« la rade; si bien que la passe déjà formée, celle
« de l'Est, large de 5 cents toises, poussée trop près

« du fort, n'admettait pas sans inconvénient des « vaisseaux à marée basse, et que celle que l'on « allait former à l'Ouest se serait trouvée impra- « ticable, ou du moins fort dangereuse, si le zèle « individuel d'un simple officier (M. de Chava- « gnac), n'avait fait à temps cette importante dé- « couverte, et forcé d'arrêter l'extrémité gauche « de la digue à mille deux cents toises du fort de « Querqueville, chargé de sa défense; ce qui me « semble être, et est en effet à trop grande dis- « tance *. »

« Du reste, le système des travaux de la digue, « laquelle se trouve à plus d'une lieue du rivage, « et porte plus de 19 cents toises de long, sur « 90 pieds de large, n'a pas été sans éprouver de « nombreuses variations commandées, au surplus, « par l'expérience. Les cônes, qui, dans le prin- « cipe, devaient se toucher par la base, furent « bientôt espacés par force d'accident ou par

* Ce n'est qu'en 1789, c'est-à-dire, cinq ans après le commencement des travaux, que le gouvernement donna l'ordre de sonder la rade et de constater le fond. On n'avait travaillé, jusque-là, que sur des notions vagues et imparfaites !! (*Mémoire du baron Cachin, inspecteur-général des ponts et chaussées.*)

« vue d'économie : la tempête les endommagea, « les vers les rongèrent, le temps les pourrit, on y « renonça tout à fait, et l'on se contenta d'y sub- « stituer de simples pierres perdues; et quand « on s'aperçut que la force des vagues rendait « celles-ci mouvantes, on en vint à avoir recours « à d'énormes blocs qui ont fini par répondre à « tout ce qu'on attendait.

« Ces travaux se sont continués sans interrup- « tion sous Louis XVI. Nos assemblées législati- « ves leur donnèrent d'abord un redoublement « d'activité; mais les grands désordres qui suivi- « rent bientôt les firent abandonner tout à fait, et, « à l'époque du consulat, il ne restait plus de ves- « tige, à l'œil, de cette fameuse digue. L'imper- « fection première, le temps, la violence des flots, « avaient fait tout disparaître jusqu'à plusieurs « pieds au-dessous du niveau de la basse mer.

« Néanmoins un de mes premiers soins, di- « sait l'Empereur, dès que j'eus pris le timon « des affaires, fut de tourner mes regards sur « un point aussi important. J'ordonnai des « commissions, je fis discuter devant moi, je « me rendis maître de l'état des lieux, et je pro- « nonçai que l'exhaussement de la digue serait

« repris en toute hâte et à toute force; que les « deux extrémités recevraient, avec le temps, « deux massifs de fortification; mais que dès « cet instant même on allait se mettre en me- « sure d'établir au centre une batterie provi- « soire considérable. Alors commencèrent de « tous côtés les inconvéniens, les objections, les « vues particulières, l'amour-propre des opi- « nions privées, etc., etc. Cela ne se pouvait « assurément pas, prétendaient plusieurs; je « n'en tins compte, j'insistai, je voulus, et cela « fut fait. En moins de deux ans, on vit surgir, « comme par magie, une île véritable, sur la- « quelle se montra une batterie de gros cali- « bre. Jusqu'à cet instant, les Anglais n'avaient « guère fait que rire de nos travaux : ils avaient « jugé dès le principe, disaient-ils, qu'ils de- « meureraient sans résultat; ils avaient deviné « que les cônes se détruiraient, que les petites « pierres obéiraient aux vagues, et surtout ils « s'en reposaient sur notre lassitude et notre « inconstance. Mais ici ce fut tout autre chose; « aussi firent-ils mine de vouloir nous y trou- « bler; mais ils s'y prenaient trop tard; j'étais « déjà en mesure. La passe occidentale était

« demeurés, par la force des choses, extrêm
« ment large, et les deux fortifications extrêm
« que défendait chacune leur propre passe,
« croisant plus leur feu, il pouvait en résult
« qu'un ennemi audacieux eût pu forcer le pa
« sage de l'Ouest, venir mouiller lui-mêm
« en dedans de la digue, et recommencer là
« désastre d'Aboukir. Mais avec ma batterie ce
« trale provisoire, j'y parais déjà. Cependan
« comme je suis pour le permanent, j'ordonna
« en dedans de la digue, à son centre et comm
« en soutien, en renfort d'elle, qui lui servirait
« son tour d'enveloppe, un énorme pâté ellip
« tique, dominant la batterie centrale, et sup
« portant lui-même, en deux étages casematés
« et à l'épreuve de la bombe, 50 pièces de gro
« calibre avec 20 mortiers à grande portée
« ainsi que les casernes nécessaires, magasin à
« poudre, citerne, etc., etc.

« J'ai la satisfaction d'avoir laissé ce bel ou-
« vrage accompli.

« Ma défensive pourvue, je n'avais plus à
« m'occuper que de l'offensive, qui consistait à
« pouvoir réunir à Cherbourg la masse de nos
« flottes. Or, la rade ne pouvait contenir que

« quinze vaisseaux. Pour en accroître le nom-
« bre, je fis creuser un port nouveau; jamais les
« Romains n'entreprirent rien de plus fort,
« de plus difficile, qui dût durer davantage!
« Il fut fouillé dans le granit à 50 pieds de profon-
« deur; j'en fis solenniser l'ouverture par la
« présence de Marie-Louise, lorsque j'étais
« moi-même sur les champs de bataille de la
« Saxe. J'obtenais de la sorte de la place pour
« 25 vaisseaux de plus. Ce n'était point assez
« encore; aussi comptais-je m'étendre bien
« autrement. J'étais résolu de renouveler à Cher-
« bourg les merveilles de l'Égypte: J'avais élevé
« déjà dans la mer ma pyramide; j'aurais eu aussi
« mon lac Mœris. Mon grand objet était de pou-
« voir concentrer à Cherbourg toutes nos forces
« maritimes, et avec le temps elles eussent été
« immenses au besoin, afin de pouvoir porter le
« grand coup à l'ennemi. J'établissais mon ter-
« rain de manière à ce que les deux nations tout
« entières eussent pu, pour ainsi dire, se prendre
« corps à corps; et l'issue n'en devait pas être
« douteuse, car nous aurions été plus de 40 mil-
« lions de Français contre 15 millions d'Anglais;
« j'eusse terminé par une bataille d'Actium; et

sionnemens en tous genres dont il pouvait
quer. Il voulut avoir à Flessingue ou d
voisinage, des bassins propres à recevoir, d
l'hiver, la flotte d'Anvers tout armée, et
vant mettre en mer dans les vingt-q
heures: elle était retenue prisonnière dans
caut 4 ou 5 mois de l'année. Enfin, il proje
du côté de Boulogne ou quelqu'endroit de
côte, une digue pareille à celle de Cherbo
et entre Cherbourg et Brest un mouillage
venable à l'Ile-à-Bois, le tout pour assure
tout temps et sans péril, la libre et pleine c
munication de nos vaisseaux de haut bord
puis Anvers jusqu'à Brest. Quant au man
de matelots et aux grandes difficultés d'en
mer, il fut ordonné d'y pourvoir en exer
chaque jour de jeunes conscrits dans toutes
rades. Ils seraient placés d'abord sur de pe
bâtimens légers: une flotille de ce genre dev
même naviguer dans le Zuiderzée; de-là
seraient versés sur les gros vaisseaux, et remp
cés aussitôt par d'autres qui devaient suivre. I
vaisseaux, de leur côté, avaient ordre d'app
reiller chaque jour, de multiplier leurs ex
cices, d'évoluer autant que l'espace le perme

trait, d'aller même échanger des coups de canon avec l'ennemi, pourvu qu'on fût certain de ne pas se trouver engagé, etc., etc.

Restait la quantité et le nombre de nos vaisseaux: il était considérable encore malgré toutes nos pertes; et l'Empereur calculait pouvoir en construire 20 ou 25 par an; les équipages s'en trouvaient formés au fur et à mesure; si bien qu'au bout de quatre ou six ans, il eût pu compter sur 200 vaisseaux de ligne, et peut-être sur 300, si cela eût été nécessaire, en moins de 10 ans. Et qu'était ce temps, en regard avec la guerre perpétuelle ou viagère qui nous était vouée? Cependant les affaires du continent se seraient terminées; il fût entré tout entier dans notre système; l'Empereur eût ramené le plus grand nombre de ses troupes sur nos côtes; et c'est dans cet état qu'il comptait enfin rendre la lutte décisive. Toutes les ressources respectives des deux nations eussent été mises en jeu, et nous devions alors, pensait-il, soumettre nos ennemis par la force morale, ou les étouffer par notre force matérielle.

L'Empereur projetait, pour la marine, plusieurs idées et une partie de sa tactique de

terre. Il établissait sa ligne offensive et défe
sive du cap Finistère, aux bouches de l'Elbe
eût eu trois corps d'escadre avec des amira
en chef, comme il avait des corps d'armée a
leurs généraux en chef. Celui du centre au
eu son quartier-général à Cherbourg; celui
gauche à Brest; et celui de droite, à Anv
De moindres divisions aux extrémités à Ro
fort et au Ferrol, au Texel et aux bouche
l'Elbe, pour tourner et déborder l'ennemi
ses flancs. De nombreuses stations intermédia
unissaient tous ces points, et leurs amirau
chef respectifs leur étaient sans cesse con
présens, à l'aide des télégraphes qui, bor
la côte, tenaient ce grand ensemble en c
tante communication.

Cependant quel parti eussent pris les An
durant nos préparatifs et notre accroisse
progressif? Eussent-ils continué de bloque
ports? nous aurions eu la satisfaction d
voir forcer leurs croisières; nous les au
amenés à avoir 100 et 150 vaisseaux cons
ment exposés chaque jour, sur nos côtes
hasards de la tempête, aux dangers des éc
à toutes les chances de désastres; nous o

au contraire toutes celles du succès, si jamais les accidens de la nature ou les fautes de leurs amiraux amenaient quelque catastrophe imprévue, laquelle, par la suite du temps, ne pouvait manquer d'arriver. Quel avantage n'en aurions-nous pas tiré; nous, frais et en bon état, qui guettions ce moment, toujours prêts à mettre sous voiles et à combattre! Les Anglais se seraient-ils lassés? nos vaisseaux sortaient aussitôt pour exercer, former leurs équipages.

Nos armemens complétés et le moment décisif approchant, les Anglais, effrayés pour leur île, se seraient-ils groupés en tête de leurs principaux arsenaux, Plymouth, Portsmouth et la Tamise? Nos trois corps, de Brest, Cherbourg et Anvers, allaient à eux, et nos ailes les tournaient par l'Irlande et par l'Écosse. Se déterminaient-ils, confians en leur adresse et leur courage, à se présenter en masse? Alors le tout se trouvait réduit à une affaire décisive, dont nous aurions choisi nous-mêmes le temps, le lieu, la *saison*; et c'est ce que l'Empereur appelait sa bataille d'Actium, dans laquelle, si nous étions battus, nous n'éprouvions que de simples pertes, tandis que si nous triomphions,

l'ennemi cessait d'exister. Or, nous ne pouvions que triompher, disait-il; car les deux nations se trouvaient alors corps à corps, et nous étions quarante et quelques millions contre quinze; il en revenait toujours là. Telle avait été une de ses hautes idées, une de ses gigantesques conceptions.

Napoléon a si prodigieusement fait, que ses œuvres, ses monumens se nuisent les uns les autres par leur nombre, leur variété, leur importance; aussi aurais-je bien voulu consigner ici l'ensemble de ses travaux exécutés à Cherbourg, et ceux qu'il y avait projetés. Un des hommes précisément du métier même, et l'un de ses premiers ornemens, m'en a promis le tableau. S'il me tient parole, on le rencontrera dans le volume suivant.

Mardi 16.

Longue audience donnée au Gouverneur. — Conversation remarquable.

Sur les neuf heures, l'Empereur a fait un tour en calèche; il y avait un vaisseau en vue qu'il a

lorgné. Il a fait monter le docteur qu'il a trouvé considérant ce bâtiment. Au retour nous avons déjeûné tous sous les arbres. Il a beaucoup entretenu le docteur sur la conduite du Gouverneur à notre égard, sur ses perpétuelles vexations, etc., etc.

Sur les deux heures on est venu demander à l'Empereur s'il voulait recevoir le Gouverneur. Il lui a donné une audience de près de deux heures; a parcouru, sans se fâcher, disait-il, tous les objets en discussion. Il lui a récapitulé tous nos griefs; énuméré tous ses torts; parlé, disait-il, tour à tour à sa raison, à son esprit, à ses sentimens, à son cœur. Il l'a mis à même de tout réparer, de retravailler à neuf, assurait-il, mais vainement; car cet homme était sans fibres, disait-il: il n'en fallait rien attendre.

Ce Gouverneur l'avait assuré, disait l'Empereur, qu'en arrêtant le domestique de M. de Montholon, il avait ignoré qu'il fût à notre service; il a ajouté qu'il n'avait point lu la lettre cachetée de Mme Bertrand. L'Empereur lui a observé que sa lettre au comte Bertrand était tout à fait en dehors de nos mœurs, et tout à fait en opposition avec nos préjugés;

que si lui Empereur, étant simple général et confondu dans la vie privée, avait reçu de lui, Gouverneur, une telle lettre, il se serait coupé la gorge avec lui; qu'on n'insultait pas, sous peine de réprobation sociale, un homme aussi connu, et aussi vénéré sans doute en Europe, que devait l'être le Grand-Maréchal; qu'il ne jugeait pas bien sa situation avec nous; que tout ce qu'il faisait ici était déjà l'histoire, que même la conversation de cet instant était l'histoire. Qu'il blessait chaque jour par sa conduite, son propre gouvernement, sa propre nation; et qu'il pourrait lui en coûter avec le temps. Que son gouvernement le désavouerait à la fin, et qu'il resterait sur son nom une tache qui rejaillirait sur ses enfans. « Voulez-vous, « lui disait l'Empereur, que je vous dise ce « que nous pensons de vous? Nous vous « croyons capable de tout; *mais de tout;* et « tant que vous demeurerez avec votre haine, « nous demeurerons avec notre pensée. J'at- « tends encore quelque temps, parce que j'aime « à être sûr; et je me plaindrai alors de ce que « le plus mauvais procédé des ministres n'a « point été de m'envoyer à Ste-Hélène; mais

« bien de vous en avoir donné le commande-
« ment. Vous êtes pour nous un plus grand
« fléau que toutes les misères de cet affreux
« rocher. »

Le Gouverneur répondait à tout cela qu'il allait rendre compte à son gouvernement ; qu'avec l'Empereur il apprenait du moins quelque chose, tandis qu'avec nous, il ne faisait que s'aigrir, et que nous envenimions tout.

Du reste, au sujet des commissaires des puissances, que le Gouverneur demandait à présenter à l'Empereur, l'Empereur les a refusés dans leur capacité politique ; mais il a dit au Gouverneur qu'il les recevrait volontiers comme hommes privés ; qu'il n'avait d'éloignement pour aucun d'eux, pas même pour celui de France, M. *de Montchenu*, qui pouvait être un fort brave homme, qui avait été son sujet dix ans, et qui, ayant été émigré, lui devait probablement à lui, Empereur, le bienfait de sa rentrée en France ; et puis, après tout, qu'il était Français ; que ce titre était ineffaçable pour lui, qu'il n'était point d'opinion qui pût le détruire à ses yeux, etc., etc.

Enfin, au sujet des bâtisses nouvelles à Long-

wood, dont la proposition avait été le grand objet de la visite du Gouverneur, l'Empereur avait répondu qu'il n'en voulait point, qu'il préférait demeurer mal comme il était, que d'acheter un mieux très-éloigné, au prix de beaucoup de bruit et de remue-ménage; que les constructions dont il venait de lui parler demandaient des années pour leur accomplissement, et qu'avant ce temps, ou nous ne vaudrions plus ce que nous coûtons, ou la Providence l'aurait délivré de nous, etc., etc.

Mercredi 17.

Sur les belles Italiennes. — Madame Grassini. — Madame V..... et Berthier.

L'Empereur m'a fait appeler sur les 2 heures; il a fait sa toilette et est sorti en calèche. M^me^ de Montholon était de la partie : c'était sa première sortie depuis ses couches. La conversation a roulé particulièrement sur les Italiennes, leur caractère, leur beauté.

Le jeune général qui fit la conquête de l'Italie, y excita, dès le premier instant, tous les enthousiasmes et toutes les ambitions; l'Empe-

reur se plaisait à le reconnaître et à le dire. Il n'y avait pas de beauté surtout qui n'aspirât à lui plaire et à le toucher; mais ce fut en vain. Son ame était trop forte, disait-il, pour donner dans le piége : sous les fleurs il jugeait du précipice. Sa position était des plus délicates, il commandait de vieux généraux ; sa tâche était immense, observait-il; des regards jaloux s'attachaient à tous ses mouvemens; sa circonspection fut extrême. Sa fortune était dans sa sagesse; il eût pu s'oublier une heure, et combien de ses victoires, dit-il, n'ont pas tenu à davantage !

Plusieurs années après, lors de son couronnement à Milan, la célèbre chanteuse *Grassini* attira son attention; les circonstances étaient moins austères : il la fit demander, et après le premier moment d'une prompte connaissance, elle se mit à lui rappeler qu'elle avait débuté précisément lors des premiers exploits du général de l'armée d'Italie. « J'étais alors, disait-« elle, dans tout l'éclat de ma beauté et de mon « talent. Il n'était question que de moi dans les « Vierges du Soleil. Je séduisais tous les yeux, « j'enflammais tous les cœurs. Le jeune géné-

« ral seul était demeuré froid, et pourtant lui « seul m'occupait! Quelle bizarrerie, qu'elle « singularité! Quand je pouvais valoir quelque « chose, que toute l'Italie était à mes pieds, « que je la dédaignais héroïquement pour un « seul de vos regards, je n'ai pu l'obtenir; et « voilà que vous les laissez tomber sur moi, « aujourd'hui que je n'en vaux plus la peine; « que je ne suis plus digne de vous! »

La fameuse Mme V..... était aussi dans la foule des Armides. Lasse de perdre son temps, elle se rabattit sur Berthier, qui, dès ce premier instant, ne vécut plus que pour elle. Le général en chef lui donna un jour (à Berthier) un diamant magnifique de plus de 100 mille francs. « Tenez, lui dit-il, gardez cela; nous « jouons souvent gros jeu; que cela vous soit, « au besoin, une poire pour la soif. » 24 heures étaient à peine écoulées que Mme Bonaparte vint entretenir son mari d'un diamant qui faisait le sujet de son admiration. C'était la poire pour la soif qui avait déjà passé de la main de Berthier sur la tête de Mme V..... Celle-ci depuis n'a cessé de le gouverner dans toutes les circonstances de sa vie.

L'Empereur, avec le temps, ayant comblé Berthier de richesses et d'honneurs, le pressait souvent de se marier. Berthier résistait toujours; Mme V..... pouvait seule, disait-il, faire son bonheur. Mais cependant une duchesse de Bavière étant venue à Paris, dans l'espoir de se faire marier par l'Empereur, le fils de Mme V..... fit connaissance avec elle. Mme V..... crut faire merveille et travailler à la fortune de son fils tout en mariant son amant; elle décide donc Berthier à épouser cette princesse de Bavière. Mais il n'est point de sage projet dont ne se rie la fortune! disait l'Empereur; à peine le mariage était-il consommé que le mari de Mme V..... vint à mourir, et laissa sa femme libre. Ce fut alors pour elle et pour Berthier un vrai désespoir; ils étaient inconsolables. Berthier vint pleurer auprès de l'Empereur qui l'envoya promener. Quel malheur était le sien, disait-il; avec un peu plus de constance, Mme V..... aurait pu être sa femme! etc., etc.

Jeudi 18.

Faubourg Saint-Germain. — Aristocratie ; démocratie. — L'Empereur eût voulu épouser une Française.

Sur les 4 heures, l'Empereur m'a fait demander; il se trouvait très-faible, s'était oublié 3 heures dans un bain fort chaud, et s'était fait une brûlure à la cuisse droite avec le robinet d'eau bouillante. Il y avait lu deux volumes; il s'est rasé, et n'a pas voulu s'habiller.

A 7 heures et demie, l'Empereur a commandé deux couverts dans son cabinet; s'est trouvé fort contrarié qu'on eût dérangé ses papiers pour faire usage de la table; les a fait remettre, et a ordonné qu'on se servît d'une autre petite table.

Nous avons causé long-temps; il m'a remis sur des sujets qui lui reviennent souvent avec moi, et dans lesquels je dois tâcher de ne pas me répéter, d'autant plus qu'ils ont aussi bien des charmes pour moi. Nous avons beaucoup parlé de nos jeunes années, de notre temps de l'école militaire. De là, il est passé de nouveau aux écoles qu'il avait établies à Saint-Cyr et à Saint-Germain. Enfin, il est revenu sur

l'émigration et ce qu'il appelle *nos encroûtés*. Il s'était animé, avait pris de la gaîté à la suite de certaines anecdotes que je lui citais du faubourg Saint-Germain, relatives à sa personne; et comme les plus petits objets s'agrandissent aussitôt dès qu'il les touche, il a dit : « Je « vois bien que j'ai mal fait mes arrangemens « avec votre faubourg Saint-Germain. J'ai fait « trop ou trop peu. J'ai fait assez pour mécon- « tenter le parti opposé, et pas assez pour « m'attacher tout à fait celui-là. Pour quelques- « uns d'entr'eux qui sont avides d'argent, la « foule se fût contentée de hochets et de vent « dont j'eusse pu la gorger, sans blesser au fond « nos nouveaux principes. Mon cher, j'ai fait « trop et pas assez, et cependant cela m'a fort « occupé. Malheureusement j'étais le seul dans « mes intentions; tout ce qui m'entourait les « contrariait au lieu de les servir, et pourtant « il ne pouvait y avoir que deux grands partis « à votre égard : celui d'extirper ou celui de « fuser. Le premier ne pouvait entrer dans « ma pensée; le second n'était pas facile, mais « je ne le croyais pas au-dessus de mes forces. « Et en effet, bien que nullement secondé,

« contrarié même, j'en étais venu à bout. Si « je fusse demeuré, la chose se trouvait accom- « plie. Cela semblera prodigieux à celui qui « sait juger du cœur des hommes et de l'état « de la société. Je ne pense pas qu'on ait rien à « citer de pareil dans l'histoire; qu'on puisse « montrer un aussi grand résultat obtenu en « aussi peu de temps. J'en avais mesuré toute « l'importance. Je devais compléter cette fu- « sion, cimenter cette union à tout prix; avec « elle nous eussions été invincibles. Le con- « traire nous a perdus, et peut prolonger long- « temps encore les malheurs, l'agonie, peut- « être, de cette pauvre France. Je le répète de « nouveau, j'ai fait trop ou trop peu : j'aurais « dû m'attacher l'émigration à sa rentrée, l'a- « ristocratie m'eût facilement adoré; aussi bien « il m'en fallait une; c'est le vrai, le seul sou- « tien d'une monarchie; son modérateur, son « levier, son point résistant; l'état, sans elle, « est un vaisseau sans gouvernail, un vrai ballon « dans les airs. Or, le bon de l'aristocratie, sa « magie est dans son ancienneté, dans le temps; « et c'étaient les seules choses que je ne pusse « pas créer; mais je manquai d'intermédiaire.

« M. *de Breteuil* s'était insinué auprès de moi ;
« et m'y portait. M. *de T.....*, au contraire,
« qui n'y était pas aimé sans doute, m'en éloi-
« gnait de tous ses moyens. La démocratie
« raisonnable se borne à ménager à tous l'éga-
« lité pour prétendre et obtenir. La vraie
« marche eût été d'employer les débris de l'a-
« ristocratie avec les formes et l'intention de la
« démocratie. Il fallait surtout recueillir les
« noms anciens, ceux de notre histoire ; c'est le
« seul moyen de vieillir tout aussitôt les insti-
« tutions les plus modernes.

« J'avais là-dessus des idées tout à moi. Si
« l'Autriche et la Russie eussent fait des diffi-
« cultés, j'allais épouser une Française ; j'aurais
« choisi un des premiers noms de la monarchie,
« c'était même là ma première pensée, ma véri-
« table inclination ; mes ministres ne purent
« m'en empêcher qu'en implorant la poli-
« tique. Si j'eusse eu autour de moi des
« Montmorency, des Nesle, des Clisson, j'eusse
« fait épouser leurs filles aux souverains étran-
« gers en les adoptant. Mon orgueil et mon
« plaisir eussent été d'étendre ces belles tiges
« françaises, si elles eussent été ou si elles se

« fussent données tout à fait à nous. Ils n'ont « pas su me deviner ! Eux et les miens n'ont vu « en moi que des préjugés lorsque j'agissais par « les plus profondes combinaisons. Quoiqu'il « en soit, les vôtres ont plus perdu en moi « qu'ils ne pensent!..... Ils sont sans esprit, « sans connaissance de la véritable gloire. Par « quel malheureux penchant ont-ils préféré « d'aller se vautrer dans la fange des alliés, au « lieu de me suivre sur la cîme du Simplon « pour y commander le respect et l'admiration « du reste de l'Europe. Les insensés!... Au sur- « plus, a-t-il continué, j'avais dans mon porte- « feuille, le temps seul m'a manqué, un projet « qui m'eût rallié beaucoup de tout ce monde- « là, et qui après tout n'eût été que juste. C'est « que tout descendant d'ancien maréchal ou « ministre, etc., etc., eût été apte, dans tous « les temps, à se faire déclarer duc, en présen- « tant la dotation requise. Tout fils de général, « de gouverneur de province, etc., etc., eût pu « en tout temps se faire reconnaître comte, et « ainsi de suite. Ce qui eût avancé les uns, main- « tenu les espérances des autres, excité l'ému- « lation de tous, et n'eût blessé l'orgueil de

« personne; grands hochets, tout à fait inno-
« cens, du reste, dans ma marche et mes com-
« binaisons.

« Les nations vieilles et corrompues ne se
« gouvernent pas comme les peuples antiques
« et vertueux; pour un aujourd'hui qui sacrifie-
« rait tout au bien public, il est des milliers et
« des millions qui ne connaissent que leurs
« intérêts, leurs jouissances, leur vanité : or,
« prétendre régénérer un peuple en un instant
« et en poste, serait un acte de démence. Le
« génie de l'ouvrier doit être de savoir employer
« les matériaux qu'il a sous la main, et voilà,
« mon cher, un des secrets de la reprise de
« toutes les formes monarchiques; du retour
« des titres, des croix, des cordons. Le secret
« du législateur doit être de savoir tirer parti
« même des travers de ceux qu'il prétend régir.
« Et après tout ici, tous ces colifichets présen-
« taient peu d'inconvéniens, et n'étaient pas
« sans quelques avantages. Au point de civili-
« sation où nous demeurons aujourd'hui, ils
« sont propres à appeler les respects de la mul-
« titude, tout en commandant aussi le respect
« de soi-même; ils peuvent satisfaire la vanité

« du faible, sans effaroucher nullement les « têtes fortes, etc., etc. » Il était fort tard, et l'Empereur en me congédiant, a dit : « Allons, « mon cher, voilà encore une bonne soirée. »

N. B. Que de conversations de la sorte j'ai perdues par le manque de développemens, lors de la première rédaction! car il n'en était aucune, sur quelque sujet que ce fût, qui n'étincelât çà et là d'expressions et de traits fort remarquables. En me lisant on jouira peut-être de ce que l'on rencontrera; moi, je ne sens, je ne songe qu'à ce que j'ai perdu! Quand je consignais négligemment quelques lignes dans mon journal, j'avais l'esprit tout plein de l'ensemble qui devait être, selon mon intention, développé à peu de temps de là, et puis j'étais près de la source, laquelle devait couler encore pour moi le lendemain. Aujourd'hui le temps, les tourmens, la douleur, ont tout effacé; cependant il ne se passe pas de jour qu'il ne revienne à ma mémoire quelques fragmens épars, quelques idées, quelques phrases, quelques mots isolés; mais où est leur place? quel sera leur à propos? Voilà l'objet d'un travail, et quelque léger, quelque satisfaisant qu'il paraisse, il se trouve

encore au-dessus de mes forces : mon état ne l'admet point.

Vendredi 19.

Le feu prend à notre établissement.—Étiquette de Longwood.

Le feu a pris, dans la nuit, à la cheminée du salon; il n'a éclaté qu'au jour. Deux heures plus tôt, l'établissement était consumé.

L'Empereur s'est promené; nous étions plusieurs autour de lui; nous avons fait à pied le tour du parc.

Dans la route, la boucle de son soulier est venue à s'échapper, nous nous sommes précipités pour la remettre; le plus prompt a été le plus heureux. L'Empereur, qui ne l'eût pas permis aux Tuileries, s'y est prêté ici avec une espèce de satisfaction; il laissait faire, et nous lui savions gré de ne pas nous priver d'un acte qui nous honorait à nos propres yeux.

Ceci me conduit à observer que je n'ai point encore parlé de nos manières habituelles auprès de sa personne, et je dois le faire d'autant plus que plusieurs journaux de Londres nous sont revenus, répandant à ce sujet mille contes

absurdes en Europe, et affirmant que l'étiquette impériale était aussi rigoureusement observée à Longwood qu'aux Tuileries.

L'Empereur était pour nous le meilleur et le plus paternellement familier des hommes. Nous, nous étions, vis à vis de lui, les plus attentifs, les plus respectueux des courtisans; nous cherchions en tout temps à deviner ses désirs; nous épiions tous ses besoins; à peine avait-il commencé un geste que nous étions déjà en mouvement.

Aucun de nous n'arrivait dans sa chambre sans avoir été appelé, et si l'on avait quelque chose d'important à lui communiquer, on demandait à être reçu. S'il promenait avec un de nous tête à tête, nul ne venait le joindre sans être demandé. Dans le principe nous demeurions constamment chapeau bas auprès de sa personne, ce qui semblait étrange aux Anglais qui avaient reçu l'ordre supérieur de se couvrir après l'avoir abordé. Ce contraste parut si ridicule à l'Empereur, qu'il nous commanda, une fois pour toutes, de ne pas faire autrement qu'eux. Nul, excepté les deux dames, ne s'asseyait devant lui qu'il ne l'eût ordonné. Jamais

la parole ne lui était adressée sans son interpellation, à moins que la discussion ne fût engagée; et toujours et dans tous les cas il gouvernait la conversation. Telle était l'étiquette de Longwood, purement, comme on voit, celle de nos souvenirs et de nos sentimens.

Au retour, l'Empereur a reçu et questionné long-temps le *Master* (maître d'équipage) du Newcastle.

L'incendie du salon et un billard qu'on établit dans la salle à manger, nous a fait dîner dans le cabinet topographique. Le dîner fini, nous avons été obligés de demeurer long-temps à table, faute d'autre pièce où nous pussions nous rendre. La conversation, du reste, a semblé y gagner; on s'est trouvé plus rapproché, plus établi; on a causé davantage, plus facilement; la soirée a passé plus vite.

Samedi 20.

Dépôts de mendicité en France. — Projets de Napoléon sur l'Illyrie. — Hôpitaux. — Enfans trouvés. — Prisonniers d'Etat. — Idées de l'Empereur.

L'Empereur m'a fait appeler dans la matinée; je l'ai trouvé lisant un ouvrage anglais qui trai-

tait de la taxe des pauvres, de son immensité, de l'innombrable quantité d'individus à la charge de leurs paroisses; on n'y comptait que par millions d'hommes et centaines de millions d'argent *.

L'Empereur craignait d'avoir mal lu, d'avoir fait un contre-sens; cela ne lui semblait pas possible, disait-il. Il ne comprenait pas par quels vices il pouvait se trouver autant de pauvres dans un pays aussi riche, aussi industrieux, aussi plein de ressources pour le travail que l'Angleterre. Il comprenait encore moins par quelle merveille les propriétaires, surchargés de leurs effroyables taxes ordinaires et extraordinaires, pouvaient subvenir en outre aux besoins de cette multitude. « Mais nous « n'avons rien de comparable chez nous au cen- « tième, au millième, observait-il? Ne m'avez- « vous pas dit que je vous avais envoyé en « mission particulière dans les départemens, au « sujet de la mendicité? Voyons, combien « avions-nous de mendians? Que coûtaient-ils? « Combien avais-je créé de maisons de mendi-

* Voyez Tome Ier, note de la page 467.

« cité? Que renfermaient-elles de reclus? Où « en était l'extirpation? »

A cette foule de questions, je me suis vu forcé de répondre qu'il s'était écoulé déjà bien du temps, que beaucoup d'autres objets avaient frappé depuis mon esprit, qu'il me serait impossible de répondre de mémoire; mais que j'avais précisément ce rapport dans mon peu de papiers, et qu'à la première fois qu'il daignerait m'appeler, je serais en état de le satisfaire. « Mais allez me le chercher tout de suite, a-t-il « dit, les choses ne fructifient que quand elles « sont appliquées à propos, et puis je l'aurai « bientôt parcouru, *avec le pouce*, comme dit « ingénieusement l'abbé de Pradt, bien qu'à dire « vrai, je n'aime pas trop aujourd'hui à m'oc- « cuper de pareils objets: ils me rappellent la « moutarde après dîner. »

En deux minutes ce rapport fut sous ses yeux. « Eh! bien, me dit l'Empereur, en fort « peu de minutes aussi; car on eût dit réelle- « ment qu'il avait à peine feuilleté. Eh! bien, « cela ne ressemble en effet en rien à l'Angle- « terre. Toutefois notre organisation avait été

« manquée; je l'avais bien soupçonné et c'est « pour cela que je vous avais envoyé en mission. « Votre rapport eût parfaitement répondu à « mes vues. Vous abordez franchement la chose, « en honnête homme, sans craindre de déplaire « au ministre en lui enlevant une foule de « nominations.

« Il y a grand nombre de vos détails qui me « plaisent. Pourquoi n'êtes-vous pas venu m'en « parler vous-même? vous m'auriez satisfait, « j'eusse appris à vous juger. — Sire, pour « cette fois cela m'eût été impossible, nous « étions déjà dans la confusion et l'encombre- « ment causés par nos malheurs. — Vous y « faites une observation très-juste, vous posez « une base incontestable; c'est que, dans l'état « florissant où j'avais placé l'Empire, il n'y « avait nulle part de bras qui pussent manquer « de travail. La paresse, les vices seuls, pou- « vaient enfanter les mendians.

« Vous pensez que leur extirpation totale « était possible; moi aussi, et j'en étais « convaincu.

« Votre levée en masse d'une vaste et unique

« prison par département, tout à la fois appro-
« priée au repos de la société et au bien-être
« des reclus; votre idée d'en faire des monu-
« mens pour des siècles, eût attiré mon atten-
« tion. Cette gigantesque entreprise, son uti-
« lité, son importance, la durée de ses résul-
« tats, tout cela était dans mon genre.

« Quant à votre université du peuple, je
« crains bien que ce ne fût une belle chimère
« de philantropie, du pur abbé de Saint-
« Pierre, mon cher; toutefois, il y a du bon
« dans la masse de ces idées; mais il faudrait une
« autre force de caractère, une autre roideur
« de persévérance que nous n'en avons généra-
« lement pour en faire arriver quelque chose
« à bien.

« Du reste, je vois ici et j'entends de vous
« journellement des idées que je ne vous soup-
« çonnais pas, et ce n'est pas du tout ma faute;
« vous étiez près de moi, que ne vous commu-
« niquiez-vous; il ne m'était pas donné de
« deviner. Ces idées, eussiez-vous été ministre,
« et quelques chimériques qu'elles m'eussent
« paru tout d'abord, n'en eussent pas moins été

« accueillies, parce qu'il n'est pas, à mon « avis, d'idéalités qui n'aient un résidu positif; « et que souvent un germe faux, à l'aide de « régularisation, conduit à un résultat vrai. « J'eusse mis à vos trousses des commissions « qui auraient dépecé vos projets; vous les « auriez défendus par votre autorité, et moi, « en connaissance de cause, j'eusse prononcé « par mon propre jugement et ma seule déci- « sion. Tels étaient mon faire et mes intentions. « J'ai donné l'élan à l'industrie, je l'ai mise en « pleine marche par toute l'Europe; j'eusse « voulu en faire autant de toutes les facultés « intellectuelles; mais on ne m'a pas laissé de « loisir; il me fallait féconder au galop, et « malheureusement trop souvent je ne je- « tais que sur du sable et dans des mains « stériles. »

« Qu'elles sont les autres missions que je « vous ai données? — Une en Hollande, une « autre en Illyrie. — En avez-vous les rap- « ports? — Oui, Sire. — Allez me les cher- « cher. » Mais je n'étais pas encore à la porte, qu'il m'a dit : « Non; revenez, épargnez-moi « plutôt de telles lectures!... Au fait elles sont

« désormais sans objet. » Tout ce que me découvraient là de telles paroles !!....*

Au sujet de l'Illyrie l'Empereur a repris : « Jamais, en acquérant l'Illyrie, mon intention n'avait été de la garder ; jamais il n'entra « dans mes idées de détruire l'Autriche : elle « était au contraire indispensable à mes plans. « Mais l'Illyrie dans nos mains était une avant-« garde au cœur de l'Autriche, propre à la « contenir ; une sentinelle aux portes de Vienne « pour forcer de marcher droit ; et puis je vou-« lais y introduire, y enraciner nos doctrines, « notre administration, nos codes : c'était un « pas de plus vers la régénération européenne. « Je ne l'avais prise qu'en gage ; je comptais la « rendre plus tard contre la Gallicie, lors du « relèvement de la Pologne, que j'ai précipitée « malgré moi. Au demeurant j'ai eu plus d'un

* Quelque court que soit ce rapport sur la mendicité, quelque nécessaire qu'il semblât pour l'intelligence des observations de l'Empereur, et bien qu'il ne soit pas sans intérêt pour ceux qui s'occupent d'économie philantropique, je me suis refusé à l'insérer ici, par égard pour le plus grand nombre de ceux qui viendraient à me lire.

« projet sur cette Illyrie; car j'en changeais « souvent, j'avais peu d'idées véritablement « arrêtées, et cela parce que je ne m'obstinais « pas à maîtriser les circonstances; mais que je « leur obéissais bien plutôt, et qu'elles me « forçaient de changer à chaque instant; aussi « la plupart du temps n'avais-je, à bien dire, « pas de décisions; mais seulement des projets. « Toutefois, après mon mariage surtout, l'idée « dominante avait été d'en faire pour l'Au- « triche le gage et l'indemnité de la Gallicie, « lors du rétablissement, à tout prix, de la Po- « logne en couronne séparée, indépendante; et « il m'importait peu sur quelle tête, amie, « ennemie, alliée, pourvu que cela fût; le reste « m'était égal. Mon cher, j'ai eu de vastes « projets et en grand nombre, tous bien assu- « rément dans l'intérêt de la raison et du bien- « être de l'espèce humaine. On me redoutait « à l'égal de la foudre; on m'accusait d'avoir « une main de fer; mais dès qu'elle eût « frappé le but, tout se serait radouci et pour « tous. Que de millions m'eussent béni alors et « dans la postérité! Mais, il faut en convenir, « que de fatalités se sont accumulées contre

« moi sur la fin de ma carrière! Mon malheu-
« reux mariage, les perfidies qui en ont été la
« suite; ce chancre de l'Espagne, sur lequel il
« n'y avait pas à revenir; cette funeste guerre
« de Russie, qui m'est arrivée par mal-entendu;
« cette effroyable rigueur des élémens qui a
« dévoré toute une armée....., et puis l'uni-
« vers entier contre moi!..... N'est-ce pas encore
« une merveille que j'aie pu y résister aussi long-
« temps, et que j'aye été plus d'une fois à
« l'instant de tout surmonter et de sortir de ce
« chaos plus puissant que jamais...., ô destinée
« des hommes !....., ô sagesse ! ô prévoyance
« humaine !...', » Et puis revenant brusquement
à mon rapport, il m'a dit : « J'ai vu que vous
« aviez parcouru un grand nombre de déparle-
« mens; votre mission a-t-elle été longue? La
« course a-t-elle été agréable? Y avez-vous
« bien profité? Avez-vous beaucoup recueilli?
« Jugeâtes-vous bien de l'état du pays, de celui
« de l'opinion, etc., etc.

« Je me rappelle à présent que je vous choisis
« précisément parce que vous reveniez de votre
« mission d'Illyrie, et que j'avais trouvé dans
« vos rapports des choses qui m'avaient frappé;

« car c'est étonnant comme il me revient cha-
« que jour à présent des choses qui, dans le
« temps, m'ont frappé en vous, et qui, par une
« fatalité singulière, se sont entièrement effa-
« cées dès le lendemain. Pour ces missions spé-
« ciales et de confiance, je me faisais présenter
« le décret avec les noms en blanc, que je rem-
« plissais de mon choix privé; c'est moi qui
« vous aurai inscrit de ma main. »

« Sire, ai-je répondu, il n'exista peut-être
« jamais mission plus agréable et plus satisfai-
« sante sous tous les rapports. Je la commen-
« çai avec les premiers jours du printemps; je
« fus de Paris à Toulon, et de Toulon à An-
« vers en bordant les côtes et serpentant dans
« l'intérieur. Je fis près de treize cents lieues.
« Malheureusement le temps fut bien court; le
« ministre, dans ses instructions, avait rigou-
« reusement prescrit le terme de trois mois, de
« quatre au plus. Il me serait difficile de ren-
« dre dignement tout le charme, les jouissances,
« les avantages que me présentèrent un tel
« voyage. J'étais membre de votre conseil, offi-
« cier de votre maison; je portais vos couleurs;
« partout on ne vit en moi qu'un de vos *missi*

« *dominici;* partout je fus reçu, traité à l'ave-
« nant. Plus j'employai de circonspection, plus
« j'usai de modestie et de simplicité, me ren-
« dant moi-même auprès des hauts fonction-
« naires, qu'on m'avait donné le droit de man-
« der près de moi, et plus je trouvai de défé-
« rence et d'obséquiosité. Pour un qui montrait
« de la défiance ou laissait percer quelque dépit
« ou jalousie; car j'ai appris depuis, et d'eux-
« mêmes, que mes titres de noble, d'émigré et
« de chambellan étaient trois réprobations
« pour certains; pour un, dis-je, qui me regar-
« dait de travers, il en était beaucoup d'autres
« qui n'hésitaient pas à courir au-devant d'ob-
« jets sur lesquels j'eusse été loin de me per-
« mettre de les interroger. Ils aimaient à s'ou-
« vrir à moi sans réserve, assuraient-ils, disant
« que le poste que j'occupais auprès du souve-
« rain leur offrait un intermédiaire favorable;
« que j'étais pour eux le confesseur auquel ils
« se fiaient pour transmettre leurs pensées les
« plus secrètes au *Très-Haut*, etc., etc. Plus
« je les assurais qu'ils se méprenaient beaucoup
« sur ma situation et la nature de ma mission,
« plus ils se confirmaient dans la pensée con-

« traire? En si peu de temps quelle leçon pour « moi sur les hommes! Il n'était pas de ces « hauts fonctionnaires qui ne différassent, sur « presque tous les objets, de vues, de moyens, « d'intention; et ils étaient tous pourtant des « hommes d'élite, éprouvés, et généralement de « beaucoup de mérite. Les particuliers aussi « me prenant pour un rayon de la Providence, « s'adressaient à moi publiquement ou avec mys- « tère. Que de choses j'appris! Que de dénon- « ciations ou de délations me furent faites! Que « d'abus locaux, que d'intrigues subalternes « me parvinrent!

« Tout-à-fait neuf aux affaires, et jusque-là « absolument étranger à l'administration, je mis « à profit cette occasion unique de m'instruire. « Je ne manquai pas de m'informer, avec cha- « cun, de tous les objets et de tous les détails « de sa partie. Je ne craignis pas de me mon- « trer novice aux premiers, afin de pouvoir dis- « cuter avec les derniers en connaissance de « cause.

« Ma mission spéciale, Sire, n'avait eu, il « est vrai, d'autre objet que les dépôts de « mendicité et les maisons de correction;

« mais, sentant tout le besoin de données pro-
« pres à me rendre utile au Conseil d'Etat,
« et profitant des avantages de ma situation,
« j'y adjoignis, de mon chef, d'inspecter minu-
« tieusement les prisons, les hôpitaux, les bu-
« reaux et établissemens de bienfaisance, etc.,
« comme aussi de parcourir tous nos ports et
« de visiter toutes nos escadres.

« Quel magnifique ensemble me présenta le
« tableau que cette heureuse circonstance dé-
« roulait à mes yeux ! Partout la tranquillité la
« plus parfaite et une confiance entière dans le
« gouvernement; tous les bras, toutes les facul-
« tés, toutes les industries en mouvement; le
« sol resplendissant d'agriculture, c'était le
« plus beau moment de l'année; les routes admi-
« rables; des travaux publics presque partout:
« le canal d'Arles, le beau pont de Bordeaux,
« les travaux de Rochefort; les canaux de Nan-
« tes à Brest, à Rennes, à Saint-Malo; la fon-
« dation de Napoléon-Ville, calculée pour être
« la clef de toute la péninsule bretonne; les
« magnifiques travaux de Cherbourg, ceux d'An-
« vers; des écluses, des jetées ou autres amélio-
« rations dans la plupart des villes de la Man-

« che : voilà l'esquisse de ce que je rencontrai.

« D'un autre côté, les ports de Toulon, Ro-
« chefort, Lorient, Brest, Saint-Malo, le Hâ-
« vre, Anvers, présentaient une activité extraor-
« dinaire; nos rades se couvraient de vaisseaux
« dont le nombre s'accroissait chaque jour; nos
« équipages se formaient en dépit de tout obs-
« tacle; de nos jeunes conscrits on obtenait dé-
« sormais de bons matelots. J'étais émerveillé,
« moi de l'ancienne marine, de tout ce que
« je voyais à chaque bord, tant étaient grands
« les progrès que l'art avait faits, et tant ils
« laissaient en arrière, sous tous les rapports
« et en toutes choses, ce que j'avais connu.

« Dans chaque rade, chaque escadre avait
« journellement son appareillage et ses exerci-
« ces réguliers, comme les garnisons ont leur
« parade, et le tout se passait à la vue et sous
« le canon des Anglais qui s'en moquaient sans
« prévoir le péril qui les menaçait; car jamais,
« à aucune époque, notre marine n'avait été
« plus formidable, ni nos vaisseaux plus nom-
« breux; nous en comptions déjà à flot ou en
« construction au-delà de 100, et nous les aug-
« mentions journellement. Les officiers étaient

« pleins d'instruction, de zèle, d'ardeur et « d'impatience. Avant d'avoir vu tout cela je « ne m'en doutais assurément pas; je ne l'eusse « même pas cru, si l'on ne me l'eût pas raconté.

« Quant aux dépôts de mendicité, l'objet « spécial de ma mission, vos intentions, Sire, « avaient été mal comprises, le but tout à fait « manqué. Non-seulement la mendicité, dans la « plupart des départemens, n'avait point été « détruite, elle n'avait pas même été entamée: « c'est que plusieurs préfets, loin de faire des « dépôts un épouvantail pour *les mendians*, « n'y avaient vu qu'un refuge pour *les pauvres*; « au lieu de présenter la réclusion comme un « châtiment, ils la faisaient solliciter comme « un asile; aussi le sort des reclus pouvait-il « être envié par les paysans laborieux du voisi- « nage. On eût de la sorte couvert la France de « pareils établissemens, qu'on eût trouvé à les « remplir, et qu'on n'en eût pas eu moins de « mendians, qui d'ordinaire s'en font une pro- « fession, et l'exercent par goût. Toutefois, je « pus voir que l'extirpation de cette lèpre était « très-possible, et il suffisait de quelques dé- « partemens, où les préfets avaient mieux vu

« la chose, pour s'en convaincre. Il en était où « elle avait presqu'entièrement disparu.

« Une observation qui frappe tout d'abord, « c'est que, toutes choses d'ailleurs égales, la « mendicité est beaucoup plus rare dans les « parties pauvres et stériles, beaucoup plus « commune dans les provinces fertiles et abon- « dantes; comme aussi elle est infiniment plus « difficile à extirper dans les endroits où le « clergé a été plus riche et plus puissant. Dans « la Belgique, par exemple, on voyait des men- « dians se faire honneur de leur profession, se « vanter de l'exercer depuis plusieurs généra- « tions; c'étaient là leurs titres à eux, là aussi la « mendicité avait ses quartiers. — Mais je n'en « suis pas étonné, a repris l'Empereur, le nœud « de cette grande affaire est tout entier dans la « stricte séparation du *pauvre* qui commande le « respect, d'avec le *mendiant* qui doit exciter « la colère; or nos travers religieux mêlent si « bien ces deux classes, qu'ils semblent faire de « la mendicité un mérite, une espèce de vertu; « qu'ils la provoquent en lui présentant des « récompenses célestes : au fait, les mendians « sont-ils plus ni moins que des moines *au petit*

« *pied*; tellement que dans la nomenclature se « trouvent les moines mendians. Comment de « telles idées ne porteraient-elles pas la confu- « sion dans l'esprit, et le désordre dans la so- « ciété? On a canonisé grand nombre de saints « dont le grand mérite apparent était la mendi- « cité. On semble les avoir placés dans le Ciel « pour ce qui, en bonne police, n'eût dû leur « valoir sur la terre que le châtiment et la ré- « clusion; ce qui n'eût pas empêché, du reste, « qu'ils ne méritassent le Ciel. Mais continuez.

« — Sire, ce ne fut pas sans émotion que « je suivis les détails des établissemens « de bienfaisance. En contemplant toute la « sollicitude, les soins, l'ardente charité de « tant de belles ames, je pus voir que nous « étions loin de le céder en quoi que ce fût à « aucun peuple; que seulement nous y met- « tions moins d'ostentation, moins d'art peut- « être à nous faire valoir; le midi surtout, le « Languedoc particulièrement, faisait remar- « quer un surcroît de zèle et de ferveur dont « on aurait peine à se faire une juste idée: par- « tout les hôpitaux, les hospices, étaient nom- « breux, et généralement bien tenus. Les en-

« fans trouvés avaient décuplé depuis la ré-
« volution; je ne manquai pas de prononcer
« aussitôt que c'était l'effet de la démoralisa-
« tion du temps; mais on me fit observer, et
« une attention soutenue me convainquit, qu'on
« devait ce résultat, au contraire, à des causes
« très-consolantes. Jadis, me dit-on, les en-
« fans trouvés étaient si mal soignés, si mal
« nourris, si mal tenus, que toute leur popu-
« lation était chétive, malingre, expirante;
« sur dix, il en périssait toujours sept à neuf;
« tandis qu'aujourd'hui la nourriture, la
« propreté, les soins de toute espèce, sont
« tels qu'on les sauve presque tous, et qu'ils
« montrent une enfance magnifique : ainsi ils
« ne se sont multipliés que de leur propre
« conservation. La vaccine aussi y a contri-
« bué dans un rapport immense. On prend
« aujourd'hui un tel soin de ces enfans, qu'il
« en est provenu un abus singulier; il arrive
« à des mères, même aisées, d'exposer leurs
« enfans; puis elles se présentent à l'hospice,
« s'offrant charitablement de prendre un nour-
« risson chez elles: c'est le leur qu'elles reprен-
« nent, mais avec un petit salaire. Le tout se

« fait par compérage des agens mêmes, et « souvent pour procurer une légère pension à « l'un des siens. Un autre abus de ce genre, « non moins singulier encore, que je rencon- « trai en Belgique, était des inscriptions prises « long-temps à l'avance, pour être reçu à l'hô- « pital. Un jeune couple, tout en se mariant, « obtenait de se faire inscrire pour des places, « qui lui écherraient de droit à quelques an- « nées de là : c'était une portion de la dot. — « Jésus! Jésus! s'est écrié ici l'Empereur, levant « les épaules et riant, et puis faites des règle- « mens et des lois!... — Mais quant aux prisons, « Sire, c'était presque universellement un ta- « bleau d'horreur et de véritable misère, « la partie honteuse de nos départemens; de « vrais cloaques infects, des réduits abomina- « bles, qu'il m'a fallu parfois traverser en « courant, ou dont j'étais repoussé, en dépit de « tous mes efforts. Autrefois en Angleterre « j'avais visité certaines prisons, et je m'étais « permis de rire de l'espèce de luxe qu'elles « présentaient; mais ici c'était bien autre chose « et je me sentais indigné de l'excès contraire. « Il n'est pas de fautes, on pourrait même dire

« de crimes, qui ne se trouvent déjà assez pu-
« nis par un tel séjour; en en sortant, il ne
« doit certainement plus demeurer en toute
« justice, que peu ou point à expier; et pour-
« tant, ce n'est là encore que la demeure de
« simple prévenus; car pour les condamnés,
« les vrais coupables, les grands scélérats, ils
« avaient leurs prisons spéciales; les maisons
« de correction, où ils étaient peut-être trop
« bien; car là encore, le journalier vertueux
« pouvait trouver à envier et faire une com-
« paraison injurieuse à la Providence et à la
« société. Toutefois un inconvénient frappant
« se faisait remarquer encore dans ces maisons de
« correction, c'était l'amalgame, la fréquentation
« habituelle de toutes les classes de condamnés,
« dont les uns n'y devant rester qu'une année,
« pour des fautes moins graves, tandis que
« d'autres y étant pour quinze, vingt ans, pour
« toute leur vie, à cause d'horribles forfaits, il
« devait nécessairement en résulter bientôt
« une espèce de niveau moral, non par l'amé-
« lioration des scélérats, mais bien plutôt par
« l'aggravation des moins coupables.

« Ce qui me frappa fort encore, dans la

« Vendée et ses alentours, fut que les fous y « étaient en nombre décuple peut-être, que « dans les autres parties de l'Empire; comme « aussi les dépôts de mendicité et autres « lieux de réclusion présentaient des indivi- « dus retenus comme vagabonds, ou qui pou- « vaient le devenir, n'ayant point de parens, « ignorant leur origine, ayant été recueillis dès « leur enfance, sans qu'on sût d'où ils venaient. « Quelques-uns avaient sur leurs personnes des « blessures dont ils ignoraient le principe, « les ayant reçues sans doute au berceau. On a « laissé passer le temps de tirer partie de ces « individus, qui n'ont jamais reçu aucune idée « sociale. On ne sait plus aujourd'hui qu'en faire. « — Ah! s'est écrié l'Empereur, voilà bien la « guerre civile, et son effroyable cortége; voilà « ses inévitables résultats, ses fruits assurés! Si « quelques chefs y font fortune et se tirent « d'affaire, la poussière de la population est « toujours foulée aux pieds; aucun des maux « ne lui échappe! »

— « Au demeurant je trouvai dans l'ensemble « de ces établissemens, un bon nombre d'in-

« dividus qu'on me dit, à tort ou à raison, être « des prisonniers d'état, des détenus de la « haute, moyenne et basse police.

« J'écoutai tous ces prisonniers, reçus leurs « plaintes, acceptai toutes leurs pétitions, sans « néanmoins rien promettre; je n'en avais pas « le droit; et puis je sentais fort bien que, n'entendant que leur propre témoignage, je ne « devais trouver aucun coupable. Toutefois à « l'exception de quelques scélérats reconnus, « la masse véritablement, ne méritait au plus « que les jugemens de police correctionnelle. »

« Dans les prisons de Rennes, je trouvai « parmi eux un enfant de 12 à 14 ans, qui y « avait été amené à l'âge de quelques mois seulement, avec une compagnie de *chauffeurs*; « ceux-ci furent tous exécutés dans le temps, et « l'enfant était toujours demeuré depuis, faute « de décision à son égard. Qu'on juge de son « moral! il n'a jamais vu, connu, entendu que « des scélérats! c'est la seul race, dont il ait « le droit de soupçonner l'existence.

« Au Mont Saint-Michel, une femme, dont « j'ai oublié le nom, attira particulièrement « mon attention. D'assez bonne mine, d'un

« extérieur doux, d'un maintien modeste, elle se « trouvait détenue depuis quatorze ans, ayant « pris dans le temps une part très-active aux « troubles de la Vendée, y ayant constamment « accompagné son mari, chef d'un bataillon « d'insurgés, en ayant même pris le comman- « dement après sa mort. La misère et les pleurs « l'avaient flétrie. Elle dut me trouver un air « bien sévère durant son récit : je l'affectais « pour cacher l'émotion qu'elle me causait. Ses « mœurs douces et ses autres mérites lui avaient « créé une espèce d'empire sur les femmes « grossières et dépravées dont elle se trouvait « entourée. Elle s'était vouée au soin des mala- « des de la prison : on lui avait confié l'infirme- « rie, et tous la chérissaient.

« A cette femme près, à quelques prêtres et « à deux ou trois anciens espions chouans, le « reste n'était plus que de la turpitude, et ne « montrait que des saletés dégoûtantes ou gro- « tesques.

« C'était un mari jouissant de 15 mille livres « de rente, évidemment enfermé par les seules « intrigues de sa femme, à la façon des ancien- « nes lettres de cachet; c'étaient des filles

« publiques, me disant être renfermées, non en « punition de leur facilité pour tous, mais bien « par le dépit de leur manque de complaisance « pour un seul. Elles me mentaient ou non; « mais devaient-elles être honorées pourtant du « titre de prisonnières d'État, coûter 2 francs « par jour, et concourir à rendre le gouverne- « ment odieux et ridicule. Enfin, dans une « ville de la Belgique, c'était un malheureux « qui avait épousé une de ces rosières que les « municipalités dotaient dans les grandes occa- « sions : il était enfermé pour avoir volé, disait- « on, la dot, parce qu'il avait négligé de la « gagner : on s'obstinait à exiger qu'il acquit- « tât cette dette importante; lui s'obstinait à « s'y refuser. Peut-être lui demandait-on l'im- « possible, etc., etc.

« Aussitôt de retour à Paris, je fus trouver « M. Réal, Préfet de Police de l'arrondisse- « ment que je venais de parcourir. Je me fai- « sais un devoir, lui disais-je, de venir lui « communiquer *officieusement* ce que j'avais « recueilli. Je dois lui rendre justice, soit qu'il « fût bien loin d'être méchant, soit que ma « bonne foi le touchât, soit peut-être encore,

« Sire, la magie toujours influente de vos cou-
« leurs, il me remercia, m'observant que je lui
« rendais un vrai service, et m'assurant qu'il
« allait immédiatement *adoucir* et *redresser*,
« ce furent ses expressions. Mais à quelques
« jours de là, me rencontrant dans une assem-
« blée, il me dit, avec une peine apparente :
« —Eh bien ! voilà une malheureuse affaire bien
« défavorable à votre amazone (c'était l'événe-
« nement et l'échauffourée du général Mallet).
« Ce que j'aurais cru pouvoir faire de mon chef
« il y a quelques jours, je ne puis désormais me
« le permettre sans une décision supérieure.
« —Et je ne sais pas ce qui en arriva. »

L'Empereur s'est arrêté quelque temps sur les abus que je venais d'exprimer, puis il a conclu : « D'abord, mon cher, pour procéder
« régulièrement, il faudrait savoir si l'on vous
« a dit vrai, il faudrait entendre contradictoi-
« rement ceux qui sont accusés; ensuite, il est
« vrai de confesser tout bonnement que les abus
« sont inhérens à toute société humaine. Voyez
« que presque tout ce dont vous vous plaignez
« se trouve commis précisément par ceux-là
« mêmes qui avaient charge expresse de l'em-

« pêcher. Le moyen de remédier à cela, quand « on ne peut pas voir partout? car il existe « comme une espèce de réseau étendu sur les « lieux abaissés, qui enveloppe la petite multi- « tude. Il faut qu'une maille se rompe, un ha- « sard comme vous, pour qu'il en remonte « quelque chose à la haute région. Aussi un « de mes rêves, mes grands événemens de guerre « accomplis et soldés, de retour à l'intérieur, « en repos et respirant, eût été de chercher une « demi-douzaine ou une douzaine de vrais bons « philanthropes, de ces braves gens ne vivant que « pour le bien, n'existant que pour le pratiquer; « je les eusse disséminés dans l'Empire, qu'ils « eussent parcouru en secret pour me rendre « compte : ils eussent été *les espions de la vertu!* « Ils seraient venus me trouver directement, ils « eussent été mes confesseurs, mes directeurs « spirituels, et mes décisions avec eux eussent « été mes bonnes œuvres secrètes. Ma grande « occupation, lors de mon entier repos, eût été, « du sommet de ma puissance, de m'occuper à « fond d'améliorer la condition de toute la so- « ciété, j'eusse prétendu descendre jusqu'aux « jouissances individuelles, et s'il n'eût pas

« suffi de mon naturel pour m'y porter, le « calcul encore serait venu m'y décider; car « après tant de gloire acquise, quel autre moyen « me restait d'en acquérir encore? et c'est parce « que je savais très-bien que toute cette four- « millière d'abus devait exister, parce que je « voulais sauver ou rendre plus difficile les « tyrannies subalternes et intermédiaires, que « j'avais imaginé, pour notre temps de crise, « mon organisation des prisons d'État. — Oui, « Sire; mais elle fut loin de faire fortune dans « nos salons, et ne contribua pas peu à vous « rendre impopulaire. Nous criâmes de tous « côtés aux *nouvelles Bastilles*, au renouvelle- « ment des *lettres de cachet*. — Je le sais bien, « a dit l'Empereur, cela fut répété par toute « l'Europe, et me rendit odieux. Et pourtant, « voyez quel peut être l'empire des mots, enve- « nimés encore par la mauvaise foi! Le tout vint « principalement de la gaucherie du titre de mon « décret, qui me passa, par distraction ou autre- « ment; car au fond je maintiens que cette loi « était un grand bienfait, et rendait en France « la liberté individuelle plus complette, plus « assurée qu'en aucun autre pays de l'Europe.

« mille en arrivant au Consulat. Qu'on parcoure « la liste de ce qu'on a dû y trouver, que l'on « cherche les causes et le motif de leur déten- « tion, on verra qu'il n'en est presque aucun « qui n'eût mérité la mort, qui ne l'eût trouvée « par un jugement, pour qui conséquemment « la détention ne fut de ma part qu'un bien- « fait. Pourquoi ne publie-t-on rien contre moi « aujourd'hui à ce sujet? Où sont donc les grands « griefs qu'on me reproche? C'est qu'en effet « il ne se trouve rien. Si quelques-uns des pri- « sonniers sont venu depuis se vanter, auprès du « Roi, des souffrances qu'ils avaient éprouvées à « cause de leurs efforts en sa faveur, ne prononcent-ils pas là eux-mêmes leur arrêt et ma jus- « tification? car ce qui peut être une vertu au- « jourd'hui aux yeux du Roi, était alors in- « contestablement un crime sous moi, et ce « n'est que parce que je répugnais à du sang, « pour des crimes politiques, et que de tels pro- « cès n'eussent fait que maintenir l'agitation, « l'incertitude au sein de la patrie, que je « commuai la peine en simple détention.

« Je le répète, les Français, à mon époque, « ont été les plus libres de toute l'Europe, sans

« en excepter même les Anglais; car en An-
« gleterre si une crise vient à faire suspendre
« *l'habeas corpus*, tout individu est passible de
« la prison par la seule volonté des ministres;
« sans qu'ils aient à en justifier les motifs ou à
« en donner la raison. Ma loi était bien autre-
« ment limitée. Et puis enfin, a-t-il terminé, si
« en dépit de mes bonnes intentions, si, malgré
« tous mes soins, il existait encore tout ce que
« vous venez de dire, et beaucoup d'autres
« choses sans doute, c'est qu'il n'est pas si aisé
« que l'on pense d'établir le bien. Ce qu'il y a
« de bien remarquable, c'est que tous les pays
« qu'on a séparés de nous, ont regretté les lois
« avec lesquelles je les ai gouvernés : c'est là un
« hommage rendu à leur supériorité. Le vrai,
« le seul moyen de me condamner victorieu-
« sement sur le mal qu'elles ont presenté, se-
« rait de pouvoir montrer autre part quelque
« chose de meilleur! De nouveaux temps suc-
« cèdent, on verra, etc., etc.

Sur les cinq heures, le Grand-Maréchal, qui sortait de chez l'Empereur, m'a dit qu'il me demandait. L'Empereur n'était pas sorti de la journée. Je l'ai trouvé considérant le nouveau

billard. Il a craint qu'il ne fît trop humide pour sortir; il s'est mis à faire quelques parties d'échecs en attendant le dîner. Dans la soirée, il nous a lu *Atrée et Thyeste*, de Crébillon. Cette pièce nous a paru horrible; nous l'avons trouvée dégoûtante et nullement tragique. L'Empereur n'a pu l'achever.

Dimanche 21.

Sur l'Egypte. — Saint-Jean-d'Acre. — Le désert. — Anecdotes, etc.

Vers les 3 heures, l'Empereur a demandé sa calèche, m'a fait appeler, et nous avons marché ensemble jusqu'au fond du bois, où il avait ordonné à la calèche de venir le joindre. J'avais à lui communiquer de petits détails qui lui étaient personnels. . . . . .

. . . . . .

Dans le cours de la promenade, nous avons aperçu deux bâtimens qui arrivaient.

Au dîner, l'Empereur s'est trouvé fort causant. Il venait de travailler à sa Campagne d'Egypte, qu'il avait laissée quelque temps,

et qu'il nous a dit devoir être aussi intéressante qu'une épisode de roman. Au sujet de sa pointe sur Saint-Jean-d'Acre, il disait : « C'était pourtant bien audacieux que d'avoir « osé se placer ainsi au milieu de la Syrie, « avec seulement 12 mille hommes. J'étais, « continuait-il, à 500 lieues de Desaix, qui formait l'autre extrémité de mon armée. Sidney « Smith a raconté que j'avais perdu 18 mille « hommes devant Saint-Jean-d'Acre; or, mon « armée n'était que de 12 mille hommes. Un « petit M..., échappé du collége, à ce qu'il « paraît, n'entendant rien à ce qu'il décrit, « ne sachant que faire quelques phrases, et « voulant sans doute gagner quelqu'argent; « frère pourtant de quelqu'un que j'ai comblé, « qui faisait partie de mon Conseil d'Etat, vient « de publier sur cet événement quelque chose « qui m'a passé aujourd'hui sous les yeux, et « qui m'irrite par sa niaiserie et la mauvaise « teinte qu'il essaye de répandre sur la gloire « et les travaux de cette armée, etc., etc.

« Si j'avais été maître de la mer, j'eusse été « maître de l'Orient, et la chose était si possi- « ble, que cela n'a tenu qu'à la stupidité ou

« à la mauvaise conduite de quelques marins.

« Volney, voyageant en Egypte, avant la « révolution, avait écrit qu'on ne pourrait « occuper ce pays sans trois grandes guerres : « contre l'Angleterre, le Grand-Seigneur et « les habitans. La dernière surtout lui parais- « sait difficile et terrible. Il s'est trompé tout à « fait à l'égard de celle-ci, car elle n'a été rien « pour nous. Nous étions même venus à bout « d'avoir, en peu de temps, les habitans pour « amis, et d'avoir mêlé leur cause à la nôtre.

« Une poignée de Français avait donc suffi pour « conquérir ce beau pays, qu'ils n'eussent ja- « mais dû perdre ! Nous avions vraiment accom- « pli des prodiges de guerre et de politique ! « Notre affaire n'avait rien de commun avec « les croisades : les croisés étaient innombra- « bles et mus par le fanatisme; mon armée, « au contraire, était fort petite, et les sol- « dats si peu passionnés pour leur entreprise, « qu'ils furent tentés souvent, dans le prin- « cipe, d'enlever leurs drapeaux et de revenir. « Toutefois, j'étais venu à bout de les récon- « cilier avec le pays, où il y avait abondance « de toutes choses, et à si bon marché, que

« je fus un moment tenté de les mettre à la « demi-solde, pour leur conserver l'autre moi- « tié en réserve. Je m'étais acquis un tel em- « pire sur eux, qu'il m'eût suffi d'un simple « ordre du jour pour les rendre Mahométans. « Ils n'eussent fait qu'en rire; la population « eût été satisfaite, et les chrétiens de l'Orient « eux-mêmes eussent cru leur cause gagnée, « ils nous eussent approuvés, pensant que nous « ne pouvions pas faire mieux pour eux et pour « nous.

« Les Anglais ont frémi de nous voir occuper « l'Egypte. Nous montrions à l'Europe le vrai « moyen de les priver de l'Inde. Ils ne sont pas « encore bien rassurés; et ils ont raison. Si 40 « ou 50 mille familles européennes fixent jamais « leur industrie, leurs lois et leur administra- « tion en Egypte, l'Inde sera aussitôt perdue « pour les Anglais, bien plus encore par la « force des choses que par celle des armes. »

Dans le cours de la soirée, le Grand-Maréchal a rappelé à l'Empereur une de ses conversations avec le mathématicien *Monge*, à Cutkié, au milieu du désert. « Que vous semble de « tout ceci, citoyen Monge, disait Napoléon?

« —Mais, citoyen Général, répondait Monge, je « pense que si jamais on voit ici autant de voi- « tures qu'à l'opéra, il faudra qu'il se soit passé « de fameuses révolutions sur le globe. » L'Empereur riait beaucoup à ce ressouvenir. Il avait pourtant alors sur les lieux, disait-il, une voiture à 6 chevaux. C'était assurément la première qui eût traversé le désert de la sorte; aussi elle étonnait fort les Arabes.

L'Empereur disait que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier. Il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. C'était pour lui l'image de l'immensité, disait-il; il ne montrait point de bornes, n'avait ni commencement ni fin; c'était un océan de pied ferme. Ce spectacle plaisait à son imagination. Et il se complaisait à faire observer que Napoléon veut dire *lion du désert!*.....

L'Empereur disait encore que quand on le sut en Syrie, on avait arrangé au Caire qu'on ne le reverrait jamais; et il racontait alors le vol et l'effronterie d'un petit Chinois qu'il avait à son service. « C'était un petit nain, dif- « forme, dont Joséphine, disait-il, s'était en- « gouée dans le temps à Paris. Il était le seul

« Chinois en France, et dès-lors elle avait dû « l'avoir derrière sa voiture. Elle le promena « en Italie; mais comme il la volait, elle ne sa- « vait plus qu'en faire. Pour l'en débarrasser, « je le pris avec moi dans mon expédition d'É- « gypte. C'était toujours le reporter à la moitié « de son chemin, que de le jeter en Egypte. « Toutefois ce petit monstre avait au Caire l'in- « tendance de ma cave; je n'eus pas plutôt passé « le désert, qu'il vendit, et à vil prix, 2 mille « bouteilles de vin de Bordeaux délicieux, ne « cherchant qu'à faire de l'argent, dans la per- « suasion que je ne reviendrais jamais. Quand « on annonça mon retour, il ne se déconcerta « nullement; il courut au-devant de moi, et me « découvrit, en serviteur fidèle, disait-il, la di- « lapidation de mon vin, qu'il attribuait effron- « tément à tous ceux qu'il lui plut d'accuser. « La fourberie était si peu soutenable, qu'il fut « en un instant convaincu lui-même. On me « pressait fort de le faire pendre; je ne le fis point, « parce qu'en toute justice il eût donc fallu en « faire autant de tous les habits brodés qui « avaient sciemment acheté et bu le vin. Je me

« contentai de le chasser et de l'expédier à Suez,
« où il devint ce qu'il voulut. »

Je dois observer à ce sujet qu'ici nous avons pu croire un moment à un rapprochement bien singulier. Il y a quelques mois qu'il nous fut dit que, dans l'un des bâtimens de la Chine, qui passaient alors, retournant en Europe, se trouvait un Chinois disant avoir servi l'Empereur en Egypte. L'Empereur alors s'était écrié que c'était son petit voleur, celui dont je viens de raconter l'histoire; mais ce n'était au vrai qu'un cuisinier de Kléber.

L'Empereur, plus gai que de coutume, a terminé brusquement la conversation en se tournant vers M^me^ Bertrand : « Hé bien ! « Madame, quand serez-vous à votre loge- « ment des Tuileries, lui a-t-il demandé en « riant? Quand donnerez-vous vos beaux dîners « d'ambassadeurs? Mais vous serez obligée, du « moins assure-t-on, de changer vos ameuble- « mens, vous les trouverez passés. » Alors on en est venu tout naturellement au grand luxe dont nous avons été témoins sous l'Empereur.

Lundi 22.

Avis paternels, etc. — Conversation remarquable. — Cagliostro; Mesmer; Gall; Lavater, etc.

L'Empereur est entré dans ma chambre sur les dix heures, et m'a pris pour marcher avec lui. Nous avons tous déjeûné sous les arbres. Le temps était magnifique; la chaleur forte, mais bienfaisante. L'Empereur a demandé sa calèche; deux de nous étaient avec lui; le troisième, à cheval, suivait à côté; le Grand-Maréchal n'avait pu venir. L'Empereur est revenu sur quelques bouderies qui avaient eu lieu il y avait quelques jours. Il a analysé notre position, nos besoins naturels : « Vous êtes destinés, nous disait-il, en rentrant dans le grand « monde un jour, à vous y trouver *frères* à « cause de moi. Ma mémoire vous le commandera. Soyez-le donc dès aujourd'hui! » Il peignait alors le bien que nous pourrions nous créer, les peines que nous pourrions tromper, etc., etc. » C'était tout-à-la-fois une leçon de famille, de morale, de sentiment et de conduite. Elle eût dû être écrite en lettres d'or. Il a parlé

près de cinq quarts d'heure je ne pense pas qu'elle soit jamais oubliée par aucun de nous. Pour moi, j'aurai toujours présent, non-seulement les principes et les paroles, mais encore le son de voix, l'expression, le geste et par-dessus tout le cœur qui les exprimait.

Vers les 5 heures, l'Empereur est entré dans ma chambre, où je travaillais, avec mon fils, le chapitre d'Arcole. Il avait quelque chose à dire. Je l'ai suivi dans le jardin, où il est revenu par la suite longuement sur sa conversation de la calèche.....

Le dîner se passe désormais dans l'ancien cabinet topographique, contigu avec le cabinet de l'Empereur, et à l'ancien logement du ménage Montholon, dont on a fait une bibliothèque assez propre, à l'aide des livres et de quelques boiseries venues dernièrement d'Angleterre.

Les traces de l'incendie dans le salon se réparant lentement, nous sommes contraints de demeurer à table dans notre nouvelle salle à manger, jusqu'à ce que l'Empereur se retire. C'est, du reste, au grand profit de la conversation.

L'Empereur aujourd'hui était fort causant.

On parlait de rêves, de pressentimens; de prévisions, ce que les Anglais appellent *double sight* (double vue). Nous avons débité tous les lieux communs qu'amènent d'ordinaire ces objets; jusqu'à parler de sorciers et de revenans. L'Empereur a conclu : « Toutes ces charlata-
« neries et tant d'autres, telles que celles de
« Cagliostro, Mesmer, Gall, Lavater, etc., etc.,
« se détruisent par ce seul raisonnement, bien
« simple pourtant : *Tout cela peut être, mais*
« *cela n'est pas.*

« L'homme aime le merveilleux, disait-il; il
« a pour lui un charme irrésistible; il est tou-
« jours prêt à quitter celui dont il est entouré
« pour courir après celui qu'on lui forge. Il se
« prête lui-même à ce qu'on le trompe. Le vrai
« c'est que tout est merveille autour de nous.
« Il n'est point de phénomène proprement dit;
« tout est phénomène dans la nature : mon
« existence est un phénomène; le bois qu'on
« met dans la cheminée et qui me chauffe, est
« un phénomène; la lumière que voilà, et qui
« m'éclaire, est un phénomène; toutes les cau-
« ses premières, mon intelligence, mes facultés,
« sont des phénomènes; car tout cela est, et

« nous ne savons le définir. Je vous quitte ici, « continuait-il, me voilà à Paris, entrant à « l'Opéra ; je salue les spectateurs, j'entends « les acclamations, je vois les acteurs, j'entends « la musique. Or, si je puis franchir la dis- « tance de Sainte-Hélène, pourquoi ne franchi- « rais-je pas la distance des siècles? Pourquoi « ne verrais-je pas l'avenir comme le passé? « l'un serait-il plus extraordinaire, plus mer- « veilleux que l'autre? Non, mais seulement, « cela n'est pas. Voilà le raisonnement qui dé- « truira toujours, sans réplique, toutes les « merveilles imaginaires. Tous ces charlatans « disent des choses fort spirituelles; leurs rai- « sonnemens peuvent être justes, ils séduisent; « seulement la conclusion est fausse, parce que « les faits manquent.

« *Mesmer* et le mesmérisme ne se sont jamais « relevés du rapport de Bailly, au nom de « l'Académie des Sciences. Mesmer produisait « des effets sur une personne, en la magnéti- « sant en face. Cette même personne magné- « tisée, par derrière, à son insu, n'éprouvait « plus rien. C'était donc de sa part une erreur « de son imagination, une faiblesse des sens :

« c'était le somnambule qui, la nuit, court sur « les toits sans danger, parce qu'il ne craint « pas le jour; il se casserait le cou, parce que « ses sens le troubleraient.

« J'entrepris un jour, disait-il, à une de mes « audiences publiques, le charlatan *Puységur*, « sur sa somnambule. Il voulut le prendre très- « haut; je le terrassai par ces seuls mots : Si « elle est si savante, qu'elle nous dise quelque « chose de neuf. Dans 200 ans, les hommes au- « ront fait bien des progrès; qu'elle en spéci- « fie un seul. Qu'elle dise ce que je ferai dans « huit jours. Qu'elle fasse connaître les numé- « ros qui sortiront demain à la loterie, etc., etc.

« J'en fis de même pour *Gall*; j'ai beaucoup « contribué à le perdre. Corvisart était son « grand sectateur : lui et ses semblables ont un « grand penchant pour le matérialisme : il ac- « croîtrait leur science et leur domaine. Mais la « nature n'est point si pauvre. Si elle était si « grossière que de s'annoncer par des formes « extérieures, nous irions plus vite en besogne, « et nous serions plus savans. Ses secrets sont « plus fins et plus délicats, plus fugitifs; jus- « qu'ici ils échappent à tout. Un petit bossu

« se trouve un grand génie; un grand bel « homme n'est qu'un sot. Une large tête à grosse « cervelle n'a parfois pas une idée, tandis qu'un « petit cerveau se trouvera d'une vaste intel- « ligence. Et voyez l'imbécillité de *Gall :* il « attribue à certaines bosses, des penchans et « des crimes qui ne sont pas dans la nature, « qui ne viennent que de la société et de la con- « vention des hommes : que devient la bosse du « vol s'il n'y avait point de propriétés? la bosse « de l'ivrognerie, s'il n'existait point de liqueurs « fermentées? celle de l'ambition, s'il n'existait « point de société?

« Il en est de même de cet insigne charla- « tan *Lavater*, avec ses rapports du physique « et du moral. Notre crédulité est dans le vice « de notre nature; il est en nous de vouloir « aussitôt nous parer d'idées positives, lors- « que nous devrions, au contraire, nous en « garantir soigneusement. A peine voyons-nous « les traits d'un homme, que nous voulons pré- « tendre connaître son caractère. La sagesse « serait d'en repousser l'idée, de neutraliser « ces circonstances mensongères. Un tel m'a « volé; il avait les yeux gris; depuis, je ne

« verrai plus d'yeux gris, sans l'idée de la « crainte du vol; c'est une arme qui m'a blessé, « et que je redoute partout où je la vois; mais « sont-ce bien les yeux gris qui m'ont volé? « La raison, l'expérience, et j'ai été dans le « cas d'en faire une grande pratique, montrent « que tous ces signes extérieurs sont autant « de mensonges, qu'on ne saurait trop s'en « garantir, et qu'il n'est réellement d'autre « moyen de juger et de connaître sûrement les « hommes, que de les voir, de les essayer, « de les pratiquer. Après tout cela, il se ren- « contre des figures tellement hideuses, il faut « l'avouer (et il en a cité une qui nous a tous « fait rire, celle du Gouverneur), que la rai- « son la plus forte est mise d'abord en fuite, « et que la condamnation se prononce en dépit « d'elle-même.

Mardi 23.

Accumulation singulière de contrariétés, etc.

Sur les 3 heures, l'Empereur est entré dans ma chambre. Il voulait se promener. Je l'ai suivi; il avait la figure sombre; il souffrait depuis la

veille. La grande chaleur, dans son tour de calèche, lui avait fait mal. Il a vu de dehors une nouvelle porte que l'on pratiquait; elle eût changé tout l'intérieur du cabinet topographique et de l'ancien logement de Mme de Montholon. On ne lui en avait pas parlé; il en a été vivement contrarié, et faisant appeler sur-le-champ celui qui l'avait ordonnée; les mauvaises raisons que celui-ci a données n'ont fait que le contrarier davantage; il lui a commandé vivement d'aller la faire refermer à l'instant même. Nous avons voulu marcher; mais il était dit que ce soir il serait poussé à bout, que tout concourrait à lui donner de l'humeur. Des Anglais se sont trouvés sur son passage; il les a évités presque avec de la colère, m'observant que bientôt il ne lui serait pas possible de mettre le pied dehors. A deux pas de là, le docteur l'a joint pour lui faire part, assez gauchement, de quelques arrangemens qu'on projetait pour lui, Empereur, et il lui demandait son avis. Or, on lui parlait là d'une des choses qui lui répugnaient peut-être davantage. Il a évité de répondre, chose qui lui était ordinaire, contre les inconvenances; mais

cette fois c'était avec une humeur marquée; il a gagné la calèche et y est monté; mais sur notre route se sont trouvés encore des officiers anglais, et alors il a commandé subitement une autre direction, et au galop.

Cependant la nouvelle ouverture faite à la maison, sans qu'il lui en eût été rien dit, et qu'il trouvait si gauche, lui pesait encore sur le cœur: il allait l'alléger en s'en prenant gaîment à la femme de celui qui l'avait dirigée; laquelle se trouvait dans la calèche. Ah! vous « voilà, a-t-il dit; vous êtes sous ma main, « c'est vous qui porterez la peine: le mari a fait « la faute; c'est la femme qui sera bourrée: « heureux cette fois l'absent! » Mais au lieu d'abonder dans ce sens, qui n'avait que de la grâce, sans le moindre inconvénient, et dont le résultat eût été certain, la femme s'en est tenue toujours à vouloir inopportunément excuser son mari, à reproduire des raisons qui ne faisaient que ramener l'humeur. Enfin, pour combler la mesure, l'un de nous, en découvrant les tentes du camp, lui a appris que les évolutions et les manœuvres de la veille étaient en réjouissance d'une des grandes victoires anglaises en Es-

pagne, et que cela allait d'autant moins à ce régiment, qu'il y avait à peu près péri. Il était facile de lire dans les yeux de l'Empereur tout ce qu'il éprouvait d'un tel sujet de conversation. Toutefois « un régiment ne périt jamais « devant l'ennemi, Monsieur, il s'immorta- « lise! » a été toute sa réponse; il est vrai qu'elle était faite sèchement.

Moi, je méditais en silence sur cette cumulation de contrariétés, frappant ainsi à coups redoublés dans aussi peu de temps. Je trouvais l'instant précieux pour un observateur, j'évaluais le supplice qu'elles devaient créer, et j'admirais le peu qu'il en laissait échapper. Je me disais : Voilà pourtant *l'homme intraitable*, *le tyran*. L'on eût dit qu'il m'avait deviné; car en descendant de la calèche, et nous trouvant deux pas en avant, il m'a dit à mi-voix : « Si « vous aimez à étudier les hommes, apprenez « jusqu'où peut aller la patience, et tout ce « qu'on peut dévorer !..... »

En arrivant, il a demandé du thé; je ne lui en avais jamais vu prendre. Mme de Montholon occupait, pour la première fois, son nouveau salon : il a voulu le voir, a observé qu'elle serait

bien mieux que nous tous; il a fait apporter les échecs, a demandé du feu, et a joué successivement avec plusieurs de nous. Peu à peu il est revenu à sa situation naturelle. Nous avons atteint l'heure du dîner, où il a mangé un peu, ce qui l'a remis tout à fait. Il s'est livré à la conversation; est revenu encore à repasser ses premières années, qui ont toujours un nouveau charme pour lui. Il a beaucoup parlé de ses anciennes connaissances, de la difficulté, qu'après son élévation, quelques-unes ont eu à pénétrer jusqu'à lui, et il a observé que si on ne pouvait franchir le seuil de son palais, c'était assurément bien en dépit de lui-même, et que devait-ce donc être, disait-il, avec les autres Souverains? etc., etc.

En causant de la sorte, nous avons atteint onze heures, sans que l'Empereur, ni aucun de nous s'en fût aperçu.

Mercredi 24.

M^me^ de B....—Détails, etc.—Anecdotes de l'émigration.

Aujourd'hui l'Empereur a essayé le billard qui venait d'être placé; puis il est sorti pen-

dant quelques instans; le temps était fort humide, il est rentré presque aussitôt.

Avant dîner, l'Empereur me faisant causer dans sa chambre sur l'émigration, le nom de Mme de B..., laquelle avait été dame d'atours de Madame, et fort en évidence au commencement de nos affaires, a été prononcé. Sur quoi l'Empereur a dit : « Mais cette Mme de « B.... n'était-elle pas une très-méchante femme? « —Assurément non, ai-je répondu : bien au « contraire, c'est la meilleure femme du monde, « de beaucoup d'esprit, et d'un excellent ju- « gement. —Eh bien! a dit l'Empereur, elle « doit avoir beaucoup à se plaindre de moi. « Voilà le malheur des faux rapports : on me « l'a fait fort maltraiter.—Oui, Sire, vous l'avez « rendue très-malheureuse. Mme de B.... n'exis- « tait que pour le charme de la société, et vous « l'avez bannie de Paris, et confinée dans la pro- « vince, où je l'ai rencontrée dans une de mes « missions, avalant sa langue d'ennui, et ne « maudissant pourtant pas trop Votre Majesté, « sur laquelle je la trouvais très-raisonnable. « —Eh bien! pourquoi n'êtes vous pas venu me « tirer d'erreur?—Ah! oui, Sire, vous nous étiez

« si peu connu, pour ce que je vous connais « à présent, que je ne l'eusse pas osé pour moi-« même. Mais voici un mot de Mme de B.... à « Londres, au fort de notre émigration, qui « vous la fera plus connaître que tout ce que « je pourrais dire. Au moment de votre arrivée « au consulat, quelqu'un venant de Paris, « se trouvait chez elle à une petite réunion; il « était l'homme de la fête, par tous les détails « qu'il nous donnait d'un lieu qui nous inté-« ressait si fort. On le questionnait sur le Con-« sul. — Il ne peut vivre long-temps, disait-il: « *jaune à faire plaisir:* c'était son mot. Et « s'animant par degrés, il porta pour santé : « A la mort du premier Consul! — Oh ! « l'horreur, s'écria aussitôt Mme de B...., à la « mort d'un homme! fi donc! voici qui vaudra « mieux : A la santé du Roi !

« — Eh bien! je répète que je l'ai fort mal-« traitée, disait l'Empereur, et sur les rapports « que l'on m'en faisait. On me l'avait représentée » comme intrigante, se mêlant de politique et « surtout comme fort adonnée au sarcasme, et « cela me rappelle un mot qu'on lui prête peut-« être, et qui ne m'a frappé du reste que parce

« qu'il était très-spirituel. Un personnage dis-
« tingué, qui s'occupait fort d'elle, me disait-
« on, s'étant avisé de jalousie, dont elle se jus-
« tifiait très-bien, ne se tenant pas pour battu,
« lui répondit, qu'après tout, elle devait bien
« savoir que la femme de César ne devait point
« être soupçonnée. A quoi Mme de B... trouva
« plaisant de riposter aussitôt, que les deux
« petites lignes reçues renfermaient deux graves
« erreurs; car il était notoire à tous qu'elle
« n'était pas sa femme, et que lui n'était pas
« César. »

Après le dîner l'Empereur nous a lu une partie du Dissipateur et du Glorieux; il les a interrompus par dégoût : ils ne lui présentaient pas assez d'intérêt. Il souffrait beaucoup de son côté droit; c'était le résultat de l'humidité qui l'avait frappé le matin à sa promenade, et nous n'étions pas sans craintes que ce ne fût un symptôme de la maladie ordinaire dans ces climats brûlans.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé une lettre de Londres, avec un paquet de quelques effets de toilette. Il venait d'arriver un bâtiment de guerre d'Angleterre : c'était le Griffon.

Jeudi 25.

L'Empereur reçoit des lettres des siens. — Conversation avec l'Amiral. — Commissaires des Alliés, etc., etc.

Sur les neuf heures, j'ai reçu du Grand-Maréchal, pour remettre à l'Empereur, trois lettres qui étaient pour lui. Elles venaient de Madame Mère, de la princesse Pauline et du prince Lucien. Cette dernière était dans une à moi, que le prince Lucien m'adressait de Rome, le 6 mars. J'en ai reçu aussi deux de mon agent d'affaires de Londres.

L'Empereur a passé toute la matinée à lire les papiers du 25 avril au 13 mai : ils contenaient la mort de l'Impératrice d'Autriche, la prorogation des Chambres en France, l'acquittement de Cambrone, la condamnation du général Bertrand, etc., etc. Il a dit beaucoup de choses sur chacun de ces objets.

Sur les trois heures, l'amiral Malcolm a fait demander à être présenté à l'Empereur. Il lui apportait les journaux des Débats jusqu'au 13 mai. L'Empereur m'a dit de le lui amener, et a causé avec lui près de trois heures. Il plaît

fort à l'Empereur, qui l'a traité, du premier instant, avec beaucoup d'abandon et de bonhomie, tout à fait comme une ancienne connaissance. L'Amiral s'est trouvé entièrement dans son sens sur une foule d'objets : il avouait que l'évasion de Ste-Hélène était extrêmement difficile, et ne voyait aucun inconvénient à donner l'île entière; il trouvait absurde qu'on n'eût pas mis l'Empereur à Plantation-House; il sentait, mais depuis qu'il était ici seulement, avouait-il, que la qualification de général pouvait être injurieuse; il trouvait que lady Loudon avait été ridicule ici, qu'elle ferait rire d'elle à Londres : il pensait que le Gouverneur avait de bonnes intentions sans doute; mais qu'il ne savait pas faire. Les ministres, disait-il, avaient eu de l'embarras avec l'Empereur, et non de la haine; ils n'avaient su qu'en faire. En Angleterre, il eût été, et il demeurait encore un épouvantail pour le continent; il eût été une arme trop dangereuse et trop puissante entre les mains de l'opposition, etc., etc. Du reste, il craignait, disait-il, que toutes ces circonstances ne pussent nous retenir long-temps ici, et il assurait que l'intention des ministres était

qu'à l'évasion près, on comblât Napoléon à Ste-Hélène, etc., etc. Tout cela était rendu d'une manière si convenable, que l'Empereur discutait la chose avec lui sans plus de chaleur que si elle lui avait été étrangère.

Un moment, l'Empereur l'a visiblement ému ; lorsqu'au sujet des commissaires alliés, il lui a exprimé l'impossibilité de les recevoir. « Enfin, Monsieur, lui a-t-il dit, vous « et moi nous sommes hommes ; j'en appelle à « vous. Se peut-il que l'Empereur d'Autriche, « dont j'ai épousé la fille, qui a sollicité ce « mariage à genoux, auquel j'ai rendu deux « fois sa capitale, qui retient ma femme et « mon fils, m'envoie son commissaire sans « une seule ligne pour moi, sans un petit bout « de bulletin de la santé de mon fils? Puis-je « bien le recevoir? avoir quelque chose à lui « dire? Il en est de même de celui d'Alexandre, « qui a mis de la gloire à se dire mon ami, « contre lequel je n'ai eu que des guerres po- « litiques, et non des querelles personnelles. « Ils ont beau être Souverains, nous n'en som- « mes pas moins hommes ; je ne réclame pas « d'autre titre en ce moment ! Ne devraient-ils

« pas tous avoir un cœur? Croyez, Monsieur, « que quand je répugne au titre de général, « il ne peut m'offenser : je ne le décline que « parce que ce serait convenir que je n'ai pas « été Empereur; et je défends ici plus l'hon- « neur des autres que le mien. Je défends « l'honneur de ceux avec qui j'ai été, à ce ti- « tre, en rapport, en traité, en alliance de sang « et de politique. Le seul de ces commissaires « que je pusse recevoir peut-être, serait celui « de Louis XVIII, qui ne me doit rien : ce « commissaire a été long-temps mon sujet, il « ne fait que marcher avec les circonstances « indépendantes de lui; aussi le recevrais-je « demain, si je ne craignais les mauvais contes « qu'on ferait sans doute, et les sottes cou- « leurs dont on ne manquerait pas de peindre « cette circonstance, etc., etc. »

Après dîner l'Empereur est revenu encore sur l'époque de son consulat, sur les nombreuses conspirations dont il avait été l'objet, sur les personnes célèbres de cette époque, etc. J'ai déjà mentionné ces objets en grande partie plus haut. La conversation a duré jusqu'à une

heure du matin, ce qui était pour nous un extraordinaire.

Vendredi 26 au Dimanche 28.

Cour de l'Empereur. — Dépenses, économies, chasses, écuries, pages, service d'honneur, etc., etc.

Notre vie accoutumée : sur le milieu du jour, notre tour en calèche; le soir, la conversation.

Le 27, l'Empereur a reçu un moment, un colonel, parent des Walsh-Serrent, venant du Cap sur le Haycomb, et repartant le lendemain pour l'Europe. Il avait été gouverneur de Bourbon, dont il nous a fort entretenu, et sous des rapports agréables.

Après le dîner, la conversation a été sur l'ancienne et la nouvelle Cour, leurs arrangemens, leurs dépenses, leur étiquette, etc., etc. J'ai déjà parlé ailleurs de la plupart de ces choses, dont beaucoup n'ont été que renouvellées ici. J'en supprime ce qui ne serait qu'une stricte répétition.

La Cour de l'Empereur était bien plus magnifique, sous tous les rapports, que tout ce qu'on avait vu jusque-là; et cependant, disait-

il, elle, coûtait infiniment moins. La suppression des abus, l'ordre et la régularité dans les comptes, faisaient cette grande différence. Sa chasse, à quelques particularités près, inutiles ou ridicules, observait-il, comme celle du faucon et autres, était aussi splendide, aussi nombreuse, aussi bruyante que celle de Louis XVI, et elle ne lui coûtait annuellement, assurait-il, que 100 mille francs, tandis qu'elle revenait au Roi à 7 millions. Il en était de même de la table: l'ordre et la sévérité de Duroc, disait l'Empereur, avaient accompli des prodiges sur ce point. Sous les Rois, les palais ne demeuraient point meublés, on transportait les mêmes meubles d'un palais à l'autre; on n'en fournissait point aux gens de la Cour; c'était à chacun à s'en pourvoir. Sous lui, au contraire, il n'y avait personne en service qui ne se trouvât dans la chambre qui lui était assignée, aussi bien ou mieux que chez lui, pour tout ce qui était nécessaire ou convenable.

L'écurie de l'Empereur lui coûtait 3 millions; les chevaux revenaient, en somme, à 3 mille francs l'un dans l'autre par an. Un page de 6 à 8 mille francs: cette dernière dépense, obser-

vait-il, était la plus forte, peut-être, du palais, aussi pouvait-on vanter l'éducation qu'on leur donnait, les soins qu'on en prenait. Toutes les premières familles de l'Empire sollicitaient d'y placer leurs enfans, et elles avaient raison, disait l'Empereur.

Quant à l'étiquette, l'Empereur disait qu'il était le premier qui eût séparé le *service d'honneur* (expression imaginée sous lui), du service des besoins. Il avait mis de côté tout ce qui était sale et réel, pour y substituer ce qui n'était que nominal et de pure décoration. « Un « Roi, disait-il, n'est pas dans la nature; il n'est « que dans la civilisation. Il n'en est point de « nu; il n'en saurait être que d'habillé, etc. »

L'Empereur disait qu'on ne saurait être plus sûr que lui de la nature et de la comparaison de tous ces objets, parce qu'ils avaient été tous arrêtés par lui, et sur les procès-verbaux des temps passés, où il n'avait fait qu'élaguer le ridicule, et conserver ce qui pouvait être bon, etc., etc.

La conversation s'était prolongée au-delà de 11 heures. Elle avait été assez gaie, et l'Empereur a encore observé, en nous quittant, qu'il

fallait, après tout que nous fussions une bonne pâte de gens, pour pouvoir nous contenter ainsi à Sainte-Hélène.

Lundi 29.

Nouvelle méchanceté du Gouverneur, etc. — Projet désespéré du Corse Santini.

Le temps s'était mis au mauvais depuis quelques jours; l'Empereur a profité d'un instant, pour visiter une tente que l'Amiral lui a fait élever très-galamment, par les gens de sa frégate, depuis qu'il l'a entendu, dans la conversation, se plaindre de n'avoir pas d'ombrage ici; et de ne pouvoir demeurer hors de sa chambre. L'Empereur a parlé à l'officier et aux gens qui la terminaient en cet instant, et a commandé de faire donner un napoléon à chacun des matelots.

Aujourd'hui nous avons appris que le dernier bâtiment avait apporté, à l'adresse de l'Empereur, un ouvrage sur les affaires du temps, par un membre du Parlement, nous a-t-on dit. Il était envoyé par l'auteur même, et sur la reliure était en lettres d'or : *A Napoléon-le-Grand*. Cette circonstance a porté le Gouverneur à retenir l'ouvrage, sévérité qui de sa part con-

traste étrangement avec son empressement à nous avoir prêté des libelles qui s'expriment si inconvenablement sur l'Empereur.

Pendant le dîner, l'Empereur, fixant d'un œil sévère un de ses gens, a dit, au grand étonnement de nous tous : « Comment, brigand, tu « voulais tuer le Gouverneur !... Misérable !.... « Qu'il te revienne de pareilles idées, et tu au- « ras affaire à moi ; tu verras comme je te trai- « terai. » Et, s'adressant à nous, il a dit : « Mes- « sieurs, voilà Santini qui voulait tuer le Gou- « verneur. Ce drôle allait nous faire là une belle « affaire ! Il m'a fallu toute mon autorité, toute « ma colère pour le retenir. »

Pour l'intelligence de ceci, je dois dire que Santini, jadis huissier du cabinet de l'Empereur, et que son extrême dévoûment avait porté à suivre son maître pour le servir, disait-il, sous quelque titre que l'on voulût, était un Corse qui sentait profondément et s'exaltait avec facilité. Outré, depuis quelque temps, des mauvais traitemens du Gouverneur, ne pouvant tenir aux outrages qu'il voyait prodiguer à l'Empereur, aigri de voir sa santé en dépérir, gagné lui-même par une mélancolie noire, il avait

cessé, depuis quelque temps, tout service de l'intérieur, et, sous prétexte de procurer quelques oiseaux pour le déjeûner de l'Empereur, il semblait ne plus s'occuper que de chasser dans le voisinage. Dans un moment d'abandon il confia à Cypriani, son compatriote, qu'il avait le projet, à l'aide de son fusil à deux coups, de tuer le Gouverneur et de s'expédier ensuite lui-même. Le tout, disait-il, pour délivrer la terre d'un monstre.

Cypriani, qui connaissait le caractère de son compatriote, effrayé de sa résolution, en fit part à plusieurs autres du service, et tous se réunirent pour prêcher Santini; mais leur éloquence, loin de l'adoucir, ne semblait que l'irriter. Ils prirent alors le parti de tout découvrir à l'Empereur, qui le manda sur-le-champ en sa présence : « Et ce n'est, me di-« sait-il plus tard, que par autorité *impériale*, « *pontificale*, que j'ai pu venir à bout de ter-« rasser la résolution de ce gaillard-là. Voyez « un peu l'esclandre qu'il allait causer. J'aurais « donc encore passé pour le meurtrier, l'assas-« sin du Gouverneur. Et au fait il eût été

« bien difficile d'ôter une telle pensée de la « tête de bien des gens ! etc. »

L'Empereur nous a lu après dîner la Mort de Pompée, que les journaux disaient occuper beaucoup Paris en ce moment par ses allusions. Et, à ce sujet, on a répété encore qu'on y avait été obligé de défendre Richard, observant qu'assurément au 5 et 6 octobre, Louis XVI eût été loin d'imaginer qu'on fût jamais dans le cas de le proscrire pour le compte d'un autre. « C'est que les choses ont « bien changé ! a dit l'Empereur..... »

Mardi 30.

L'Empereur, après quelques tours dans le jardin, est entré chez le général Gourgaud, où il s'est occupé long-temps, le compas et le crayon à la main, à arrêter les dimensions de la côte de Syrie et du plan de Saint-Jean-d'Acre, dont il l'a chargé. En marquant quelques points autour de Saint-Jean-d'Acre, il disait : « J'ai passé là de bien mauvais momens ! »

Le soir, le Mariage de Figaro, qui nous a amusés et intéressés beaucoup plus que nous ne nous y attendions. C'était la révolution déjà en action, disait l'Empereur en fermant le livre.

Mercredi 31.

Mélanie de La Harpe. — Religieuses. — Couvens. — Trapistes. — Clergé français.

Le temps a été épouvantable; à peine l'Empereur a-t-il pu, sur les trois heures, gagner le salon de Mme de Montholon. Il y a lu quelque temps les Mille et une Nuits, qu'il a trouvées sous sa main; et jetant ensuite les yeux sur un volume du Moniteur que travaille en ce moment M. de Montholon, et qui se trouvait ouvert aux négociations pour un armistice maritime en 1800, il s'y est enseveli plus d'une heure.

Après dîner, l'Empereur a lu, d'abord la Mère Coupable, à laquelle nous avons trouvé de l'intérêt, et puis Mélanie de La Harpe, qu'il a trouvée méchamment conçue et fort mal exécutée. « Une déclamation boursoufflée, disait-« il, tout à fait dans l'esprit du temps, bâtie « sur des calomnies à la mode, et des fausse-tés « absurdes. Quand La Harpe écrivait cette pièce, « un père n'aurait certainement pas eu le pou-« voir de forcer sa fille à être religieuse; jamais « l'autorité n'y eût donné les mains. Cette « pièce, jouée au moment de la révolution, n'a

« dû son succès qu'au travers d'esprit du mo-
« ment. Aujourd'hui que la passion est tom-
« bée, elle ferait pitié. La Harpe n'a fait que
« de fausses peintures : il ne fallait point atta-
« quer des institutions vicieuses avec des ins-
« trumens vicieux. »

L'Empereur disait que La Harpe avait telle-ment manqué son but, vis-à-vis de lui, que tout son intérêt était pour le père, et sa mau-vaise humeur contre la fille. Il ne l'avait jamais vu jouer qu'il ne fût tenté de se lever de sa loge, et de crier à la fille : « Dites seulement « non, et nous vous soutenons tous ici; cha-« que citoyen sera votre défenseur. »

Il disait qu'étant au régiment, il avait assisté à maintes prises d'habit. « C'était une céréno-« nie fort suivie par les officiers, et qui nous « irritait fort, disait-il, surtout si les demoi-« selles étaient jolies. Nous accourions, et ten-« dions nos oreilles longues d'une aune. Si elles « eussent dit *non*, nous les eussions enlevées l'é-« pée à la main. Il est donc faux qu'on employât la « violence, mais seulement on employait les sé-« ductions : on engeolait peut-être ces religieu-« ses à la manière des recrues. Le fait est

« qu'elles avaient à passer, avant de conclure; « par les religieuses, la supérieure, le direc- « teur, l'évêque, l'officier civil, et enfin les « spectateurs. Le moyen que tout cela se fût « entendu pour concourir à un crime. »

L'Empereur disait qu'il était contraire aux couvens en général, comme inutiles, et d'une oisiveté abrutissante. Pourtant, d'un autre côté, disait-il encore, il y avait certaines choses à dire en leur faveur. Les tolérer, astreindre leurs membres à être utiles, ne reconnaître que des vœux annuels, étaient, selon lui, le meilleur *mezzo termine*, et c'est ce qu'il avait fait.

L'Empereur se plaignait de n'avoir pas eu le temps de compléter aucune de ses institutions. Aux maisons de Saint-Denis et d'Ecouen, il s'était proposé de joindre un certain nombre de chambres pour servir d'asile et d'hospices à des veuves de militaires ou à des femmes âgées, etc., etc. « Et puis, il fallait convenir encore, « ajoutait-il, qu'il était des caractères, des « imaginations de toutes sortes; qu'on ne de- « vrait pas contraindre les travers mêmes, « quand ils n'étaient pas nuisibles; qu'un Em- « pire comme la France pouvait et devait

« avoir quelques hospices de fous appelés *tra-*
« *pistes*. » Au sujet de ceux-ci, il observait qu'assurément s'il venait dans la pensée d'un homme d'infliger les pratiques qu'ils observent, elles passeraient à juste titre pour la plus abominable des tyrannies, et que pourtant elles peuvent faire les délices de celui qui se les impose volontairement..... Voilà l'homme, ses bizarreries, ou sa folie !... Il disait qu'il avait permis les moines du Mont-Cenis; mais ceux-ci du moins, ajoutait-il, étaient utiles, très-utiles, on pourrait même dire héroïques.

L'Empereur avait dit dans son Conseil d'Etat, lors de l'organisation de l'université : « Ma
« pensée est que les moines seraient de beau-
« coup les meilleurs corps enseignans, s'il
« était possible de les maîtriser, de les sous-
« traire à un chef étranger. J'ai du penchant
« pour eux, avait-il ajouté. J'aurais peut-être
« eu la puissance de les rétablir; mais ils me
« l'ont rendu impossible. Je ne fais rien pour
« le clergé, qu'il ne me donne aussitôt lieu
« de m'en repentir. Ce n'est pas que je me
« plaigne précisément du vieux clergé; j'en

« suis même assez content ; mais on élève les « nouveaux prêtres dans une doctrine sombre, « fanatique, il n'y a rien de gallican dans le « jeune clergé.

« Je n'ai rien à dire contre les anciens, les « vieux évêques : ils se sont montrés recon- « naissans de ce que j'avais fait pour la reli- « gion, ils ont répondu à mes espérances.

« Le cardinal *de Boisgelin* était un homme « d'esprit, un homme de bien, qui m'avait « loyalement adopté.

« L'archevêque de Tours, *Barral*, homme « de beaucoup d'instruction, et qui nous a « fort servis dans nos différends avec le Pape, « m'est toujours demeuré fort attaché.

« Le digne cardinal *du Belloy*, le bon ar- « chevêque *Roquelaure*, m'affectionnaient sin- « cèrement.

« Je n'avais fait nulle difficulté de mettre « l'évêque *Beausset* au nombre des dignitai- « res de l'université, et je ne doute pas qu'il « ne fût un de ceux qui s'y conduisaient le plus « sincèrement dans mes intentions.

« Tous ces anciens évêques eurent ma con- « fiance, et nul ne la trompa. Ce qu'il y a de sin-

« gulier, c'est que ceux dont j'ai eu à me plain-
« dre, sont précisément ceux que j'avais faits
« moi-même; tant il n'est que trop vrai que
« l'onction sainte, en nous attachant au do-
« maine du Ciel, ne nous délivre pas des in-
« firmités de la terre, de ses travers, de ses
« vilenies, de ses turpitudes, etc., etc.

La conversation s'est arrêtée ensuite sur le manque de prêtres en France; sur l'obligation de les engager à 16 ans; et la difficulté ou même l'impossibilité d'en trouver à 21, etc., etc.

L'Empereur voulait qu'on les ordonnât beaucoup plus tard. « C'est fort bien, lui répon-
« daient les évêques, le Pape même, vos rai-
« sonnemens sont très-justes; mais si vous at-
« tendez à cet âge, vous n'en trouverez plus,
« avouaient-ils, et vous admettez pourtant qu'il
« vous en faut.

« Il est hors de doute, a observé l'Empereur,
« qu'après moi viendront d'autres principes.
« Peut-être verra-t-on en France une conscrip-
« tion de prêtres et de religieuses; comme on y
« voyait, de mon temps, une conscription mili-
« taire. Peut-être mes casernes deviendront-
« elles des couvens et des séminaires? Ainsi va le

« monde !... Pauvres nations ! en dépit de toutes « vos lumières, de toute votre sagesse, vous de- « meurez soumises aux caprices de la mode, « comme de simples individus. »

Il était près d'une heure du matin quand l'Empereur s'est retiré : c'était une véritable victoire sur l'ennui, a-t-il dit, et de grands avantages contre l'insomnie.

Jeudi 1er août 1816.

Marie-Antoinette. — Mœurs de Versailles. — Anecdote. — Béverley. — Le Père de Famille de Diderot.

Le temps était épouvantable. Sur les 3 heures le Grand-Maréchal est venu me chercher ; j'avais précisément essayé de mettre le pied dehors, il ne m'a pas trouvé. C'étaient des Anglais qu'il avait à présenter à l'Empereur.

L'Empereur m'a fait appeler sur les 5 heures : il était de mauvaise humeur, et un peu contre moi, disait-il : la visite de ces Anglais, le mauvais temps, le manque du salon, celui d'interprète, tout l'avait contrarié.

Il lisait les Veillées du Château, qui l'ennuyaient, m'observait-il, et il les a quittées

pour prendre les contes de la Reine Marguerite de Navarre.

Puis il est passé à causer de Versailles : la cour, la Reine, Mme Campan, le Roi, ont été les principaux objets, et il a dit beaucoup de choses dont j'ai déjà cité quelques-unes, et dont je supprime un grand nombre d'autres. Il a conclu, disant que Louis XVI eût été le plus exemplaire des particuliers, et qu'il avait été un fort pauvre Roi. Il a dit que la Reine eût été sans doute, dans tous les temps, l'ornement de tous les salons; mais sa légèreté, ses inconséquences, son peu de capacité, n'avaient pas peu contribué à provoquer, à précipiter la catastrophe : elle avait, disait-il, tout à fait changé les mœurs de Versailles; l'antique gravité, la sévère étiquette, se trouvaient transformées en gentillesses aisées, en vrais caquetages de boudoir. Tout homme sensé, tout homme de poids ne pouvait échapper à la mystification de jeunes courtisans, dont la disposition naturelle à la moquerie se trouvait aiguillonnée encore par les applaudissemens d'une jeune et belle souveraine.

Une anecdote des plus caractéristiques a été

citée à l'appui : Un brave et digne général allemand se rend à Paris avec une recommandation spéciale pour la Reine, de la part de l'empereur Joseph, son frère. La Reine ne croit pas lui faire de plus grande faveur que de l'admettre dans sa petite société. Il s'y trouva, comme on pense, un peu désorienté; mais on voulait le bien traiter, et l'on se fit une loi de le faire causer. Il fut malheureux dans le choix de ses sujets et dans la nature de son débit; il parla beaucoup *de sa jument blanche et de sa jument grise* qu'il aimait par-dessus tout. Les jeunes courtisans de le questionner malicieusement à cet égard, sur une foule de petits détails, auxquels il avait la bonhomie de répondre avec importance. Enfin, l'un d'eux, pour terminer, lui demande à laquelle décidemment il donnerait la préférence. « Ma foi....., répond emphatiquement le général, je dois confesser que si, « un jour de bataille, je me trouvais monté sur « ma jument blanche, je crois que je n'en descendrais pas pour monter sur ma jument « grise. » Il sortit, et Dieu sait quelles gorges chaudes on en fit. La conversation ayant pris une autre direction, on discuta longuement et

spirituellement sur les blondes et les brunes, et la Reine ayant demandé à quelqu'un quelle serait sa préférence; celui-ci aussitôt d'arrondir son dos, de prendre le ton solennel de l'Autrichien, et de dire: « Ma foi, Madame, je dois « confesser que si, un jour de bataille, je me « trouvais..... — Assez, répondit la Reine, « épargnez nous le reste. »

Après dîner, il nous a lu Béverley et le Père de Famille, celui-ci a surtout excité sa censure. Il nous semblait pitoyable. Ce qui amusait le plus l'Empereur, disait-il, c'est qu'il fût de Diderot; ce coriphée des philosophes et de l'Encyclopédie. Tout y est faux et ridicule, observait-il. L'Empereur a beaucoup discuté sur les détails, et a terminé en disant: « A quoi bon « parler à un insensé dans le fort de la fièvre « chaude? Ce sont des remèdes qu'il lui faut, de « grandes mesures, et non des argumens. Qui « ne sait que la seule victoire contre l'amour « c'est la fuite? Mentor, quand il veut garantir « Télémaque, le précipite dans la mer. Ulysse, « quand il veut se préserver des syrènes, se fait « lier, après avoir bouché avec de la cire les « oreilles de ses compagnons, etc., etc. »

Vendredi 2.

Historique de l'émigration à Coblentz.—Anecdotes, etc.

Continuation de temps épouvantable, pluie battante. L'Empereur ne se trouvait pas bien, il se sentait les nerfs très-agacés.

Il m'a fait appeler pour déjeûner avec lui. Pendant tout le déjeûner, et long-temps encore après, la conversation a été de nouveau sur l'émigration. J'ai déjà dit qu'il m'y ramenait souvent. Il me questionnait aujourd'hui sur les détails de Coblentz; notre situation, notre esprit, nos sociétés, notre organisation, nos vues, nos ressources; et à la suite de toutes mes réponses, il a terminé disant : « Voilà déjà plusieurs fois que vous me dites « une grande partie de ces choses; et cependant « elles ne demeurent pas dans ma tête, parce que « vous me les débitez sans ordre. Écrivez-en un « petit historique régulier. Qu'auriez-vous de « mieux à faire ici? Et puis, mon cher, cela se « trouvera un morceau tout fait pour votre « Journal. » Cette demande était celle de Didon à Énée, et j'eusse pu m'écrier aussi : *Infandum*

regina jubes.... Toutefois, je fis ce tracé autant que me le permettaient ma mémoire et mon jugement; car cela commençait à devenir vieux, et j'étais bien jeune alors. Le voici tel que je le lus, peu de temps après, à Napoléon.

« Sire, après la fameuse journée qui renversa la Bastille et mit toute la France en mouvement, la plupart de nos Princes, qui se trouvaient compromis, prirent la fuite, uniquement d'abord pour se mettre en sûreté. Bientôt après, des personnes considérables et des jeunes gens furent les joindre : les premiers, par les rapports qu'ils avaient avec eux; les autres, parce que cette démarche portait en soi quelque chose de marquant, de généreux et de prononcé. Dès qu'on se trouva un certain nombre, il vint à l'esprit de faire tourner au profit de la politique ce que, jusque-là, le zèle et le hasard seuls avaient amené. On pensa que si, à l'aide de ces réunions, on pouvait créer une espèce de petite puissance, elle pourrait réagir avec avantage sur le dedans, qu'elle y deviendrait un levier d'insurrection, y frapperait les esprits et y gênerait les mouvemens, tandis qu'au dehors, ce serait un titre ou un prétexte

de Condé, où le grand-père combattait au centre, tandis que le fils et le petit-fils conduisaient la droite et la gauche, où ils étaient blessés, je crois, tous deux, et le même jour.

« La princesse de Monaco avait suivi le prince de Condé : il l'a épousée depuis; mais dès-lors elle gouvernait déjà sa maison, et en faisait les honneurs. Nous avons pu entendre, à cette table, des convives dire et redire au Prince que nous n'étions déjà que trop pour entrer en France; que son nom et un mouchoir blanc suffisaient; que l'étoile des Condé allait enfin reparaître; que l'occasion était unique, qu'il fallait la saisir; et je ne garantirais pas qu'on ne fût venu à bout de suggérer au Prince des vues personnelles très-intéressées.

« Worms, par la nature de son rassemblement et le caractère de son chef, montra toujours plus de régularité, plus d'austérité de discipline que Coblentz, où se faisaient remarquer plus de mouvement, de luxe et de plaisirs : aussi Worms fut-il appelé *le camp* et Coblentz *la ville ou la cour.*

« La force du rassemblement mesurait l'importance de son chef, ce qui faisait que le

prince de Condé ne voyait qu'avec peine qu'on lui échappât, et se le rappelait long-temps. Je n'en courus pas moins à Coblentz dès qu'il eut acquis une certaine splendeur; j'y avais des parens, des amis, et puis là se trouvaient plus de lustre, d'agitation et de grandeurs. Coblentz fut en peu de temps un foyer d'intrigues étrangères et domestiques; on pouvait y apercevoir deux partis distincts : MM. d'Avaray, de Jaucourt et autres, étaient les confidens, les conseillers ou les ministres de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII. L'évêque d'Arras, le comte de Vaudreuil et autres, étaient ceux de Mgr le comte d'Artois; et dès ce temps-là même, on assurait que ces princes montraient déjà assez distinctement les mêmes nuances politiques que l'on a prétendu les avoir caractérisés depuis. M. de Breteuil, fixé à Bruxelles, et se disant muni des pouvoirs illimités de Louis XVI, formait un troisième parti, et venait encore compliquer nos affaires.

« M. de Calonne était notre ressource financière, et le vieux maréchal de Broglie et le maréchal de Castries, nos chefs militaires. Le brave et capable M. de Bouillé, sorti de France après

l'affaire de Varennes, n'avait pu demeurer avec nous et avait suivi le Roi Gustave III en Suède.

« Cependant l'émigration avait pris un grand caractère, grâce aux soins employés pour la propager. Des agens avaient parcouru les provinces, des avis avaient circulé dans les châteaux, sommant tout gentilhomme d'aller se joindre aux princes, pour concourir avec eux au salut de l'autel et du trône, venger leur honneur, et recouvrer leurs droits. On avait prêché une véritable croisade, et avec d'autant plus de fruit qu'elle avait frappé sur des esprits disposés à l'entendre. Parmi tous les nobles et les privilégiés, il n'en était pas un seul qui ne se sentît vivement blessé par les décrets de l'Assemblée. Tous y avaient perdu ce à quoi ils tenaient davantage, depuis celui qui occupait le plus haut rang, jusqu'au plus petit hobereau; car au premier on avait enlevé son titre et ses vassaux, et le dernier avait vu insulter sa tourelle, son pigeonnier; on avait tiré sur ses lièvres. Aussi le mouvement fut aussitôt universel pour se mettre en route; on n'y pouvait manquer sous peine de déshonneur, et les femmes furent dirigées à envoyer des fuseaux à ceux qui de-

meuraient incertains, ou se montraient trop lents. Soit donc colère, pusillanimité ou point d'honneur, l'émigration devint une véritable maladie; l'on se précipita avec fureur hors des frontières; et ce qui ne contribua pas peu à l'accroître, c'est que les meneurs de la révolution y poussaient en secret, tout en ayant l'air de s'y opposer en public; ils déclamaient vaguement contre elle à la tribune, il est vrai; mais ils avaient grand soin de tenir tous les passages bien ouverts. Le zèle venait-il à se ralentir? les déclamations devenaient plus violentes, et l'on décidait de fermer strictement les barrières. Alors ceux qui étaient demeurés en arrière se trouvaient au désespoir de n'avoir pas su profiter du moment favorable; mais, accidentellement ou par négligence, les barrières se rouvraient de nouveau, et on s'y jetait avec empressement, pour n'être pas encore pris en défaut. C'est par ce manége adroit que l'Assemblée aidait ses ennemis à se précipiter eux mêmes dans le gouffre.

Les fortes têtes du parti avaient jugé, tout d'abord, qu'une telle mesure allait les désem-

combrer des parties hétérogènes qui gênaient leur marche, et que les biens de tous ces bannis volontaires leur assureraient d'incalculables ressources. Les officiers croyaient faire merveille que de s'esquiver de leurs régimens, tandis que les meneurs, de leur côté, faisaient révolter leurs soldats, pour les y contraindre. Ils se délivraient par là d'ennemis qui les paralysaient, et se donnaient dans les sous-officiers, au contraire, des coopérateurs zélés, qui devinrent des héros dans la cause nationale : ce furent eux qui fournirent les grands capitaines, et battirent toutes les vieilles troupes de l'étranger.

« Il arriva donc que Coblentz, en peu de temps, réunit tout ce que la cour en France avait d'illustre, et ce que les provinces renfermaient de riche et de distingué. Nous étions des milliers de toutes armes, de tous uniformes, de tous rangs ; nous peuplions la ville et avions envahi le palais. Nos réunions de chaque jour, auprès des princes, semblaient autant de fêtes splendides; c'était la cour la plus brillante; nos princes en étaient les vrais souverains, si bien que le pauvre électeur, fort éclipsé, s'y trouvait perdu au milieu de nous; ce qui porta quelqu'un

à lui observer un jour fort plaisamment, soit naïveté, ou finesse d'esprit, que dans toute la foule de son palais il n'y avait que lui d'étranger.

« Dans les grandes solennités, il est arrivé d'avoir des galas publics, et l'on permettait aux notables habitans de faire le tour des tables. Alors nous étions fiers de voir les gens du pays admirer la bonne mine et la tournure chevaleresque de Mgr le comte d'Artois ; nous étions orgueilleux de savoir qu'ils rendaient hommage aux connaissances, à l'esprit de Monsieur ; et il eût fallu voir avec quelle arrogance nous semblions promener, pour ainsi dire, avec nous, toute l'importance, le lustre de notre monarchie, et surtout la supériorité de son chef et l'élévation de nos princes. *S. M. le Roi*, disions-nous pompeusement dans les cercles allemands, en désignant le roi de France ; car c'était, ou ce devait être là, selon nous, son titre par excellence pour toute l'Europe. L'abbé Maury, que nous avions reçu d'abord avec acclamation ; mais qui, par parenthèse, perdit beaucoup parmi nous en bien peu de temps, avait découvert, nous disait-il, que c'était là son

droit et sa prérogative. Veut-on un autre exemple d'exagération?

« Plus tard, au plus fort de nos désastres, et notre cause tout à fait perdue, un officier supérieur autrichien, chargé de dépêches importantes pour le gouvernement de Londres, réunit à dîner quelques-uns des nôtres avec lesquels il avait eu jadis des relations sur le continent : à la fin du dîner et très-près de toutes vérités, l'on parle politique, et il lui échappe de dire qu'à son départ de Vienne, on parlait beaucoup du mariage de Madame Royale (aujourd'hui duchesse d'Angoulême) avec l'archiduc Charles, qui dans ce moment d'ailleurs occupait fort la renommée. « — Mais c'est impossible ! lui « observe vivement un de ses convives français. « — Et pourquoi? — Parce que ce n'est pas un « mariage convenable pour Madame. — Com « ment! s'écrie l'Autrichien scandalisé et fati « gant ses poulmons, Son Altesse Royale Mgr « l'archiduc Charles! Pas un mariage convena « ble pour votre princesse ! — Eh ! non, Monsieur, « elle ne ferait là qu'un mariage de garnison. »

« Du reste, ces hautes prétentions nous venaient de notre éducation : c'était là, à nous,

notre sentiment national ; nos princes n'en étaient pas exempts. Chez nous les frères du Roi dédaignaient le titre d'Altesse Royale : ils avaient la prétention d'écrire avec le titre de frère à tous les souverains; le reste était à l'avenant; aussi n'était-ce qu'un cri en Europe contre nos manières de Versailles et les prétentions de nos princes.

« Gustave III nous disait, à Aix-la-Cha-« pelle : « Votre Cour de Versailles n'était pas « abordable; sa hauteur et son persiflage étaient « aussi par trop forts : quand j'y ai été, on m'y « regardait à peine, et en la quittant j'emportai « le brevet *de lourdaud*, *de ganache*. »

« La duchesse de Cumberland, mariée au frère du Roi d'Angleterre, avait à se plaindre, dans le même temps et dans la même ville, que la princesse de Lamballe ne lui accordât pas les honneurs des deux battans.

« Le vieux duc de Glocester, à Londres, se plaignait plus tard, pour son compte, d'un de nos princes du sang, et disait qu'au surplus le prince de Galles riait beaucoup de ce que lui, prince de Galles, l'appelant *Monseigneur*, notre prince s'étudiait soigneusement à tourner

ses phrases de manière à ne le lui jamais rendre.

« Toutefois, à Coblentz, dans nos circontances nouvelles, nos princes daignaient altérer leurs mœurs à cet égard, et descendre au niveau des princes étrangers. Ils se trouvaient en ce moment auprès de l'électeur de Trèves, prince de Saxe, frère de leur mère, lequel, par parenthèse, nous dévorions alors, et auquel nous avons coûté plus tard la perte de ses états; ils daignaient l'appeler mon *oncle*; lui, pouvait les appeler mes *neveux*, et il leur disait un jour, assure-t-on: « C'est à vos infortunes que je dois des « expressions si tendres; à Versailles, je n'eusse « été pour vous que M. *l'abbé*; il n'est pas sûr « que vous m'eussiez reçu tous les jours. » Et on ajoutait qu'il disait vrai, et que le comte de Luzace son frère, là présent, en avait fait la triste expérience.

« Les princes passaient en général leurs soirées dans leurs intimités particulières. L'un était, la plupart du temps, chez Mme de Polastron, à laquelle il portait des soins que sa constance et ses formes ont rendus respectables. Ce n'est pas que l'on n'essayât plusieurs fois, mais

toujours en vain, de l'en distraire, tant les intrigans trouvaient peu leur compte avec Mme de Polastron, qui, douce, bonne, excellente, tout à fait désintéressée, tenait à demeurer absolument étrangère aux affaires. Son cercle se composait d'infiniment peu de monde. J'avais dû à une parente le bonheur d'y être admis; mais comme il fallait se retirer avant l'arrivée du prince, je n'ai jamais eu l'honneur de l'y voir.

« Monsieur passait ses soirées chez Mme de Balby, dame d'atours de Madame. Mme de Balby, vive, spirituelle, amie chaude, ennemie décidée, réunissait chez elle tout ce qu'il y avait de plus distingué : c'était un honneur que d'y être admis; on s'y trouvait au centre du goût et du bon ton. Monsieur y demeurait parfois assez tard, et quand la foule était écoulée, le cercle rétréci, il lui arrivait de raconter, et il faut avouer qu'il nous était aussi supérieur par les grâces de sa conversation que par son rang et sa dignité.

Voilà pour notre tenue, et nos dehors de société à Coblentz : c'était notre beau côté; nous étions moins heureux sous la face

politique ; elle formait la partie honteuse.

« Ah ! bon, a dit ici l'Empereur, aussi bien « je commençais à trouver longs vos détails de « salon. Il est vrai que pour vous c'est excusa- « ble; vous vous y complaisez, c'est votre jeune « temps. Mais allez. »

« Sire, toute notre multitude n'était qu'une noble et brillante cohue; tout notre ensemble offrait l'image d'une complette confusion. C'était l'anarchie, s'agitant au-dehors, pour établir, disait-on, l'ordre au-dedans; une véritable démocratie combattant pour rétablir son aristocratie. Nous donnions en petit, du reste, et à quelques nuances près, la répétition de tout ce qui se faisait en France. Nous avions parmi nous des zélateurs tenaces de nos vieilles formes, et des amateurs ardens de la nouveauté; nous avions nos constitutionnels, nos intolérans, nos modérés. Nous avions nos empyriques, qui regrettaient fort de ne s'être pas emparé du Roi, pour agir de force en son nom, ou tout bonnement le faire déclarer incapable; enfin nous avions aussi nos jacobins, qui voulaient tout tuer, tout brûler, tout détruire en rentrant, etc., etc.

« Nos princes n'exerçaient aucune autorité

positive sur notre multitude : ils étaient nos souverains, il est vrai; mais nous étions des sujets fort indociles, et très-facilement aigris; nous murmurions à tout propos; c'était surtout sur les derniers arrivans que se portait la fureur commune; c'était autant de gloire et de chance qu'ils enlevaient à nos exploits et à nos espérances, disions-nous! On arrivait toujours trop tard, s'écriaient tous ceux qui se trouvaient une fois admis. Il n'y avait plus de mérite désormais, disait-on. Si l'on continuait à tout recevoir ainsi, la France entière serait bientôt de notre côté, et il ne se trouverait plus personne de punissable au retour, etc., etc.

« Pleuvaient alors, de tous côtés, les dénonciations de toutes sortes sur ceux qui arrivaient. *Un prince de Saint-Maurice*, fils du prince de Montbarey, ne put résister à l'ouragan, bien qu'il eut l'appui formel de tout ce qu'il y avait de distingué, celui du Prince même, qui daigna implorer en sa faveur, disant : « Eh! Messieurs, qui n'a pas ses fautes à « se reprocher dans la révolution? Moi aussi « j'ai eu les miennes; et en les oubliant vous

« m'avez donné le droit d'intercéder pour « d'autres. » M. de Saint-Maurice n'en dut pas moins déguerpir au plus vite : son crime était d'avoir été de la société des amis des noirs, et d'être poursuivi, au milieu de nous, avec acharnement, par un gentilhomme franc-comtois, qui dénonçait M. de Saint-Maurice pour lui avoir fait brûler des châteaux. Or, peu de jours après, il se découvrit que le clabaudeur n'avait pas de château, qu'il n'était pas Franc-Comtois, qu'il n'était point gentilhomme ; ce n'était qu'un aventurier.

« ***M. de Cazalès***, qui avait rempli la France et l'Europe de l'éclat de son éloquence et de son courage dans l'Assemblée nationale, avait néanmoins perdu la faveur populaire à Coblentz. Quand il se présenta de Paris, le bruit courut, parmi nous, que les Princes ne le recevraient pas, ou le recevraient mal. Nous nous réunîmes 80 Languedociens, pour lui servir d'escorte, en dépit de lui-même. M. de Cazalès était l'honneur de notre province ; nous le conduisîmes ainsi chez les Princes, et il en fut bien reçu.

« Un député du tiers-état, qui s'était fort distingué, à la Constituante, par son royalisme,

était au milieu de nous. Un de nos Princes, s'adressant un jour à lui, dans la foule, lui dit : « Mais, un tel, expliquez moi donc? vous qui « êtes si honnête homme, comment avez-vous pu « dans le temps, prêter le serment du jeu de « paume? » Le député, interloqué de l'algarade, balbutia d'abord qu'il avait été pris à court..., qu'il ne devinait pas les conséquences funestes..... Puis, se remettant aussitôt en selle, il répliqua avec vivacité : « Du reste, j'observe- « rai à Monseigneur que ce n'est pas ce « qui a perdu la monarchie française ; mais « bien la réunion de la noblesse, qui est venue « nous joindre, sur une lettre très-touchante, « de Monseigneur.—Hola ! dit le prince, en « le frappant doucement sur le ventre, appai- « sez-vous, mon cher, je n'ai pas voulu vous « fâcher par cette question. »

« Toutefois, avec le temps, on régularisa, tant bien que mal, quelque chose; nous fûmes classés par corps et par provinces ; on nous assigna des cantonnemens, on nous donna des armes; les gardes-du-corps du Roi furent réunis, habillés, équipés, soldés, et bientôt ils présentèrent une troupe superbe, par sa tenue et

sa régularité. La coalition d'Auvergne et le corps de la marine, partie à pied et partie à cheval, se firent spécialement remarquer par leur discipline, leur instruction et leur fraternité. Et l'on ne saurait trop admirer notre dévouement et notre abnégation : chaque officier ne fut plus qu'un simple soldat, tenu à des pratiques, à des fatigues fort étrangères à ses mœurs, et soumis aux plus grandes privations; car il n'y avait point de solde, et beaucoup, dans le nombre, n'eurent bientôt plus d'autres ressources que la cotisation de leurs camarades plus heureux. Nous méritions un meilleur résultat, ou pour mieux dire, nous étions dignes d'une meilleure entreprise. On avait soigneusement réuni tous les officiers des mêmes régimens, pour qu'il présentassent le cadre tout formé à leurs soldats, qui ne manqueraient pas, pensions-nous, d'arriver à eux dès qu'ils les apercevraient: tel était notre aveuglement! C'est par un pareil motif qu'on avait réuni de même les gentilshommes par province, ne doutant pas de leur heureuse influence sur l'ensemble de la population : notre maladie était de nous croire toujours désirés, attendus, adorés.

« Tous ces rassemblemens s'exerçaient et manœuvraient publiquement, bien qu'aux interpellations diplomatiques, à cet égard, il fut répondu hardiment qu'il n'en était rien, ou qu'on ne manquerait pas de l'empêcher. Nous avions des généraux indiqués, un état-major formé, et tout ce qui caractérise un quartier-général, jusqu'à un grand-prévôt. Insensiblement nos Princes s'étaient environnés de tout ce qui constitue un véritable gouvernement : ils avaient des ministres pour les affaires du moment; ils en avaient même pour la France, lorsque nous y serions rentrés; tant ce moment nous semblait infaillible et prochain.

« M. de Lavilleurnois, dont il a été tant question depuis dans une conspiration royale, et qui a été mourir à Sinnamary, à la suite de fructidor, avait le ministère de la police. Il partit de bonne heure pour aller l'exercer clandestinement à Paris. Il m'avait pris en belle affection, et voulait absolument faire de moi son gendre. Il employa de vives instances pour que je le suivisse; mais je m'y refusai : la nature de son ministère me répugnait. Autrement

quelles différentes combinaisons dans mes destinées !

« Nous avions aussi des rapports directs avec presque toutes les Cours. Les princes y avaient des envoyés, et en recevaient à Coblentz. Mgr le comte d'Artois fut à Vienne, je crois; mais bien certainement à Pilnitz. La noblesse, en corps, écrivit à Catherine, dont nous reçûmes un ambassadeur, M. de Romansoff. Cette Impératrice voyait avec plaisir se former un orage dans le midi de l'Europe, elle attisait volontiers un incendie qui pouvait lui devenir très-favorable, sans qu'il lui en coûtât rien; aussi se montrait-elle chaude dans ses sentimens et passionnée dans ses promesses. Elle ne désespérait pas, dans cette circonstance, de rendre dupe Gustave III, dont la voisine activité lui était importune; elle l'avait décidé, dit-on, à la croisade, en le flattant de s'en voir le généralissime. Je ne sais si ce prince, de beaucoup d'esprit et de talent, et bien certainement un aigle pour son temps, s'en laissait imposer. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il se montrait fort ardent pour notre cause, et qu'il annonçait le désir d'y combattre en personne. Quand il

partit d'Aix-la-Chapelle, pour aller prendre en Suède les dernières mesures à cet égard; je l'ai entendu, prenant congé de la princesse Lamballe, lui dire : « Vous me reverrez bientôt; « mais encore suis-je tenu, pour mon compte, à « certaines démarches, à certains ménagemens; « car mon rôle est des plus délicats. Sachez que « moi, qui veux revenir combattre à la tête de « vos aristocrates chez vous, je suis chez moi « le premier démocrate du pays, etc., etc. »

« Nous recevions même des envoyés de Louis XVI, qui présentaient des messages publics réprobateurs, et avaient des conférences confidentielles, peut-être tout à fait différentes. Du moins agissions-nous comme s'il en avait été ainsi, déclarant hautement qu'il était captif, et que nous ne devions tenir nul compte d'aucun de ses ordres; que nous devions prendre le contre-pied de tout ce qu'on lui faisait dire; que s'il nous exhortait à la paix, c'est qu'il nous demandait la guerre. Aussi je pense que nous avons été bien funestes au repos de l'infortuné monarque, et que nous avons notre part spéciale dans le pardon qu'il a consacré dans son testament en faveur de ses amis,

qui, par un zèle indiscret, dit-il, lui ont fait tant de mal.

« Cependant notre émigration se prolongeait, en dépit de toutes les promesses que l'on nous faisait, et de toutes les espérances dont nous nous bercions; car de quelles illusions, de quels contes, de quelles absurdités n'abusait-on pas notre impatience, soit qu'on voulût prévenir notre découragement, soit qu'on s'abusât soi-même? On s'est amusé à calculer, d'après nos lettres et nos gazettes, que nous avions fait marcher près de 2 millions d'hommes en moins de 18 mois, sans qu'il ait pourtant rien paru à nos yeux. « Mais, nous disaient en grande confidence « les hauts initiés, c'est que ces troupes ne marchent que la nuit pour mieux surprendre nos « démocrates, ou qu'elles ne passent de jour « que par pelotons et sans uniformes, » ou autre chose de même force. D'un autre côté, c'était une foule de lettres, que l'on se montrait les uns aux autres, de tous les pays et des meilleures sources, en style énigmatique, que l'on croyait bien n'être intelligible que pour nous seuls. On mandait à l'un que 50 mille cristaux de Bohême venaient d'être expédiés pour son pays; l'autre

était prévenu de l'envoi très-prochain de 10 mille porcelaines de Saxe; on annonçait à un troisième 25 mille balles de cacao, et autres bêtises de la sorte.

« Comment se peut-il, me dis-je, à présent, que les gens d'esprit, car il y en avait certainement beaucoup dans le nombre, que d'anciens ministres qui nous avaient gouvernés, que d'autres qui étaient destinés à le devenir, pussent donner dans de pareilles balivernes, ou que notre gros bon sens, dans la multitude, ne nous ait pas portés à leur rire au nez? Mais non, nous n'en demeurions pas moins convaincus que nous touchions au terme de nos espérances; que ce moment approchait, qu'il était infaillible que nous n'aurions qu'à nous montrer, que nous étions vivement désirés, que tout serait à nos pieds. »

Ici l'Empereur, qui m'avait souvent interrompu pour rire et goguenarder, m'a dit, fort sérieusement : « Combien votre tableau doit être « fidèle; car je reconnais là une foule des vôtres ! « Vraiment, mon cher, soit dit sans vous insulter, « la jactance, la crédulité, l'inconséquence, la « sottise même, l'on pourrait dire en dépit de tout

« leur esprit, semblent être spécialement leur
« lot. Quand parfois, voulant m'amuser, je me
« suis laissé aller avec eux à lâcher les rênes et à
« encourager la confiance, j'ai entendu, moi, aux
« Tuileries, sous le Consulat et l'Empire, l'égal
« de tout ce que vous me dites là : nul ne dou-
« tait jamais de rien; l'amour des Français pour
« leurs rois avait passé tout entier à ma per-
« sonne, me disait-on; je pouvais désormais
« faire tout ce qui me plairait, j'en devais user,
« je ne rencontrerais jamais d'autres obstacles
« qu'une poignée d'incorrigibles maudits de
« tous. Cette contre-révolution, tant redoutée,
« m'observait un autre, n'avait été qu'un jeu
« d'enfant pour moi; elle n'avait pas fait un pli
« dans mes mains. Et croira-t-on ceci ! il n'y
« manquait, me disait-il avec insinuation, que
« de substituer l'ancienne couleur blanche, à
« celles qui nous avaient fait tant de torts en
« tous lieux. L'imbécille! c'était-là la seule
« souillure qu'il nous trouvât désormais. J'en
« riais de pitié, bien que j'eusse de la peine à
« me contenir; mais pour lui, il était de la meil-
« leure foi du monde, bien persuadé qu'il était
« dans mon sens, et bien plus encore que l'uni-

« versalité pensait comme lui *. Mais con-
« tinuez ? »

---

* Il est sûr que c'est le propre des hommes de s'abuser sur le sentiment qu'on leur porte. A Coblentz, où nous jetions tant d'argent, où une jeunesse aimable et brillante, bien plus à craindre sans doute par l'excès que par le manque de son éducation, remplissait toutes les maisons, et parcourait toutes les familles : il était naturel de croire que nous devions y être aimés; aussi nous croyions-nous adorés. Eh bien, lors de ma déportation au cap de Bonne-Espérance, un hasard bien singulier m'ayant placé sous la garde précisément d'un habitant de Coblentz, qui avait assisté aux instans brillans de notre émigration, j'eus un grand plaisir d'en reparler avec lui. Nous ne pouvions désormais, à cet égard, avoir de secrets l'un pour l'autre, 25 ans s'étaient écoulés; eh bien ! il me disait : « Vous n'étiez pas « précisément haïs; mais le véritable amour était pour « vos adversaires; car leur cause était la nôtre. La li- « berté s'était glissée parmi nous, précisément au tra- « vers de vous autres; là, au milieu de vous, sous vos « yeux mêmes, nous avions formé des clubs; et Dieu « sait si nous y riions à vos dépens, etc., etc. » Et plus d'une fois il lui était arrivé, me disait-il, mêlé à la foule qui faisait entendre des acclamations sur notre passage, de crier, avec bon nombre de ses camarades : « Vivent les princes français, et qu'ils boivent un peu

« L'apparition du duc de Brunswick à Coblentz et l'arrivée du Roi de Prusse à la tête de ses troupes, furent un grand sujet de joie et d'espérance pour toute l'émigration. Le ciel s'ouvrait enfin devant nous, s'écriait-on, nous allions donc rentrer dans la terre promise. Toutefois les gens de jugement et d'expérience prononcèrent, dès le premier abord, que notre crise aurait l'issue de toutes celles qui lui ressemblent dans l'histoire; que nous ne serions que des instrumens ou des prétextes pour les étrangers, qui ne cherchaient que leur intérêt, et ne nous portaient aucun sentiment.

« M. de Cazalès, que peu de temps avait formé beaucoup, nous l'exprima avec bien de l'énergie. Nous considérions en extase les Prussiens qui défilaient dans les rues de Coblentz pour gagner nos frontières. « Jeunesse insensée,

---

dans le Rhin. « Vous parlez de l'accueil que nous vous « faisions, ajoutait-il; mais c'est celui fait à Custine « qu'il eût fallu voir ! Là, vous auriez pu juger de nos « vrais sentimens : nous courûmes au-devant de lui; « nous couronnâmes ses soldats; grand nombre d'entre « nous s'enrôlèrent, et plusieurs en sont devenus généraux ; pour moi j'y ai manqué ma fortune, etc., etc. »

« nous dit-il, vous admirez avec sympathie cette « troupe et tout son attirail; vous vous réjouissez « de sa marche; frémissez-en plutôt! Pour « moi je voudrais voir le dernier de ces soldats « dans le Rhin. Malheur à qui appelle l'étranger « dans son pays! O mes amis! continua-t-il « avec chaleur, la noblesse française n'y survivra pas : elle aura la douleur d'expirer loin « de son berceau. Je suis plus coupable qu'un « autre, je le vois, et je fais comme tout le « monde; mais c'est parce que je ne peux rien « empêcher. Je le répète, malheur à qui s'adresse « à l'étranger, et s'en fie à lui!... »

« Quel oracle de sagesse que ces dernières paroles! Bientôt des faits eussent dû nous en convaincre, si nous eussions eu moins d'aveuglement, ou s'il était donné à une multitude de bien raisonner et de bien agir; mais nous étions destinés, par nos misères mêmes, à enrichir l'histoire d'une des leçons les plus dignes de la méditation des hommes. Nous pouvions bien nous compter 20 ou 25 mille en armes : certes, une telle masse, ardente, dévouée, combattant pour ses propres intérêts; d'intelligence avec les éléments sympathiques du dedans; agissant contre

une nation bouleversée, dans l'agitation confuse de nouveaux droits, non encore consacrés, pas même bien compris, pouvait porter des coups décisifs. Mais ce n'était pas notre force, nos succès, leur promptitude, qui eussent fait le compte des étrangers? Aussi, sous le prétexte de cette influence même, et pour qu'elle s'exerçât, disaient-ils, sur plusieurs points à la fois, ils nous annullèrent en nous morcelant, et nous faisant pour ainsi dire prisonniers au milieu de leurs divers corps d'armées. Ainsi, 6 mille d'entre nous, sous les ordres du prince de Condé, furent dirigés contre l'Alsace; 4 mille, sous le duc de Bourbon, durent agir en Flandre, et 12 à 15 mille demeurèrent au centre, sous les deux frères du Roi, pour attaquer la Champagne.

« Le plan, les vœux de nos princes avaient été que *Monsieur*, comme héritier du trône et le suppléant naturel de Louis XVI, se proclamât, vu la captivité du Roi, régent du royaume, en mettant le pied sur le territoire français; qu'il marchât, avec ses émigrés, en tête de l'expédition, et que les alliés, à sa suite, ne fussent que nos auxiliaires. Mais les alliés ne firent qu'en rire,

ils nous reléguèrent à leur queue, sous les ordres et le bon plaisir du généralissime Brunswick, qui nous fit précéder par le plus absurde des manifestes, dont il nous sauva du moins le ridicule et l'odieux.

« Il est juste de dire toutefois, que parmi nous quelques vieilles têtes, mieux avisées, n'avaient pas été sans prévoyance à cet égard; aussi avaient-elles proposé, dans le conseil des princes, disait-on, de se jeter, avant l'arrivée des alliés, sur quelque point de la France, et d'y nourrir, pour notre compte, la guerre civile. D'autres, plus désespérés ou plus ardens, conseillaient de se saisir noblement des États de l'électeur de Trêves, notre bienfaiteur; d'occuper Coblentz et sa forteresse, et d'en faire, pour tous les mécontens français, un centre de ralliement, un point d'appui indépendant du corps germanique; et quand nous nous récriions contre une telle perfidie et une telle ingratitude, ils nous répondaient : « Aux grands maux, « les grands remèdes. » On ne sait ce qu'eussent pu produire de pareilles résolutions, qui étaient au demeurant bien plus dans l'audace de nos jours, que dans les mœurs d'alors. Aussi ne

furent-elles pas suivies; et d'ailleurs il était trop tard, nous étions trop engagés au milieu des étrangers; nous leur appartenions déjà, et nos destinées devaient s'accomplir ! . . . .

« Quant à la multitude, nous étions loin de prévoir nos malheurs. Nous nous mîmes en marche avec allégresse. Il n'était pas un de nous qui ne se vît, à quinze jours de là, chez lui, triomphant au milieu de ses vassaux soumis, humiliés, accrus. Notre confiance n'eût permis là-dessus aucune observation, aucun doute; j'en vais donner une preuve, qui, pour m'être personnelle et fort minutieuse en elle-même, n'en sera pas moins caractéristique pour tous. Nous traversions la ville de Trèves; un de mes grands-oncles, lors de la guerre de la succession, en avait été gouverneur, pour Louis XIV, durant la conquête. Je fus visiter sa sépulture; elle se trouvait dans une chapelle des chartreux de cette ville. La chaleur de mon âge, celle du moment, me portèrent à vouloir lui élever un petit monument, avec une superbe inscription, analogue aux circonstances. Je ne doutais de rien. Il n'en fut pas ainsi des bons religieux : le prieur voulut que je m'entendisse

avec M. l'Abbé, espèce d'évêque, et d'évêque allemand. Sa sagesse, sa tiédeur, en dépit de ses nombreux quartiers, lorsque je lui débitais mon projet chevaleresque, me prévinrent d'abord fortement contre lui; mais quand, après quelques circonlocutions, il m'accoucha que, dans les circonstances présentes... la prudence... la sagesse.... si les Français venaient à entrer dans la ville.... A ces derniers mots, mon indignation fut extrême; elle fut telle, que je ne me donnai pas le temps de lui répliquer une parole. Je sortis aussitôt avec le rire du mépris et de la colère, convaincu que je laissais là le plus effroyable jacobin; et rien qu'une générosité naturelle et le respect de moi-même purent m'empêcher d'ameuter les camarades, qui eussent certainement tout renversé. Hélas! pourtant M. l'Abbé y voyait plus loin que moi! car trois semaines n'étaient pas écoulées, que les républicains étaient dans Trèves, le pauvre Abbé en fuite, et les cendres du bon oncle profanées par les infidèles.

« Du reste, à peine fûmes-nous en pleine opération, à peine eûmes-nous mis le pied sur le sol Français, qu'il devint très-aisé, sous peine

de stupidité ou d'aveuglement, de comprendre enfin qu'il était possible, à toute rigueur, que nous nous fussions abusés. Nous nous trouvions au milieu des Prussiens, qui enchaînaient tous nos mouvemens; nous ne pouvions aller en avant, à droite ni à gauche sans leur permission, et ils ne l'accordaient jamais. Nos subsistances, toutes nos ressources dépendaient de leur unique volonté; nous avions la honte de nous présenter en esclaves sur le sol où nous prétendions régner.

« Quant à nos compatriotes, au lieu de nous recevoir en libérateurs, comme nous n'en doutions pas, ils ne nous témoignèrent que de l'éloignement et de la répugnance. Pour quelques seigneurs châtelains, ou autres, qui venaient nous joindre, la masse entière de la population fuyait à notre approche; on nous considérait hostilement, avec l'œil du reproche et le silence morne de la réprobation. Elle semblait nous dire: « Ne frémissez-vous donc « pas de souiller ainsi le sol de la patrie! N'ê« tes vous pas nés Français! Le cœur ne vous « dit-il donc rien sur cette terre natale! Vous « vous dites offensés; mais quel tort, quelle

« injure, donna jamais à un fils le droit ou le sen-
« timent de venir déchirer sa mère!.... On nous
« dit qu'autrefois, un praticien fougueux, Co-
« riolan, eut l'infamie de combattre sa patrie;
« mais du moins, à la fureur, il joignait l'élé-
« vation; il se présentait avec un bras victo-
« rieux, il imposait ses propres volontés; il ne
« se traînait pas à la suite de barbares étran-
« gers; il les commandait, et encore se lais-
« sa-t-il attendrir. Seriez-vous incapables de ce
« sentiment, et ne redouteriez-vous pas nos
« malédictions, qui vous seraient perpétuées
« par nos enfans! Et, dans ce cas encore, quel-
« que soient vos succès, ils n'égaleront pas
« vos douleurs! Vous prétendez venir gouver-
« ner; vous n'aurez amené que des maîtres,
« etc., etc.

« A Verdun, ou à Estain, on nous logea dans la ville. Quelques camarades et moi nous eûmes pour lot une assez belle maison; elle n'avait plus que les murailles; tous les meubles, tous les propriétaires avaient disparu, à l'exception de deux jeunes demoiselles, très-jolies, qui nous en mirent en possession. Cette dernière circonstance nous semblait d'un augure favorable,

nous nous permîmes de le leur faire observer, et voulûmes faire les aimables. « Messieurs, nous « dit assez aigrement l'une des deux Ama- « zones ; nous sommes restées, parce que « nous nous sentions le courage de vous dire « en face, que nos prétendus sont en armes « contre vous, et qu'ils ont nos vœux au « moins autant que nos cœurs. » Ce langage était intelligible, aussi nous n'en demandâmes pas davantage, et fûmes même nous loger ailleurs. »

« Quoiqu'il en soit, nous voilà donc en France, et à la suite de cette armée prussienne qui poursuit brillamment ses succès en avant, nous laissant de 3 ou 4 marches en arrière. Et soit pour se rire de nous, parce que nous les avions assurés que toutes les villes ouvriraient leurs portes à notre vue, soit pour se délivrer de nos importunités, ils nous donnèrent à faire le siége de Thionville. Nous approchons la place, et par une de ces bizarreries singulières du hasard, le corps de la marine s'y trouva précisément opposé aux volontaires nationaux de Brest : ils se reconnaissent, et Dieu sait la volée d'épithètes et d'injures qui sont aussitôt échangées.

« Toutefois la place de Thionville est comme l'on sait des plus fortes, et nous ne pouvions la prendre, après tout, de nos mains ni de nos dents ; car nous manquions de tout ; et ce fut le sujet d'une haute négociation que d'obtenir, des Autrichiens de Luxembourg, deux pièces de 24. Après bien des allées et des venues, elles se présentent enfin triomphantes, et c'est avec ce formidable appareil que nous sommons la place, et que sur son refus on lui tire, la nuit en pure perte, quelques centaines de coups de canon. Lors de mon retour de l'émigration, le hasard m'ayant fait trouver avec le général de Wimphen, commandant de cette place, il me demandait qu'elle avait pu être notre intention et notre mauvaise plaisanterie. — « Mais c'est, je « crois, qu'on comptait sur vous. — Mais, quand « cela eût été, me disait-il, encore eussiez vous « dû me mettre dans le cas de me rendre ; vous « ne pouviez supposer que je dusse aller vous « solliciter de m'attaquer, etc., etc. » Le tout était à l'avenant, la plus petite sortie mettait toutes nos forces en l'air, la moindre circonstance était un événement pour nous : cela était simple ; car nous étions étrangers à tout ; aussi,

courage à part, je n'hésite pas à croire que cent gros bonnets de la garde Impériale, n'eussent mis tout notre rassemblement en déroute. Heureusement que nos adversaires n'en savaient pas plus que nous, tous étaient pygmées alors, bien qu'en très peu de temps on ait trouvé des géans partout.

« Cependant nous demeurions fort mécontens de tout cela, sous nos tentes et sur notre mauvaise paille; mais, *à la Française*, notre gaîté faisait notre salut; notre mauvaise humeur s'exalait toute en quolibets, et en mauvaises plaisanteries. Chacun de nos chefs eut son sobriquet: il ne fut pas jusqu'au vénérable maréchal de Broglie, notre généralissime, qui n'eut le sien, et ceci me rappelle le conte dont nous gratifiâmes, sans doute, un de ses lieutenans, qui en demeura noyé. Si mes compagnons de tente lisent jamais ceci, ils en riront encore:

« Lors d'une sortie, qui nous mit tout en émoi, comme de coutume, chacun se portait en avant; or, nous possédions deux petits canons, que nous avions achetés, et que les officiers d'artillerie traînaient eux-mêmes, faute de chevaux. « — Eh bien! m'a observé l'Empe-

« reur, j'aurais pu être précisément attelé à « ces mêmes canons, et pourtant quelles « autres combinaisons dans mes destinées et « dans celles du monde! car il est incon- « testable, et nul ne saurait le nier, que je « lui ai imprimé une direction toute de moi. « Mais reprenez. »

« Sire, nos deux petits canons étaient donc en pleine route sur le grand chemin, quand l'officier-général de jour arrive au grand galop, et s'arrête d'indignation à la vue de nos petits canons roulant vers la place, la culasse en avant. « Comment, Messieurs, le faisait-on « s'écrier, sont-ce bien des gentilshommes qui « conduisent ainsi leurs canons à l'ennemi? Et « s'il se présentait, comment pourriez vous « tirer dessus? » Et il s'obstinait à ne vouloir pas comprendre ce que les officiers d'artillerie se tuaient à lui dire, que pourtant il en était toujours ainsi partout, et que, sous peine d'invention de sa part, on ne pouvait faire autrement. Et dès cet instant nous lui expédiâmes son brevet, que contre-signa la multitude.

« Mais bientôt tout ce burlesque tourna subitement au dernier sérieux; la scène changea

comme par magie, et nos malheurs apparurent aussitôt. Soit trahison, soit faiblesse, soit intérêt de sa politique, ou maladie dans son armée; soit force réelle ou seule adresse du général français, le Roi de Prusse traita secrettement avec lui, fit soudainement volte face, et marcha vers la frontière, évacuant le territoire de la France. Alors commença pour nous la plus épouvantable débacle; le langage ne saurait rendre les indignes traitemens dont nous fûmes l'objet, ni le juste ressentiment dont un cœur généreux dut se remplir contre les Prussiens, nos alliés. Nos princes dégradés, méconnus, insultés par eux; nos équipages, nos effets les plus nécessaires, notre linge même, pillés; nos personnes bassement maltraitées : tels nous fûmes pêle-mêle, poussés et revomis en dehors de la frontière, par nos amis, nos alliés !!!

« Pour moi, dès le commencement de la retraite, succombant sous la fatigue de trop longues marches, faites dans la boue, et sous des torrens de pluie; courbant sous un mousquet et tout un attirail qui n'étaient nuisibles qu'à moi, je profitai de ma prérogative de

volontaire, pour sortir des rangs, et opérer seul ma retraite, selon mes forces. Je partais quand je pouvais; je n'atteignais jamais la halte commune, la première métairie me servait d'asile, et soit bonheur particulier de ma part, ou parce qu'en effet les paysans se trouvèrent bons, et point exaspérés contre nous, j'évacuai sans malencontre. Ce ne fut qu'à quelque temps de là que je pus juger de toute l'étendue du péril auquel je m'étais exposé, quand je lus dans les papiers, que 15 ou 18 des nôtres, traînards comme moi, dont quelques-uns étaient mes voisins dans les rangs, avaient été saisis, menés à Paris, et exécutés dans les places publiques en espèce d'auto-da-fé, et comme par voie d'expiation.

« Aussitôt hors de France, on nous signifia à tous qu'il fallait nous dissoudre; mais cette intimation n'était pas nécessaire : les besoins, le dénuement de toutes choses la rendaient impérieusement indispensable. Nous nous débandâmes; chacun prit une direction à l'aventure, et le désespoir, la rage, furent ses compagnons. Nous traversâmes, en fugitifs, la plupart du temps à pied, quelques-uns à peu près nus, les lieux de

notre splendeur et de notre luxe passés. Heureux quand on ne nous en fermait pas les portes, qu'on ne nous en repoussait pas avec brutalité! En un instant on nous chassa officiellement de partout; on nous interdit le séjour ou l'entrée de tous les Etats voisins; nous fûmes au loin et allâmes traîner, dans toute l'Europe, le spectacle de nos misères, qui durent être une grande leçon de morale et de politique pour les peuples, les grands et les Rois.

« Cependant, les exploits des Français firent expier cruellement aux étrangers les indignités dont ils nous avaient accablés; tandis que de notre côté, ce nous fut une espèce de consolation que de voir l'honneur de l'émigration se réfugier dans l'armée de Condé, qui se montrait à tous les yeux et s'est inscrite dans l'histoire comme un modèle de loyauté, de valeur et de constance.

« Telle est, Sire, cette trop fameuse époque, cette détermination fatale qui n'est, pour un grand nombre, que la seule erreur de la jeunesse et de l'inexpérience. Toutefois, à ceux-là, personne n'a le droit d'en faire le reproche qu'eux-mêmes. Les sentimens qui les guidèrent

étaient si purs, si naturels, si généreux, qu'ils pourraient même au besoin s'en faire honneur; et ces dispositions, je dois le dire, étaient celles de la masse parmi nous, de cette foule surtout de gentilshommes de province, qui, sacrifiant tout et n'attendant rien, sans fortune comme sans espérance, montraient un dévouement vraiment héroïque, en ce qu'il n'avait d'autre but que ce qu'ils imaginaient être un devoir. Du reste, le vice en était tout à notre éducation politique, qui ne nous apprenait pas à distinguer nos devoirs, et nous faisait porter au prince seul ce qui appartenait à toute la patrie. Les erreurs passent avec les générations, les seules vérités demeurent! Aussi dans l'avenir, quand les passions adverses seront éteintes, quand il ne restera plus de traces des intérêts croisés ou de l'aveuglement et de la fureur des partis, alors ce qui fut douteux pour nous sera positif pour d'autres. Ce qui était excusable ou même licite en nous, qui nous trouvions entre un vieil ordre de chose qui finissait, et un nouveau qui s'élevait, sera tenu pour hautement coupable parmi ceux qui jouiront de doctrines arrêtées. Là, passeront comme articles de foi : 1° Que le plus

grand de tous les crimes est d'introduire l'étranger au sein de la patrie. 2° Que la souveraineté ne saurait être errante; mais qu'elle est inséparable du territoire, et demeure liée à la masse des citoyens. 3° Que la patrie ne saurait être voyageuse; mais qu'elle est immuable et toute sur le sol sacré qui nous a donné la naissance et où reposent les ossemens de nos pères. Telles sont les grandes maximes, et beaucoup d'autres encore, qui demeureront enfantées par notre émigration, telles sont les grandes vérités qu'on recueillera de nos malheurs !

« Très-bien, a dit l'Empereur, très-bien; « voilà ce qui s'appelle être sans préjugés ! Voilà « de vraies vues philosophiques ! Et l'on dira de « vous que vous avez su profiter des leçons du « temps et de l'adversité. »

« Sire, durant notre séjour à bord du Northumberland et dans les loisirs de la traversée, les Anglais, plus d'une fois, touchèrent vis-à-vis de nous ce point délicat; égarés par la guerre qu'ils nous avaient faite avec fureur, aussi bien que par les maximes, dont l'intérêt du moment remplissait leurs journaux, en opposition même avec leurs doctrines nationales, ils nous

entretenaient des mérites de l'émigration, des vertus dont ils avaient été les témoins, et trouvaient la nation coupable d'y avoir résisté. Mais quand les argumens se compliquaient trop ou que nous voulions y mettre un terme subit, nous l'obtenions d'un mot; nous leur disions : « Reportez-vous au moment de votre révolu- « tion; figurez-vous Jacques II vous menaçant « de la rive opposée, et sous les bannières fran- « çaises, bien qu'entouré de ses fidèles, qu'au- « riez-vous fait? Et si Louis XIV vous l'eût « ramené à Londres à la tête de 50 mille Fran- « çais, qui eussent ensuite tenu garnison chez « vous, qu'auriez-vous senti?—Ah!... Mais.... « Ah!....., disaient-ils, s'efforçant de chercher quelque différence, et ne pouvant en trouver, ils se mettaient à rire et se taisaient. » Et en « effet, observait l'Empereur, il n'y avait pas un « mot à répliquer. » Et il s'est mis à passer en revue, avec sa rapidité et ses vues ordinaires, les divers objets que j'avais relatés; il s'est arrêté sur l'absurdité, l'inconséquence, la grande erreur de notre émigration; les vrais torts qu'elle avait causés à la France, au Roi, à nous-mêmes. « Vous avez établi, consacré dans la

« France politique, disait-il, une scission pa-
« reille à celle que les catholiques et les protes-
« tans amenèrent dans l'Europe religieuse; et
« quels malheurs n'en ont pas été la suite! J'étais
« venu à bout d'en détruire les conséquences;
« mais ne vont-elles pas renaître! » Et il développait les moyens qu'il avait employés pour détruire ce fléau, les précautions qu'il avait dû prendre, les résultats qu'il avait prétendus. Comme tout changeait de face dans sa bouche; comme tout s'agrandissait à mes yeux, à mesure qu'il parlait! « Et le bizarre de ma situation,
« observait-il, c'est que dans tout cela je navi-
« guais moi-même constamment au milieu des
« écueils. Chacun, jugeant d'après son échelle,
« attribuait à des affections, à de simples pré-
« jugés, à de la petitesse, ce qui, en moi, n'é-
« tait pourtant que vues profondes, grandes con-
« ceptions et maximes d'état de la plus haute
« élévation; on eût dit que je ne régnais que
« sur des pygmées en intelligence : je n'étais
« compris de personne. Le parti national n'é-
« prouvait que jalousie et ressentiment de ce
« qu'il me voyait faire en faveur des émigrés;
« et ceux-ci, de leur côté, se persuadaient

« que je ne cherchais qu'à me donner du lustre « par leur secours. Pauvres gens !...

« Toutefois, en dépit de l'aveuglement et « des préjugés réciproques, j'étais arrivé à mon « but, et j'avais obtenu la satisfaction de laisser « tout calme dans le port, lorsque je me « lançais, sur la haute mer, à la poursuite de « mes grandes entreprises. »

N. B. Depuis mon retour en Europe, mentionnant ces paroles de Napoléon à un grand officier de la couronne, qui avait l'honneur de jouir souvent de ses entretiens particuliers (le comte de S....), il m'a raconté à son tour une conversation précisément sur le même sujet: elle coïncide trop bien avec ce qu'on vient de lire pour que je ne la rapporte pas ici. L'Empereur lui disait un jour: « Pourquoi croyez-vous « que je cherche à m'entourer des grands noms « de l'ancienne monarchie? — Sire, mais peut-« être pour la splendeur de votre trône et pour « ménager certaines apparences aux regards de « l'Europe. — Ah! vous y voilà bien avec votre « orgueil et vos préjugés de classe. Eh bien! « sachez que mes victoires et ma force me re-« commandent en Europe bien autrement que ne

« pourraient le faire tous vos grands noms, et « qu'au-dedans ma prédilection apparente pour « eux, me fait beaucoup de tort, me dépopu- « larise infiniment. Vous attribuez à de petites « vues, ce qui tient à de fort larges. Je recons- « titue une société, une nation, et je me trouve « sous la main des élémens tout à fait antipathi- « ques. Les nobles et les émigrés ne sont qu'un « point dans la masse, et cette masse leur est « hostile, et demeure fort ulcérée; elle me par- « donne avec peine de les avoir rappelés. Pour « moi, je l'ai cru un devoir; mais si je les laisse « demeurer en corps, ils peuvent un jour ser- « vir à l'étranger, nous devenir nuisibles et cou- « rir eux-mêmes de grands dangers. Je ne cher- « che donc qu'à les dissoudre et à les isoler. « Si j'en place autour de moi, dans les adminis- « trations, dans l'armée, c'est afin de les incruster « dans la masse, et pour faire en sorte que le « tout ne fasse plus qu'un; car je suis mortel, « et si je venais à vous quitter avant que cette « fusion ne fût opérée, vous verriez quels in- « convéniens entraîneraient ces parties hétéro- « gènes, et le terrible péril dont certaines per- « sonnes pourraient être victimes! Ainsi donc,

« Monsieur, mes vues tiennent toutes à l'hu-
« manité et à la haute politique; nullement à
« de vains et sots préjugés. »

Et sur ce que je me récriais auprès du narrateur, combien peu aux Tuileries nous connaissions le véritable caractère de Napoléon, les hautes et excellentes qualités de son ame et de son cœur, il me répondait que pour lui il avait été personnellement plus heureux, et qu'il allait m'en donner une preuve qu'il choisissait entre dix : «L'Empereur, me disait-il, dans son
« Conseil-Privé, se montrait un jour fort monté
« contre le général La F....., et fit une sortie
« des plus vives contre ses opinons, ses prin-
« cipes, qu'il disait capables de mettre un État
« en complette dissolution; et s'animant par de-
« grés, il se mit en une véritable colère. Je me
« trouvais un des membres de ce Conseil; nou-
« vellement admis et peu fait encore aux manè-
« res de l'Empereur, bien qu'arrêté par mes deux
« voisins, je pris aussitôt la parole, en défense
« de l'accusé, assurant qu'on l'avait calomnié
« auprès du souverain, qu'il vivait paisible
« dans ses terres avec des opinions personnelles
« qui ne causaient aucun dommage. L'Empe-

« reur, dans son état de colère, reprit tout d'a-
« bord pour insister avec violence; mais au
« bout de cinq à six mots il s'arrête tout court,
« me disant : Mais c'est votre ami, Monsieur, et
« vous avez raison..... Je l'avais oublié..... Par-
« lons d'autre chose. — Et pourquoi, disais-je,
« ne nous faisiez-vous pas connaître, dans le
« temps, tout cela ?—Par une fatalité qui sem-
« blait tenir à l'atmosphère de Napoléon, soit
« prévention, soit autrement, notre esprit était
« tel qu'on ne pouvait le raconter qu'à ses
« intimes; car si on en eût fait grand bruit, on
« eût passé pour un hableur grossièrement cour-
« tisan, qui eût débité, non ce qu'il croyait vrai;
« mais ce qu'il imaginait propre à lui mériter
« de la faveur et des récompenses. »

Mais puisque j'en suis à ce grand-officier de la couronne, aussi distingué d'ailleurs par les grâces de son esprit et l'aménité de ses mœurs que par la noblesse de son caractère; voici une de ses réponses, à Napoléon, d'une flatterie aussi fine que délicate. L'Empereur, à un de ses levers, s'étant trouvé dans le cas de l'attendre, s'en montra fort choqué, et lui fit une scène à son arrivée, en présence de tous. Or, c'était

le moment où cinq ou six Rois, entre autres ceux de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, se trouvaient à Paris. « Sire, répondit le coupa- « ble, j'ai un million d'excuses sans doute à « présenter à Votre Majesté; mais aujourd'hui « on n'est pas toujours maître de circuler dans « les rues. Je viens d'avoir le malheur de donner « dans un *embarras de Rois* dont je n'ai pas pu « sortir plus tôt, Sire, voilà la cause de ma négli- « gence. » Chacun sourit, et l'Empereur, d'une voix fort adoucie, se contenta de dire: « Quoi qu'il « en soit, Monsieur, prenez dorénavant vos pré- « cautions et surtout ne me faites plus attendre. »

Samedi 3.

Voyage Sentimental de Napoléon. — Esprit public du temps. — Journée du 10 août.

Le temps est devenu un peu meilleur; l'Empereur a essayé de se promener au jardin. Le général Bingham et le colonel du 53ème ont fait demander à voir l'Empereur, qui les a gardés assez long-temps. L'apparition du Gouverneur a mis tout en fuite. Le général Bingham a disparu, et nous, nous avons gagné le bois, pour nous éloigner du terrain.

L'Empereur, dans sa promenade, a beaucoup causé d'un voyage qu'il avait fait en Bourgogne, au commencement de la révolution. C'est ce qu'il appelle *son Voyage Sentimental* à Nuits; il y fut souper chez son camarade *Gassendi*, alors capitaine dans son régiment, et marié assez richement à la fille d'un médecin du lieu. Le jeune voyageur ne tarda pas, disait-il, à s'apercevoir du dissentiment des opinions politiques du beau-père et du gendre : le gentilhomme Gassendi était aristocrate comme de raison, et le médecin, chaud patriote. Celui-ci trouva dans le convive étranger un auxiliaire puissant, et en fut si ravi, que le lendemain il était au point du jour chez lui en visite de reconnaissance et de sympathie. L'apparition d'un jeune officier d'artillerie, d'une bonne logique et d'une langue alerte, disait l'Empereur, était une recrue précieuse et rare pour l'endroit. Il fut aisé au voyageur de s'apercevoir qu'il faisait sensation. C'était un dimanche, on lui tirait le chapeau du bout de la rue. Toutefois ce triomphe ne fut pas sans échec. Il fut souper chez une M^me^ Maret ou Muret, auprès de laquelle un autre de ses camarades,

V..... ; semblait fort bien établi; or, c'était là le repaire de l'aristocratie du canton, bien que la dame ne fut que la femme d'un marchand de vin; mais elle avait une grande fortune, les meilleures manières, c'était la duchesse de l'endroit, observait l'Empereur. Là se trouvait toute la gentilhommerie des environs. Le jeune officier avait donné dans un vrai guépier, disait-il, il lui fallut rompre force lances; la partie n'était pas égale. Au plus fort de la mêlée, on annonce le maire. « Je crus que c'é-« tait un secours que le Ciel m'envoyait dans ce « moment de crise, disait l'Empereur; mais il se « trouva le pire de tous. Je vois encore ce mau-« dit homme, dans son bel accoutrement du di-« manche, bien boursoufflé sous un grand habit « cramoisi : c'était un misérable. Heureusement la « générosité de la maîtresse de la maison, peut-« être une secrette sympathie d'opinions, me sau-« vèrent. Elle détourna constamment, avec es-« prit, les coups qui eussent pu porter; elle fut « sans cesse le bouclier gracieux sur lequel les « armes venaient perdre leurs forces; enfin, elle « me préserva de toute blessure, et il m'est tou-« jours resté d'elle un agréable souvenir pour le

« service que j'en reçus dans cette espèce d'é-
« chauffourée. »

« Cette diversité d'opinions, observait l'Empe-
« reur, se retrouvait alors dans toute la France.
« Dans les salons, dans la rue, sur les chemins,
« dans les auberges, tous les esprits étaient
« prêts à s'enflammer, et rien de plus facile que
« de se méprendre sur la force des partis et
« de l'opinion, suivant les localités où l'on se
« plaçait. Ainsi un patriote s'en laissait impo-
« ser facilement, s'il se trouvait dans les sa-
« lons, ou parmi les rassemblemens d'officiers;
« tant il se voyait en minorité; mais sitôt qu'il
« était dans la rue, ou parmi les soldats, il se
« retrouvait alors au milieu de la nation toute
« entière. Les sentimens du jour ne laissèrent
« pas que de gagner jusqu'aux officiers mêmes,
« surtout après le fameux serment *à la Na-*
« *tion, à la Loi et au Roi.* Jusque-là, con-
« tinuait l'Empereur, si j'eusse reçu l'ordre de
« tourner mes canons contre le peuple, je ne
« doute pas que l'habitude, le préjugé, l'édu-
« cation, le nom du Roi, ne m'eussent porté à
« obéir; mais le serment national une fois
« prêté, ç'eût été fini, je n'eusse plus connu

« que la nation. Mes penchans naturels se trou-
« vaient dès-lors en harmonie avec mes devoirs,
« et s'arrangeaient à merveille de toute la mé-
« taphysique de l'assemblée. Toutefois les of-
« ficiers patriotes, il faut en convenir, ne com-
« posaient que le petit nombre; mais avec le
« levier des soldats, ils conduisaient le régiment
« et faisaient la loi. Les camarades du parti
« opposé, les chefs mêmes recouraient à nous,
« dans tous les momens de crise. Je me souviens,
« par exemple, disait-il, d'avoir arraché à la fu-
« reur de la populace un des nôtres, dont le
« crime était d'avoir entonné, des fenêtres de
« notre salle à manger, la célèbre romance de
« *ô Richard! ô mon Roi!* Je me doutais bien
« peu alors qu'un jour cet air serait proscrit
« aussi de la sorte à cause de moi. C'est comme
« au 10 août, voyant enlever le château des
« Tuileries et se saisir du Roi, j'étais assuré-
« ment bien loin de penser que je le remplace-
« rais, et que ce palais serait ma demeure. »

Et s'arrêtant sur cette journée du 10 août, il a dit: « Je me trouvais, à cette hideuse époque, à
« Paris, logé rue du Mail, place des Victoires.
« Au bruit du tocsin, et de la nouvelle qu'on

« donnait l'assaut aux Tuileries, je courus au « Carrousel, chez *Fauvelet*, frère de Bourienne, « qui y tenait un magasin de meubles. Il avait « été mon camarade à l'école militaire de « Brienne. C'est de cette maison, que, par pa- « renthèse, je n'ai jamais pu retrouver depuis, « par les grands changemens qui se sont opérés, « que je pus voir à mon aise tous les détails de « la journée. Avant d'arriver au Carrousel, j'a- « vais été rencontré dans la rue des Petits- « Champs, par un groupe d'hommes hideux, « promenant une tête au bout d'une pique. « Me voyant passablement vêtu, et me trouvant « l'air d'un monsieur, ils étaient venus à moi « pour me faire crier *vive la Nation!* ce que « je fis sans peine, comme on peut bien le « croire.

« Le château se trouvait attaqué par la plus « vile canaille. Le Roi avait assurément pour « sa défense au moins autant de troupes « qu'en eut depuis la Convention au 13 vendé- « miaire, et les ennemis de celle-ci étaient bien « autrement disciplinés et redoutables. La plus « grande partie de la garde nationale se montra « pour le Roi : on lui doit cette justice. »

Ici le Grand-Maréchal a observé qu'il était précisément d'un des bataillons qui se montrèrent les plus dévoués. Il avait failli être massacré plusieurs fois par le peuple, en regagnant isolément sa demeure. Nous observions, de notre côté, qu'en général la garde nationale à Paris avait constamment montré les vertus de son état : l'amour de l'ordre, le dévouement à l'autorité, la crainte du pillage et la haine de l'anarchie ; et c'était aussi l'opinion de l'Empereur.

« Le palais forcé, et le Roi rendu dans le « sein de l'Assemblée, a-t-il continué, je me hasardai à pénétrer dans le jardin. Jamais depuis, « aucun de mes champs de bataille ne me donna « l'idée d'autant de cadavres, que m'en présentèrent les masses des Suisses, soit que la « petitesse du local en fît ressortir le nombre, « soit que ce fût le résultat de la première « impression que j'éprouvais en ce genre. J'ai « vu des femmes bien mises se porter au dernières indécences sur les cadavres des Suisses. « Je parcourus tous les cafés du voisinage de « l'Assemblée, partout l'irritation était extrême; « la rage était dans tous les cœurs, elle se mon-

« trait sur toutes les figures, bien que ce ne « fussent pas du tout des gens de la classe du « peuple; et il fallait que tous ces lieux fussent « journellement remplis des mêmes habitués; « car bien que je n'eusse rien de particulier « dans ma toilette, ou peut-être était-ce encore « parce que mon visage était plus calme, il « m'était aisé de voir que j'excitais maints re- « gards hostiles et défians, comme quelqu'un « d'inconnu ou de suspect. »

Dimanche 4.

Bals masqués. — Mme de Mégrigny. — Le Piémont et les Piémontais. — Canaux de la France. — Rêves sur Paris. — Versailles. — Fontainebleau, etc.

Le temps était devenu meilleur. L'Empereur a demandé sa calèche, et a marché fort loin jusqu'à ce qu'elle vint le joindre. Nous avons fait deux tours.

On parlait des bals masqués; l'Empereur les aimait particulièrement, et en demandait souvent. Il y était toujours sûr d'un certain rendez-vous qui ne lui manquait jamais : il s'y trouvait, disait-il, entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités,

et le sollicitait avec ardeur de vouloir bien le recevoir et l'admettre à sa Cour : c'était une femme très-aimable, très-bonne et très-belle, à qui beaucoup devaient certainement beaucoup. L'Empereur, qui ne laissait pas que de l'affectionner, lui répondait toujours : « Je ne nie « pas que vous soyez charmante; mais voyez « un peu qu'elle est votre demande; jugez-« là vous-même, et prononcez? Vous avez « deux ou trois maris, et des enfans de tout le « monde. On tiendrait à bonheur sans doute « d'avoir été complice de la première faute; on « se fâcherait de la seconde, on la pardonnerait « peut-être; mais ensuite, et puis, et puis!..... « A présent soyez l'Empereur, et jugez : que « feriez-vous à ma place, moi qui suis tenu à « faire renaître un certain décorum? » Alors la belle solliciteuse gardait le silence, ou lui disait : Du moins ne m'ôtez pas l'espérance, et renvoyait à l'année suivante à être plus heureuse. « Et chacun de nous deux, disait l'Empe-« reur, était exact à ce nouveau rendez-vous. »

A ces bals l'Empereur aimait fort surtout à se faire insulter, disait-il, et le recherchait. Un jour, chez Cambacérès, il rit beaucoup de

s'entendre dire par une Mme de St-D....., qu'il prétend que sa nature portait d'ailleurs facilement à l'aigreur, « qu'il y avait des gens au bal « qu'il faudrait mettre à la porte, qu'ils n'a- « vaient pu y entrer, sans doute, qu'avec des « billets volés. »

Une autre fois, il avait porté la douce et timide Mme de *Mégrigny* à se lever et s'éloigner avec colère et les larmes aux yeux, disant qu'on abusait assurément vis-à-vis d'elle de la liberté que donnait un bal masqué. L'Empereur venait de lui rappeler une faveur très-remarquable, qu'il lui avait accordée jadis, en ajoutant que personne ne doutait qu'elle ne l'eût payée par le droit du seigneur. « Or, il n'y avait que moi, « disait l'Empereur, qui pût le lui dire sans « l'insulter, parce que cela se disait, il est vrai; « mais que j'étais bien sûr qu'il n'en était rien. » Voici l'histoire :

L'Empereur allant se faire couronner à Milan, coucha à Troyes. On lui présenta les autorités, et parmi elles une jeune pétitionnaire à la veille de se marier, et qui venait solliciter de lui une faveur de fortune. Or, comme l'Empereur désirait, disait-il, faire quelque chose

qui fût, avec éclat, agréable au pays, la circonstance lui parut favorable, et il la saisit avec toute la grâce imaginable. La jeune personne (c'était madame de *Mégrigny*), appartenait aux premières familles de la province, mais tout-à-fait ruinée par l'émigration. A peine était-elle de retour au logis misérable de ses parens, qu'un page y entrait avec fracas, apportant le décret de l'Empereur, qui leur rendait 30 mille francs de rente, ou plus. On juge du bruit et de l'effet d'un tel événement. Toutefois comme rien n'était plus charmant, plus complétement joli, disait l'Empereur, que la jeune solliciteuse, on voulait que ses attraits eussent été pour quelque chose dans sa galanterie, bien qu'il eût quitté la ville quelques heures après, et qu'il n'y eut plus songé; c'était égal. On sait comme se font les histoires; et comme elle épousa un de ses écuyers, qu'elle vint conséquemment à la Cour, on avait mêlé tout cela comme de coutume; si bien que nommée depuis Sous-gouvernante du Roi de Rome, le choix scandalisa un moment la sévère madame de Montesquiou, qui craignait, disait l'Empereur, de n'y voir qu'un arrangement.

L'Empereur dit qu'il renouvela à Turin, la galanterie gracieuse de Troyes, dans la personne de Mme de Lascaris, et dans les deux endroits, du reste, il croit avoir eu à se louer de sa libéralité, et en avoir recueilli le fruit. Les deux familles se sont montrées attachées et reconnaissantes.

Il se demandait, à ce sujet, quels auront pu être les sentimens du Piémont à son égard. Il avait une affection particulière, disait-il, pour cette province. M. de Saint-Marsan, qu'il croyait lui avoir été fidèle jusqu'à la fin, l'avait assuré au moment de nos désastres, disait-il, que ce pays se montrerait une de ses meilleures provinces.

« Au fait, continuait l'Empereur, les Pié-
« montais n'aimaient point à être un petit
« État; leur Roi était un vrai seigneur féodal,
« qu'il fallait courtiser ou craindre. Il avait
« plus de pouvoir, plus d'autorité que moi,
« qui, Empereur des Français, n'étais qu'un
« magistrat suprême, faisant marcher les lois,
« et ne pouvant en dispenser! Aurais-je pu
« empêcher un courtisan d'être poursuivi pour
« ses dettes? Aurais-je pu arrêter l'action

« des lois sur qui que ce fût? etc.; etc. »

Dans la conversation du dîner, l'Empereur demandait si on avait calculé la quantité d'eau fluviale qui entrait dans la Méditerranée et dans la Mer Noire, ce qui l'a conduit à désirer qu'on calculât la quantité d'eau fluviale de notre Europe, et qu'on assignât la proportion de chaque vallée et de chaque versant. Il regrettait fort de n'avoir pas présenté cette série de questions scientifiques. C'était là son grand système, disait-il. Lui venait-il une idée utile, curieuse, intéressante : « A mes levers ou dans mes com-
« munications familières, je posais des questions
« analogues à mes membres de l'institut, avec
« ordre de me les résoudre. La solution en était
« lancée dans le public; elle y était analysée,
« combattue, adoptée ou repoussée; et il n'est
« rien qu'on n'obtienne de la sorte; c'est là la
« grande voie des progrès dans une grande
« nation, douée de beaucoup d'esprit et de beau-
« coup de lumières. »

L'Empereur observait encore à ce sujet qu'on n'avait jamais été plus fort en géographie qu'aujourd'hui, et qu'on en devait quelque chose à ses expéditions. Il a parlé ensuite des canaux

qu'il avait fait faire en France. Il citait surtout celui de Strasbourg à Lyon, qu'il espérait avoir assez avancé pour qu'on fût obligé de le finir. Il pensait que sur 30 millions, il devait y en avoir déjà vingt-quatre d'employés.

« Aujourd'hui on communiquait, par l'intérieur, de Bordeaux à Lyon et à Paris. J'avais « construit un grand nombre de canaux; j'en « avais projeté bien davantage. » L'un de nous ayant dit qu'on en avait proposé à l'Empereur un très-avantageux; mais qu'on l'avait trompé pour l'empêcher d'accepter les offres faites à ce sujet. « Sans doute que le plan n'aura été avantageux « que sur le papier, disait l'Empereur; mais « qu'en dernière analyse, il m'aurait fallu donner de l'argent; ce qu'on m'arrachait difficilement. — Non, Sire, répondait-on, le refus « n'a été que l'effet d'une intrigue. On a trompé « Votre Majesté. — Cela n'était pas possible « sur ce point. Vous parlez légèrement? — « Mais j'en suis sûr; j'ai connu le plan, les « offres, les souscripteurs; mes parens y étaient « pour des sommes considérables. Il s'agissait « d'unir la Meuse à la Marne. Le canal aurait

« eu moins de sept lieues. — Mais vous ne dites « pas tout; peut-être avec cela exigeait-on que « je concédasse d'immenses forêts nationales « dans les environs? ce que je n'aurais pas voulu. « — Non, Sire, c'était seulement une intrigue « de vos ponts et chaussées. — Mais encore « faudrait-il qu'ils eussent opposé quelques « raisons, quelque apparence d'intérêt public. « Que disaient-ils? — Sire, que les bénéfices « auraient été trop grands. — Mais alors ils me « l'eussent proposé eux-mêmes, disait l'Empe- « reur, et je l'eusse exécuté. Je vous répète « que vous ne sauriez avoir raison; vous parlez « ici à l'homme de la chose même, qui s'en « occupait sans cesse. Les ponts et chaussées, de « leur côté, n'étaient jamais plus heureux que « de faire. Jamais un particulier ne m'a proposé « un pont, qu'il n'ait été pris au mot. S'il me « demandait un péage de vingt-cinq ans, j'étais « disposé à le lui accorder pour trente. Il m'im- « portait peu qu'il fût utile, s'il ne devait me « rien coûter. C'était toujours un capital dont « j'enrichissais le sol. Au lieu de refuser des « canaux, je courais après. Mais, mon cher, rien « ne se ressemble moins qu'une conversation de

« salon et un conseil d'administration. L'homme « à projets, dans un salon, a toujours raison; ses « résultats seraient magnifiques, infaillibles, si « on l'écoutait, et pour peu qu'il puisse lier le « refus qu'il éprouve à quelques pots-de-vin, à « quelque intrigue de femme ou de maîtresse, « le roman est complet; or, voilà ce que vous « aurez entendu. Mais il n'en est pas ainsi dans « un conseil d'administration, parce qu'on n'y « décide que sur des faits et le compas à la main. « Quel est votre canal, avez-vous dit? il ne « saurait m'être étranger. — Sire, de la Meuse « à la Marne, et de sept lieues seulement. — « Eh bien! mon cher, c'est de la Meuse à « l'Aisne que vous voulez dire; et il eût été « de moins de sept lieues. Cela va me revenir; « mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est « qu'en cet instant même il est encore douteux « qu'il soit praticable. Là, comme ailleurs, Hyp- « pocrate dit *oui*, et Gallien dit *non*. Tarbé « l'assurait impossible; niant qu'il y eût assez « d'eau au point du partage. Je vous répète, « continuait l'Empereur, que vous parlez à « celui du monde qui s'est le plus occupé de ces « objets, surtout aux environs de Paris. Il entrait

« dans mes rêves perpétuels d'en faire la véri-
« table capitale de l'Europe ; parfois je voulais
« qu'elle devînt une ville de 2, 3, ou 4 millions
« d'habitans, par exemple, en un mot quelque
« chose de fabuleux, de colossal, d'inconnu
« jusqu'à nos jours, et dont les établissemens
« publics eussent répondu à la population. »

Quelqu'un ayant observé alors, que si le Ciel eût donné à l'Empereur un règne de 60 ans, comme à Louis XIV, il aurait laissé de bien grandes choses. « Si le Ciel m'eût donné seulement 20 ans et un peu de loisir, a repris « vivement l'Empereur, on aurait cherché vainement l'ancien Paris; il n'en fût pas resté « de vestiges; et j'aurais changé la face de la « France. Archimède promettait tout, si on lui « laissait poser le bout de son levier ; j'en eusse « fait autant partout où l'on m'eût laissé poser « mon énergie, ma persévérance et mes budjets... Avec les budjets on créerait le monde... « J'aurais montré la différence d'un Empereur « constitutionnel avec un Roi de France. Les « Rois de France n'ont jamais rien eu d'administratif ni de municipal..... Ils ne se sont

« jamais montrés que de grands seigneurs que « ruinaient leurs gens d'affaires.

« La nation elle-même n'a dans son caractère « et ses goûts que du provisoire et du gaspil- « lage. Tout pour le moment et le caprice, « rien pour la durée..... voilà notre devise et « nos mœurs en France. Chacun passe sa vie à « faire et à défaire; il ne reste jamais rien..... « N'est-il pas indécent que Paris n'ait seule- « ment pas un Théâtre-Français, un Opéra, « rien digne de ces destinations!

« J'ai souvent combattu des fêtes que la « ville de Paris voulait me donner; c'étaient « des dîners, des bals, des feux d'artifice de 4, « de 6, de 800 mille francs, dont les préparatifs « obstruaient plusieurs jours le public, et qui « coûtaient ensuite autant à défaire qu'ils « avaient coûté à construire. Je prouvais qu'a- « vec ces faux frais ils auraient fait des monu- « mens durables, magnifiques.....

« Il faut avoir fait autant que moi pour con- « naître toute la difficulté de faire le bien. Il « fallait parfois toute ma puissance pour pou- « voir réussir. S'agissait-il de cheminées, de « cloisons, d'ameublemens, dans les palais impé-

« riaux pour quelques particuliers, on courait « à pleines voiles; mais s'agissait-il de prolon- « ger le jardin des Tuileries, d'assainir quelques « quartiers, de désobstruer quelques égouts, « d'accomplir un bien public qui n'intéressât « pas directement quelques particuliers, il fallait « tout mon caractère, écrire six, dix lettres par « jour, et se fâcher tout rouge. C'est ainsi que « j'ai employé jusqu'à 30 millions en égouts, « dont personne ne me tiendra jamais compte. J'ai « abattu pour 17 millions de maisons en face des « Tuileries pour former le Carrousel et décou- « vrir le Louvre. Ce que j'ai fait est immense, « ce que j'avais arrêté, ce que je projetais « encore l'était bien davantage. »

Alors quelqu'un observait que les travaux de l'Empereur ne s'étaient point bornés ni à Paris ni à la France; presque toutes les villes d'Italie présentaient des traces de sa création. Partout où l'on voyageait, au pied comme à la cime des Alpes, dans les sables de la Hollande, sur les rives du Rhin, l'on retrouvait Napoléon, toujours Napoléon.

A cela il a observé qu'il avait décidé de dessécher les marais Pontins. « César, a-t-il dit,

« allait s'en occuper quand il périt. » Et revenant à la France: « Les Rois, disait-il, avaient « trop de maisons de campagnes et d'objets « inutiles. Un historien impartial aura le droit « de blâmer Louis XIV dans ses effroyables « et inutiles dépenses de Versailles, surtout « avec ses guerres, ses impositions, ses mal- « heurs : il s'est épuisé pour ne créer après tout « qu'une ville bâtarde. » L'Empereur a alors analysé les avantages d'une ville administrative, c'est-à-dire, faite pour la réunion des administrations, et ils lui semblaient vraiment problématiques.

Je regrette bien ici de n'avoir pas consigné, dans le temps, la suite de ces raisons; elles étaient si multipliées, si ingénieuses! Aujourd'hui mon exactitude ne me permet pas de prétendre les reproduire. Du reste, ce sont en moi des regrets, qui malheureusement n'ont que trop souvent l'occasion de se renouveler. Si on aperçoit de nombreuses lacunes dans les raisonnemens de l'Empereur, et surtout dans la suite de ses développemens, c'est qu'à Sainte-Hélène je consignais en hâte, me fiant sur ma mémoire pour développer en temps opportun,

ou bien je me contentais encore d'abréviations, de signes hyérogliphiques; je savais que j'étais à la source; mais aujourd'hui il arrive que j'ai oublié, ou que je ne me retrouve plus dans mes propres signes. Ce doit être mon excuse pour bien des choses.

L'Empereur ne se dissimulait pas que la demeure de la capitale n'était parfois pas tenable pour les souverains; mais d'un autre côté Versailles ne l'était pas pour les grands, les ministres ni les courtisans. C'était donc une faute de Louis XIV, s'il n'avait entrepris Versailles que pour le séjour des rois, lorsque Saint-Germain était tout trouvé sous sa main: la nature semblait l'avoir fait exprès pour la véritable demeure des rois de France. Lui-même, Napoléon, avait fait des fautes à cet égard; car il ne fallait pas, disait-il, se loger dans tout ce qu'on avait fait. Il aurait dû retrancher Compiègne, par exemple, et il regrettait d'y avoir fait son mariage, au lieu de Fontainebleau. « Voilà, disait-il, en répétant Fontainebleau, « la vraie demeure des rois, la maison des siècles; « peut-être n'était-ce pas rigoureusement un « palais d'architecte, mais bien assurément

« donnerez-vous, ajoutais-je, pour ma première « année? car si je veux que ma dépense soit « morcelée, je veux néanmoins que le résultat, « le travail m'arrive entier et fini. Ainsi je « veux d'abord un abri, une chambre, un ap- « partement, n'importe quoi; mais quelque « chose de complet pour mes 1500 mille francs. « Les architectes ne voulaient plus y entendre; « cela gênait leur grandiose, leur grand effet. « Ils auraient voulu d'abord produire tout une « façade long-temps inutile, et vous engrainer « ainsi dans des dépenses immenses, qui, si elles « étaient interrompues, ne vous laissaient rien.

« C'est avec cette manière à moi, et en dé- « pit de tant de circonstances politiques et mi- « litaires, que j'ai fait néanmoins tant de choses. « J'avais réuni 40 millions de meubles à la cou- « ronne, 4 millions au moins d'argenterie. Que « de palais j'ai restaurés! Peut-être trop: j'y « reviens. Grâce à ma manière de faire, j'ai pu « habiter Fontainebleau, dès la première année « de travail; il ne m'en coûta pas plus de 5 à « 600 mille francs. Si j'y ai dépensé depuis 6 mil- « lions, cela n'a été qu'en six ans; j'en aurais

« dépensé bien d'avantage avec le temps. Mon « but principal avait pour objet que la dépense « fût insensible, et le résultat éternel.

« A mes voyages de Fontainebleau, disait « l'Empereur, 12 à 15 cents personnes étaient « invitées, logées et meublées; plus de 3 mille « pouvaient y trouver à dîner, et ceci n'avait « rien de coûteux pour le souverain, ou très- « peu, grâce à l'ordre établi; Duroc l'avait « rendu admirable. Plus de 20 ou 25 princes, « dignitaires ou ministres étaient contraints « d'y tenir maison.

« Je condamnais Versailles dans sa création, « reprenait l'Empereur; mais dans mes idées par- « fois gigantesques sur Paris, je rêvais d'en tirer « partie, et de n'en faire, avec le temps, qu'une « espèce de faubourg, un site voisin, un point « de vue de la grande capitale; et pour l'appro- « prier davantage à cet objet, j'avais conçu une « singulière idée, dont je m'étais même fait « présenter le programme.

« De ces beaux bosquets, je chassais toutes « ces nymphes de mauvais goût, ces ornemens « à la *Turcaret*, et je les remplaçais par des « panoramas, en maçonnerie, de toutes les ca-

« pitales où nous étions entrés victorieux, de « toutes les célèbres batailles qui avaient illus- « tré nos armes. C'eût été autant de monumens « éternels de nos triomphes et de notre gloire « nationale, posés à la porte de la capitale de « l'Europe, laquelle ne pouvait manquer d'être « visitée par force du reste de l'univers. Et lais- sant tout à coup cela, il s'est mis à nous lire le Distrait, dont le volume était depuis long-temps sous sa main; mais il l'a presqu'aussitôt in- terrompu, soit qu'il ait été remué de ses propres pensées, soit qu'il s'y vît contraint par une toux nerveuse, qui depuis peu lui revient sou- vent après son dîner. Il est certain qu'il change beaucoup, et que sa santé se perd tout-à-fait.

Lundi 5.

Projet d'une histoire européenne.—Sélim III.—Forces d'un Sultan turc. — Les Mamelouks. — Sur la Régence.

L'Empereur n'est sorti qu'à près de cinq heures; il était souffrant, avait pris un bain, que la venue de sir H. Lowe avait trop pro- longé, n'ayant voulu en sortir qu'après que ce

Gouverneur eut disparu de l'établissement.

L'Empereur avait lu dans son bain deux volumes de l'Histoire Ottomane. Il avait conçu l'idée, disait-il, et regrettait fort de n'avoir pu l'exécuter, de faire composer toutes les histoires de l'Europe depuis Louis XIV, sur les pièces mêmes de nos relations extérieures où se trouvent les rapports réguliers de tous les ambassadeurs.

« Mon règne, observait-il, eût été une époque « parfaite pour cet objet. La supériorité de la « France, son indépendance, sa régénération, « mettaient le gouvernement actuel à même « de publier tous ces objets sans inconvénient. « C'eût été comme si l'on eût publié l'histoire « ancienne : rien n'eût été plus précieux. »

Et de-là, passant à Sélim III, il disait lui avoir écrit un jour : « Sultan, sors de ton sé- « rail; mets-toi à la tête de tes troupes, et « recommence les beaux jours de ta monarchie. »

Sélim, le Louis XVI des Turcs, disait l'Empereur, qui nous était très-attaché et très-favorable d'ailleurs, se contenta de lui répondre que c'était bon pour les premiers princes de sa dynastie, que les mœurs de ce temps étaient

bien loin, que de pareils actes seraient aujourd'hui hors de saison, et tout à fait sans fruit.

L'Empereur ajoutait néanmoins que personne ne connaissait, sans doute, la force de la développée subite dont serait capable un sultan de Constantinople qui saurait se placer à la tête de son peuple, le retremper et mettre en marche cette multitude fanatisée. Plus tard il disait que, pour son propre compte, si en Egypte il eût pu à ses Français joindre les mamelucks, il se serait regardé comme le maître du monde. « Avec cette poignée choisie et la « canaille, ajoutait-il en riant, recrutée sur les « lieux, pour être dépensée au besoin, je ne « connais rien que je n'eusse renversé. Alger en « trembla. »

« — Mais si jamais il prenait fantaisie à ton « Sultan, disait un jour le Dey d'Alger au « consul français, de venir nous visiter, quelle « serait notre sûreté? car il a défait les mame- « loucks. » — C'est que les mamelouckis, dans tout « l'Orient, observait l'Empereur, étaient en effet « des objets de vénération et de terreur, c'était « une milice regardée jusqu'à nous comme in- « vincible. »

L'Empereur, en attendant son dîner au milieu de nous, a ouvert un livre qui se trouvait à côté de lui sur le canapé : c'était la Régence. Il a dit que c'était-là une des époques les plus hideuses de nos annales; il était fâché qu'on l'eût peinte avec la légèreté du temps, et non pas avec la sévérité de l'histoire. On avait jeté dessus les fleurs du bon ton et le vernis des grâces, au lieu d'en faire une exacte justice. La Régence au vrai, observait-il, avait été le règne de la dépravation du cœur, du dévergondage de l'esprit, de l'immoralité la plus profonde en tout genre; c'était au point qu'il croyait, disait-il, à toutes les horreurs, à toutes les abominations qu'on reprochait aux mœurs du Régent, dans le sein de sa propre famille; tandis qu'il ne le croyait pas de Louis XV, qui, bien que plongé dans le plus sale, le plus hideux libertinage, ne lui laissait pourtant pas le droit d'ajouter foi à des choses si révoltantes et si monstrueuses; et il le justifiait très-bien de certaines imputations qui eussent touché de fort près à la personne d'un de ses anciens aides-de-camp, de lui, Napoléon. De là il est revenu à dire que l'époque du Régent avait été le renver-

sement de toutes les fortunes, la perte de la morale publique. Rien n'avait été sacré, ni dans les mœurs, ni dans les principes. Le Régent s'était personnellement couvert d'infamie. Dans l'affaire des princes légitimés, il avait montré la dernière bassesse, et commis un grand abus d'autorité. Le Roi seul pouvait autoriser un tel jugement, et lui Régent s'était plu à se déshonorer gratuitement dans la personne de sa femme, fille naturelle de Louis XIV, qu'il avait trouvé très-bien néanmoins d'épouser, quand ce Roi régnait, etc., etc.

Mardi 6.

Pour essayer la tente qui venait d'être achevée, on y a dressé la table de service, et nous avons invité à déjeûner avec nous les officiers anglais qui avaient surveillé le travail.

L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre ; il a fait sa toilette, je l'ai accompagné à sa sortie jusqu'au fond du bois, où nous nous sommes promenés quelque temps : il discutait des objets graves....., etc., etc. *

* Je dois avoir déjà dit qu'en travaillant mon journal

L'Empereur est revenu vers la calèche pour la demander, et nous avons recontinué la promenade jusqu'à ce qu'elle nous ait joints. En finissant le premier tour, on a dit que l'Amphitrion était là. L'Empereur l'a fait demander, et nous avons fait deux tours de plus. En revenant, l'Empereur a visité la tente, et a dit quelques mots de satisfaction à l'officier et aux matelots qui la finissaient.

Mercredi 7.

Campagnes d'Italie, etc. — Epoque de 1815, etc. — Gustave III. — Gustave IV. — Bernadotte. — Paul Ier.

Après le déjeûner, que l'Empereur a fait sous la tente, il lui a pris fantaisie de revoir quel-

---

à Longwood, la circonspection et la prudence m'ordonnaient souvent d'exprimer mystérieusement ma pensée. Aujourd'hui, depuis le temps que tout cela a été écrit, l'intervalle qui m'en sépare, les différentes situations où je me suis trouvé, font qu'il est bien des choses que je ne sais plus m'expliquer à moi-même. Par exemple, il y avait dans cet endroit des initiales et autres caractères dont je n'ai pu, en dépit de tous mes efforts, soupçonner, en quoi que ce fût, la véritable signification. Il est pourtant sûr qu'elles devaient exprimer des choses d'autant plus importantes et plus délicates, que j'ai mis plus de soin à les rendre inintelligibles.

ques chapitres de la Campagne d'Italie; il a fait venir mon fils, dont le pied était enfin beaucoup mieux et les yeux en meilleur état. Il a donné la dernière main aux chapitres de Pavie et de Livourne. Il s'est ensuite promené vers le fond du bois, ayant commandé que la calèche vînt l'y joindre. Chemin faisant l'Empereur disait regarder les Campagnes d'Italie et d'Égypte comme entièrement finies, les croyait en état d'être données au public; et ce serait, disait-il, sans doute une chose bien agréable aux Français et aux Italiens; c'était le livre de leur gloire et de leurs droits, etc. Il ne croyait pas néanmoins qu'il dût y mettre son nom, et répétait que les diverses époques de ses Mémoires consacreraient ceux de ses compagnons fidèles, etc.

A l'arrivée de la calèche, la conversation continuant sur le même sujet, on l'a fortement pressé de finir 1815; on en a vivement développé l'importance, la gravité, les résultats. « Eh bien! a-t-il dit en souriant, il faut que je « m'y remette tout à fait : cela fait plaisir de se « voir encourager; mais encore faut-il de la « bonne humeur pour travailler. L'on ne nous « abreuve ici que de dégoût et de tracasseries;

« on semble nous envier l'air que nous respi-
« rons. »

Rentré dans sa chambre, où je l'ai suivi, la conversation a été des plus intéressantes et fort remarquable. Il a été question de Gustave III, de la Suède, de la Russie, de Gustave IV, de Bernadotte, Paul Ier, etc., etc.

J'ai raconté qu'à Aix-la-Chapelle, *Gustave III* vivait au milieu de nous en simple particulier, sous le nom de *comte de Haga*. Il faisait le charme de la société, par la vivacité de son esprit et l'intérêt de ses récits. J'avais ouï de sa bouche, *sa fameuse révolution de 1772*, et j'étais dans la position la plus heureuse pour connaître à fond cette époque de l'histoire de Suède; je me trouvais fort de connaissance en même temps avec un baron *de Sprengportan*, qui, après avoir été fort zélé pour Gustave, avait eu le malheur de passer en Russie pour revenir à la tête des étrangers combattre sa patrie. Il en était résulté qu'il se trouvait par ce fait sous une condamnation à mort en Suède. Or, il était aussi à Aix-la-Chapelle en ce moment, et s'en était banni par courtoisie, disait-il, à l'arrivée de Gustave. Il

ne s'était pourtant pas éloigné de plus d'une demi-lieue; de sorte que tout ce que j'entendais raconter au Roi dans la soirée, m'était, le lendemain à déjeûner, combattu, modifié ou confirmé par le baron. Il avait été fort avant dans la confiance de ce prince; il me donnait les plus grand détails, et comme positifs, sur le roman de la naissance *de Gustave IV*, qu'on a voulu être tout à fait étranger à Gustave III, de sa pleine connaissance et par sa propre volonté.

L'Empereur observait que ce même Sprengporten, avait été précisément l'envoyé de Paul auprès de lui lors de son consulat. Et sur Gustave IV, il a dit que ce prince s'était annoncé au début pour un héros; et n'avait fini que comme un fou; qu'il avait marqué de bonne heure par des traits fort remarquables. Encore enfant, on l'avait vu, disait-il, insulter Catherine par le refus de sa petite-fille, au moment même où cette grande Impératrice, sur son trône et au milieu de sa Cour, n'attendait plus que lui pour la cérémonie du mariage.

Plus tard, il n'avait pas moins insulté Alexandre, en refusant, après la catastrophe

de Paul, l'entrée de ses États à un des officiers du nouvel Empereur, et répondant aux plaintes officielles qui lui étaient adressées à ce sujet, qu'Alexandre ne devait pas trouver mauvais que lui, Gustave, qui pleurait encore l'assassinat de son père, fermât l'entrée de ses États à l'un de ceux que la voix publique accusait d'avoir immolé le sien (de lui Alexandre).

« A mon apparition à la souveraineté, disait « l'Empereur, il se déclara mon grand antago- « niste; on eût dit qu'il ne voulait rien moins « que recommencer le grand Gustave-Adolphe. « Il courut toute l'Allemagne pour l'ameuter « contre moi. Lors de la catastrophe du duc « d'Enghien, il jura de le venger de sa per- « sonne, et plus tard renvoya insolemment « l'aigle noir au roi de Prusse, parce que celui- « ci avait reçu ma légion d'honneur, etc. etc.

« Enfin son moment fatal arriva, disait l'Em- « pereur; une conspiration peu commune l'ar- « racha du trône, et le déporta hors de ses « Etats. L'unanimité contre lui prouve ses torts « sans doute. Je veux qu'il fut inexcusable, « même fou; toutefois est-il extraordinaire et « sans exemple que, dans cette crise, il ne se soit

« pas tiré une seule épée pour sa défense, soit « par affection, par reconnaissance, par vertu, « ou par niaiserie même si l'on veut; et vraiment « c'est là une circonstance qui honore peu l'at- « mosphère des rois. »

Ce prince, ballotté, trompé par les Anglais, qui voulaient en faire leur instrument, repoussé par ses proches, parut vouloir renoncer au monde, et comme s'il eût senti son existence flétrie par son mépris des hommes et son dégoût des choses, il fut volontairement se perdre tout à fait dans la foule.

L'Empereur disait qu'après la bataille de Leipsick, Gustave lui avait fait parvenir qu'il lui en avait voulu long-temps sans doute; mais que depuis long-temps il (Napoléon) était celui des souverains dont il avait le moins à se plaindre, et que depuis bien long-temps aussi, il n'avait plus pour lui qu'admiration et sympathie; que les malheurs du moment lui permettaient de l'exprimer sans embarras; qu'il s'offrait pour être son aide-de-camp, et lui demander un asile en France. « Je fus touché, « observait l'Empereur; mais je considérai bien- « tôt que si je l'accueillais, il était de ma di-

« gnité de faire des efforts en sa faveur. Or, je « ne gouvernais plus le monde; puis les esprits « communs n'auraient pas manqué de voir, dans « mon intérêt pour lui, une haine impuissante « contre Bernadotte; enfin, Gustave avait été dé- « chu par le vœu du peuple, et c'était le vœu du « peuple qui m'avait élevé; il y eût eu incon- « séquence en moi, désharmonie de principes, à « prendre sa cause. Bref, je craignais de com- « pliquer encore les affaires, et fis taire la géné- « rosité. Je fis répondre que j'appréciais ce qu'il « m'offrait, et que j'y étais sensible; mais que « la politique de la France ne me permettait « pas de me livrer à mes sentimens particuliers, « qu'elle m'imposait même la douleur de lui « refuser pour le moment l'asile qu'il deman- « dait. Que du reste il se tromperait fort s'il me « supposait d'autres sentimens qu'une bien- « veillance extrême et des vœux sincères pour « son bonheur, etc., etc.

« Quelque temps après l'expulsion de Gus- « tave, disait encore l'Empereur, et la succes- « sion au trône vacante, les Suédois, voulant « m'être agréables, et s'assurer la protection de « la France, me demandèrent un Roi. Il fut

« n'était plus temps et que le mal était accom-
« pli. Le fait est qu'en se retrouvant au milieu
« de nous, il s'est aperçu que l'opinion en fai-
« sait justice ; il s'est senti frappé de mort.
« Alors ses yeux se sont dessillés ; car on ne
« sait pas, dans son aveuglement, à quels
« rêves n'auront pas pu le porter sa présomp-
« tion et sa vanité, etc., etc. » Et comme à la suite de cela et de beaucoup d'autres choses encore, j'ai osé me permettre de lui faire observer comme un jeu du hasard, bien bizarre, bien extraordinaire, que le soldat Bernadotte, appelé à une couronne, où le protestantisme était de rigueur, se trouvait précisément né protestant, et que son fils, destiné par-là à régner sur des Scandinaves, se présentât au milieu d'eux précisément avec le nom national d'*Oscar*. Mon cher, a repris l'Empereur : « C'est que ce ha-
« sard tant cité, dont les anciens faisaient un
« dieu, qui nous étonne chaque jour, nous
« frappe à chaque instant, ne nous apparaît
« après tout si singulier, si bizarre, si extraor-
« dinaire, que parce que nous ignorons les causes
« secrettes et toutes naturelles qui l'ont amené ;
« et pourtant il suffit de cette seule combinai-

« son pour créer du merveilleux et enfanter « des mystères ; ici, par exemple, quant au « premier article, de s'être trouvé né protes- « tant, n'en faites pas honneur au hasard : rayez « celui-là. Quant au second, le nom d'Oscar : « c'est moi qui fus le parrain; et quand je le « nommai, je radotais d'Ossian : il se présenta « donc tout naturellement. Vous voyez à pré- « sent combien est simple ce qui vous étonnait « si fort, etc., etc. «

Sur la fin de la conversation, l'Empereur est revenu sur Paul ; il a parlé des fureurs que lui causèrent, dans le temps, la déloyauté du ministère anglais. On lui avait promis Malte, dès qu'on s'en serait emparé ; aussi s'empressa-t-il de s'en faire nommer grand-maître. Malte rendue, les ministres anglais nièrent le lui avoir promis. On assure qu'à la lecture de ce honteux mensonge, Paul se montra si indigné, qu'en plein conseil, saisissant la dépêche, il la perça de son épée, ordonnant qu'on la renvoyât en cet état, pour toute réponse. « Si c'est une « folie, disait l'Empereur, il faut convenir que « c'est celle d'une belle ame; c'est l'indignation

« de la vertu, qui jusque-là n'a pu soupçonner « une telle bassesse. »

Dans le même temps les ministres anglais, traitant avec nous de l'échange des prisonniers, refusaient d'y comprendre, sur la même échelle, les prisonniers russes faits en Hollande, au propre service, et pour la seule cause des Anglais. « J'avais deviné, disait « l'Empereur, la trempe du caractère de Paul. « Je saisis l'occasion aux cheveux; je fis réunir « ces Russes; je les habillai et les lui renvoyai « pour rien. Dès-lors ce cœur généreux fut tout « à moi; et comme je n'avais aucun intérêt op- « posé à la Russie, que je n'aurais jamais parlé « que justice et procédés, nul doute que je « n'eusse disposé désormais du cabinet de « Saint-Pétersbourg. Nos ennemis sentirent le « danger, et l'on a voulu que cette bienveillance « de Paul lui ait été funeste : cela pourrait bien « être; car il est des cabinets pour qui rien n'est « sacré. »

N. B. On vient de lire ci-dessus que l'Empereur se plaignait que le prince de *Ponte-Corvo* (*Bernadotte*) était à peine en Suède qu'il avait eu à s'en défier, et à le combattre. Voici une

lettre du moment, tout-à-fait à l'appui de cette assertion, renfermant d'ailleurs un exposé précieux du système continental.

Aux Tuileries, le 8 août 1811.

« Monsieur le Prince Royal de Suède, votre correspondance particulière m'est parvenue ; j'ai apprécié, comme la preuve des sentimens d'amitié que vous me portez, et comme une marque de la loyauté de votre caractère, les communications que vous me faites. Aucune raison politique ne m'empêche de vous répondre.

« Vous appréciez sans doute les motifs de mon décret du 21 novembre 1806. Il ne prescrit point de lois à l'Europe; il trace seulement la marche à suivre pour arriver au même but: les traités que j'ai signés font le reste. Le droit de blocus que s'est arrogé l'Angleterre, nuit autant au commerce de la Suède, est aussi contraire à l'honneur de son pavillon et à sa puissance maritime, qu'il nuit au commerce de l'Empire Français et à la dignité de sa puissance. Je dirai même que les prétentions dominatrices de l'Angleterre sont encore plus offensives envers la Suède; car votre commerce est

plus maritime que continental : la force réelle du royaume de Suède est autant dans l'existence de sa marine, que dans l'existence de son armée.

« Le développement des forces de la France est tout continental. J'ai su créer, dans mes états, un commerce intérieur qui porte la vie et l'argent des extrémités de l'Empire au centre, et du centre aux extrémités, par l'impulsion donnée aux industries agricoles et manufacturières, par la rigoureuse prohibition des produits étrangers. Cet état de chose est tel, que je ne sais pas si le commerce français aurait beaucoup à gagner par la paix avec l'Angleterre.

« Le maintien, l'observance ou l'adoption du décret de Berlin, est donc, j'ose le dire, plus dans les intérêts de la Suède et de l'Europe, que dans les intérêts privés de la France.

« Telles sont les raisons que ma politique ostensible peut proposer à la politique ostensible de l'Angleterre. Les raisons secrettes de l'Angleterre, les voici : elle ne veut pas la paix ; elle s'est refusée à toutes les ouvertures que je lui ai fait faire; la guerre agrandit son commerce et son territoire; elle craint des restitu-

tions; elle ne veut pas consolider le nouveau système par un traité; elle ne veut pas que la France soit puissante. Je veux la paix, je la veux entière, parce qu'elle seule peut assurer les nouveaux intérêts, et les états créés par la conquête. Je pense que, sur ce point, Votre Altesse Royale, ne doit pas différer de sentimens avec moi.

« J'ai beaucoup de vaisseaux, je n'ai point de marins; je ne puis lutter avec l'Angleterre pour l'obliger de faire la paix: il n'y a que le système continental qui puisse réussir. Je n'éprouve à cela aucun obstacle de la part de la Russie et de la Prusse : leur commerce n'a qu'à gagner au régime prohibitif.

« Votre cabinet se compose d'hommes éclairés. Il y a de la dignité et du patriotisme dans la nation suédoise. L'influence de Votre Altesse Royale dans le gouvernement est généralement approuvée : elle trouvera peu d'obstacle à soustraire ses peuples à une soumission mercantile, envers une nation étrangère. *Ne vous laissez pas prendre à des appâts trop flatteurs que vous présenterait l'Angleterre.* L'avenir vous prouvera que quelque soient les révolutions

que le temps doit produire, les souverains de l'Europe donneront des lois prohibitives, qui les laisseront maîtres chez eux.

« L'article III du traité du 24 février 1802, corrige les stipulations incomplettes du traité de *Frédérisham*. Il faut qu'il soit rigoureusement observé pour tout ce qui regarde les denrées coloniales. Vous me dites que vous ne pouvez vous passer de ces denrées, et que, par défaut de leur introduction, les revenus de vos douanes diminuent. Je vous donnerai pour vingt millions de denrées coloniales que j'ai à Hambourg; vous me donnerez pour vingt millions de fer. Vous n'aurez point d'argent à exporter de la Suède. Cédez ces denrées à des marchands: ils payeront des droits d'entrées; vous vous débarrasserez de vos fers : cela m'arrangera. J'ai besoin de fer à *Anvers*, et je ne sais que faire des denrées anglaises.

« Soyez fidèle au traité du 24 février; chassez les contrebandiers anglais de la rade de *Gothembourg;* chassez-les de vos côtes, où ils trafiquent librement, je vous donne ma parole que, de mon côté, je garderai scrupuleusement les conditions de ce traité. Je m'opposerai à ce que

vos voisins s'approprient vos possessions continentales. Si vous manquez à vos engagemens, je me croirai dégagé des miens.

« Je désire toujours m'entendre amicalement avec V. A. R., je verrai avec plaisir, qu'elle communique cette réponse à S. M. Suédoise, dont j'ai toujours apprécié les bonnes intentions.

« Mon ministre des affaires étrangères répondra officiellement à la dernière note que le comte d'Essen à fait mettre sous mes yeux.

« Cette lettre n'étant à autre fin, etc., etc. »

NAPOLÉON.

Jeudi 8.

Vigne patrimoniale de Napoléon, etc. — Sa Nourrice, etc. — Son toit paternel. — Larmes de Joséphine durant les échauffourées de Wurmser, aux environs de Mantoue.

Je suis entré chez l'Empereur sur les onze heures, il faisait sa toilette et passait en revue avec son valet-de-chambre plusieurs échantillons de parfumerie et d'odeur envoyés d'Angleterre; il s'informait de tous, n'en connaissait aucun, et riait fort de sa crasse ignorance, disait-il. Il a désiré déjeûner sous la tente, et nous y a tous réunis.

Il se plaignait de la mauvaise qualité du vin, et appelait en témoignage son maître-d'hôtel, Cipriani, qui est Corse, pour affirmer qu'ils en avaient de bien meilleur chez eux. A ce sujet il disait avoir eu en patrimoine la première vigne de l'île, grande et considérable : *l'Esposata*, c'était son nom ; il n'en devait parler, disait-il, qu'avec reconnaissance. C'était grâce à elle qu'il avait, dans sa jeunesse, fait ses voyages de Paris ; c'était elle qui fournissait aux frais de ses semestres. Nous lui demandions ce qu'elle allait devenir. Il nous a dit en avoir disposé depuis long-temps en faveur de sa nourrice, à laquelle il croyait bien avoir donné dans l'île peut-être 120 mille francs de bien-fonds ; il avait voulu même lui donner, disait-il, sa maison patrimoniale ; mais la trouvant trop au-dessus de l'état de sa nourrice, il l'avait donnée à la famille Romalino, sa plus proche du côté maternel, à condition que celle-ci ferait passer son habitation à la nourrice *.

* La maison patrimoniale de Napoléon, son berceau, possédée en effet aujourd'hui par M. Romalino, membre de la chambre des députés, est demeurée, comme ou

En somme, il en avait fait une grande dame, disait-il. Elle était venue à Paris lors du couronnement; elle avait eu une audience du Pape, de plus d'une heure et demie. « Pauvre Pape, « disait l'Empereur, il fallait qu'il eût bien du « temps de reste! Elle était, au demeurant, « extrêmement dévote. Elle avait pour mari « un caboteur de l'île. Elle plut beaucoup aux « Tuileries, et enchanta toute la famille par la « vivacité de son langage et de ses gestes. L'Im- « pératrice Joséphine lui donna des diamans. »

Après le déjeûner, l'Empereur, fidèle à sa résolution d'hier, a voulu se mettre au travail; il a donné la dernière main au chapitre de Cas-

---

le pense, un objet de vive curiosité et de grande vénération pour les voyageurs et surtout pour les militaires.

Je tiens de témoins oculaires, qu'à l'arrivée de chaque régiment en Corse, elle est l'objet d'un spectacle constamment renouvelé. Les soldats y accourent aussitôt en foule, et s'y font introduire d'autorité. On dirait qu'ils s'y croyent des droits. Une fois admis, chacun s'y montre selon sa chaleur de sentiment: l'un, en parcourant des yeux, lève les mains vers le Ciel; celui-ci s'agenouille, celui-là baise le plancher; des larmes roulent dans les yeux d'un autre: il en est qui semblent en démence. On dit quelque chose de pareil du tombeau du grand Frédéric. Voilà l'empire des héros!

tiglione ; à la fin duquel il a gagné le bois dans l'intention d'y attendre la calèche. Continuant la conversation qu'avait amenée le chapitre, il racontait que Joséphine était partie de Brescia avec lui, et avait ainsi commencé la campagne contre Wurmser. Arrivée à Vérone, elle avait été témoin des premières fusillades. Revenue à Castel-Novo, et voyant le passage des blessés, elle voulait gagner Brescia; mais elle se trouva arrêtée par l'ennemi déjà à Ponte-Marco. Dans l'inquiétude, l'agitation du moment, la crainte la saisit, et elle pleura beaucoup en quittant son mari, qui lui dit en l'embrassant et avec une sorte d'inspiration : « Wurmser va payer cher « les pleurs qu'il te cause ! ». Elle fut obligée de longer, en voiture et de très-près, le siége de Mantoue. On tira sur elle de la place, et quelqu'un de sa suite fut même atteint. Elle traversa le Pô, Bologne, Ferrare, et gagna Lucques, poursuivie par la crainte et les mauvais bruits qui volaient d'ordinaire autour de nos armées patriotes; mais contenue intérieurement par son extrême confiance en l'étoile de son mari.

Telle était pourtant déjà l'opinion de l'Italie, observait l'Empereur, et les sentimens impri-

més par le général français, qu'en dépit de la crise du moment et de tous les faux bruits qui l'accompagnaient, sa femme fut reçue à Lucques par le Sénat; et traitée par lui comme l'eût été une très-grande princesse : il vint la complimenter, et lui présenta les huiles d'honneur; il eut lieu de s'en applaudir. Peu de temps après, les courriers annoncèrent les prodiges de son mari, et l'anéantissement de Wurmser.

L'Empereur est revenu au salon pour la première fois depuis l'incendie. On le meuble peu à peu avec des objets envoyés exprès de Londres. Il est un tant soit peu plus supportable. Après dîner l'Empereur a d'abord commencé Turcaret, dont, en dépit de tout son esprit, a-t-il dit, il se sentait rebuté par son abjection; mais c'était le cachet de Le Sage, a-t-il observé. Puis il a passé à l'Avocat Patelin, dont le vrai comique l'a fort amusé.

Vendredi 9.

L'Empereur a déjeûné sous la tente; il y a retravaillé le chapitre de la Brenta. A trois heures il est monté en calèche. Le Gouverneur

s'était présenté durant notre promenade; il eût désiré parler à l'Empereur, au sujet, croit-on, de la fête du Prince Régent, qui est lundi prochain, 12 du courant, et le prévenir des salves que cette circonstance occasionnera au camp si près de nous. D'un autre côté, on dit qu'il a donné l'ordre de ne fournir que la table de l'Empereur, et de faire un compte particulier pour chacun de nous, trouvant la dépense fort au-dessus de son crédit. Cela est à peine croyable; toutefois nous verrons.

Samedi 10.

Catherine II. — Gardes impériales. — Paul Ier, etc.; Projets sur l'Inde, etc.

L'Empereur a été souffrant et a pris un bain. Sur les trois heures il s'est promené et a demandé la calèche. Il venait de lire l'histoire de Catherine. « C'était une maîtresse femme, disait-il : « elle était digne d'avoir de la barbe au menton. La catastrophe de Pierre, celle de Paul, « étaient des révolutions de sérail, des coups « de mains de janissaires. Ces milices de palais sont terribles, observait-il, et d'autant « plus dangereuses que le souverain est plus

« absolu. Ma garde impériale aussi eût pu de-
« venir fatale sous une autre main que la
« mienne. »

L'Empereur disait que lui et Paul avaient été au mieux ensemble. Lors de la catastrophe de celui-ci, dans laquelle, du reste, le public n'a épargné ni les siens, ni ses alliés, l'Empereur complottait, ajoutait-il, en ce moment-là même, avec lui, une expédition des Indes, et il l'eût certainement porté à l'exécuter. Paul lui écrivait très-souvent et fort au long : sa première communication avait été curieuse et originale. « Citoyen premier Consul, lui avait-
« il écrit de sa main, je ne discute point le
« mérite des droits de l'homme ; mais quand
« une nation met à sa tête un homme d'un
« grand mérite et digne d'estime, elle a un
« gouvernement, et la France en a désormais
« un à mes yeux, etc., etc. »

Au retour, nous avons trouvé l'Amiral et sa femme ; l'Empereur les a fait monter en calèche, et a fait un tour de plus ; il s'est ensuite promené quelque temps d'une manière tout à fait gracieuse avec lady Malcolm.

Après dîner, l'Empereur a feuilleté deux

volumes du Théâtre français, sans pouvoir rien rencontrer qui pût le fixer.

Dimanche 11.

L'Empereur évêque, etc. — N'avait jamais souffert de l'estomac.

Après le déjeûner sous la tente et quelques tours de jardin, l'Empereur a fait une dernière lecture du chapitre d'Arcole.

Durant notre tour en calèche : « C'est dimanche, « a fait observer quelqu'un. — Nous aurions la « messe, a dit l'Empereur, si nous étions en pays « chrétien, si nous avions un prêtre, et cela nous « eût fait passer un instant de la journée. J'ai « toujours aimé le son des cloches de campagne, « disait-il. Il faudrait se décider, ajoutait-il « gaîment, à faire un prêtre parmi nous : le « curé de Ste-Helène. — Mais comment l'or- « donner, a-t-on dit, sans évêque? — Et ne le « suis-je pas, a repris l'Empereur, n'ai-je pas « été oint du même chrême, sacré de la même « manière? Clovis et ses successeurs n'avaient- « ils pas été oints, dans le temps, avec la formule « de *Rex christi que sacerdos?* N'était-ce pas là « réellement de vrais évêques? La jalousie et la

« politique des évêques et des Papes n'a-t-elle « pas seule amené depuis la suppression de « cette formule, etc., etc.

A dîner, je ne mangeais pas; l'Empereur a voulu en connaître la cause. J'avais un grand mal d'estomac, souffrance à laquelle je disais être fort sujet. « Je suis plus heureux que vous, « a observé l'Empereur. De ma vie je n'ai senti « ma tête, *ni mon estomac.* » L'Empereur se répétait volontiers; aussi a-t-il prononcé ces mêmes paroles peut-être dix, vingt, trente fois au milieu de nous en différens momens *.

* D'ordinaire je passe tous les détails de ce genre, à cause de leur minutie, à moins qu'il ne se présente une occasion de leur utilité, et malheureusement je n'ai pas le temps de rechercher ou de faire naître ces occasions. Toutefois la petite circonstance que je consigne ici, en ce moment, n'acquiert qu'un trop grand prix par la nature de la mort et les agonies prolongées et terribles de l'immortelle victime, qui a succombé sous les triples tourmens du corps, de l'esprit et du cœur. Il eût eu bien moins à souffrir entre les mains des Cannibales!... Et ce supplice, ces tourmens, lui ont été froidement ménagés par une administration barbare qui a entaché de cet acte les annales d'un peuple si justement renommé par l'élévation de ses sentimens et sa sympathie pour le malheur!.... Mais aussi une triste et pénible célébrité s'attachera au nom des bourreaux de Napo-

Lundi 12.

Campagne de 1809, dite de Wagram; espace de six mois. — Etat de l'Europe. — Plans de la cinquième coalition. — Machinations intérieures. — Bataille d'Eckmülh. — Belles leçons de stratégie. — Réflexions; conséquences. — Bataille d'Essling. — Bataille de Wagram. — Traité de Vienne, le 14 octobre.

L'Empereur a passé la matinée dans son bain, à lire les journaux des Débats de mars et d'avril, venus hier par la voie du Cap. L'Empereur s'en est fort occupé : ils lui laissaient beaucoup d'agitation.

En général, depuis que l'Empereur avait reçu des livres et surtout les Moniteurs, il demeurait beaucoup plus chez lui; il sortait à peine : plus de cheval, pas même la calèche; à peine respirait-il quelques instans dans le jardin; il ne s'en portait pas mieux; ses traits et sa santé s'altéraient visiblement.

Aujourd'hui je l'ai trouvé lisant les Croisades de Michaud, qu'il a quittées pour parcourir

---

léon. L'indignation des cœurs généreux de tous les pays et de tous les âges les frappe à jamais d'une éternelle réprobation!

les Mémoires de Bezenval. Il s'est arrêté sur le duel de M. le Comte d'Artois et du Duc de Bourbon; il en trouvait les détails curieux; mais bien loin de nous. « Il est difficile, disait-« il, de voir des temps plus rapprochés et des « mœurs aussi différentes. »

Dans le cours des conversations du jour, il est arrivé à l'Empereur de dire de nouveau, ce que je dois avoir déjà mentionné ailleurs, que sa plus belle manœuvre avait été à Eckmülh, sans toutefois la spécifier davantage.

J'exprimais, et au moment même de l'impression de ce volume, mes regrets à cet égard, à un de mes amis auquel je laissais parcourir mon manuscrit. Il m'a dit qu'il n'hésitait pas à prononcer que ces mots de l'Empereur dussent s'entendre, non seulement de tout l'ensemble de la bataille, mais encore de celui de toute la campagne, qu'il disait être celle qui avait renfermé le plus d'embarras et requis le plus de combinaisons et de génie. « L'Empereur, me disait-il, y est toujours en action; il tient constamment les fils qui, non-seulement vont déterminer la victoire sur le terrain où il opère; mais réagiront encore sur l'universalité de l'Eu-

rope. » Il a voulu me le prouver, et cette circonstance m'a valu son secret. Cet officier, d'un rang élevé dans la garde, rendu à l'étude et la vie paisible, s'occupe dans sa retraite, avec autant de talent que de modestie, d'une entreprise vraiment nationale : *le tableau des campagnes de Napoléon sur le continent de l'Europe, par un témoin oculaire.*

Sa campagne de 1809 étant entièrement finie sauf rédaction, il a bien voulu me la confier ; il a fait plus, il m'a fait l'insigne faveur de la mettre à mon entière et libre disposition. Elle m'a vivement attaché, et y trouvant grand nombre de circonstances et de choses inédites, des opinions, des sentimens tout à fait identiques avec les miens et marchant directement à mon but, je n'ai pas hésité à en introduire ici de grandes portions ; mon embarras n'a été que celui du choix à faire sur 300 pages, appuyées de pièces, notes et documens authentiques. Je ne doute pas que la satisfaction de ceux qui liront ce que j'en extrais ne les porte à joindre leurs vœux à mes vives sollicitations, pour déterminer leur auteur à nous faire jouir bientôt de la publicité de son grand et glorieux

travail. Pour abréger je mutile sans cesse, c'est-à-dire je gâte.

L'auteur a commencé par démontrer très-bien que la coalition contre la France n'a cessé d'exister, depuis 1793 jusqu'en 1814, soit ouvertement, soit dans le secret des cabinets et au fond du cœur de la haute aristocratie européenne; que le cabinet anglais a été constamment le cœur et la tête de cette ligue permanente; que toutes les campagnes du continent n'étaient que des épisodes de la grande lutte entre l'Angleterre et la France. Il fait observer que la coalition a pris une activité nouvelle, du moment qu'elle a vu les institutions de la révolution raffermies par l'établissement du trône impérial. Il prouve que dès la fin de 1804, d'après des traités conclus à cette époque même entre les puissances étrangères, et surtout d'après la fameuse note du 19 janvier 1805, ainsi que beaucoup d'autres pièces non connues, le but constant de la coalition a été le démembrement de la nouvelle France, le renversement du trône impérial, soutien des institutions de la révolution; enfin, le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Il fait voir Napoléon perpé-

tuellement réduit à se défendre contre les attaques du moment, à se mettre en mesure contre celles de l'avenir; et forcé d'opposer à ce système de coalition permanente du nord de l'Europe et de guerre perpétuelle de l'Angleterre, le système défensif du midi, établi par l'organisation nouvelle de l'Italie, de la confédération germanique et de la péninsule espagnole.

« Vainement Napoléon, pour désarmer cette inimitié des souverains, a-t-il pardonné à l'Autriche en 1805, à la Prusse en 1806; accordé la paix à la Russie en 1807; demandé constamment la paix du monde à l'Angleterre; chacune de ces puissances ne se soumet qu'à la force, et ne souscrit des traités qu'avec l'intention de les rompre, etc., etc.

« Napoléon, au milieu de son expédition d'Espagne, est contraint de quitter inopinément ce pays, et reparaît tout à coup aux Tuileries le 23 janvier. Il devenait urgent pour lui d'accourir à la défense de l'Empire immédiatement menacé.

« Quelque rapide qu'eût été l'incursion de l'Empereur dans la péninsule, ce court inter-

valle avait suffi aux intrigues du ministère anglais et à la malveillance des cabinets du continent pour accomplir une nouvelle coalition.

« La Prusse avait armé furtivement, et s'engageait à se déclarer dans l'occasion ; l'enthousiasme d'Alexandre pour Napoléon s'était déjà éteint. Un voyage du Roi et de la Reine de Prusse à Pétersbourg avait opéré ce changement : la Russie épiait le moment favorable, se concertant déjà en secret avec la Prusse, et liant des intelligences mystérieuses avec Vienne. Quant à l'Autriche, qui, laissée trop forte par le traité de Presbourg, n'avait eu depuis d'autre sentiment que de dévorer ses peines en multipliant les protestations d'amitié; d'autre occupation que de songer à recouvrer ses pertes et à se donner des forces, elle ne dissimulait plus; elle se mettait en campagne, fière et menaçante, mais destinée encore une fois à devenir dupe de l'égoïsme du cabinet anglais, et à tomber seule victime de cette nouvelle coalition. Elle avait pour elle, en ce moment, sa population sous les armes, les engagemens ou les promesses de ses voisins, le vœu de quelques Allemands, le con-

cours de l'Angleterre, et les préventions universelles que les intrigues des cabinets et la haine de l'aristocratie européenne avaient amassées contre Napoléon; enfin, les nombreuses machinations ourdies contre lui, tant au-dehors qu'au-dedans de son empire.

« A cette époque, toute l'Allemagne, et surtout le nord de ce pays, était remplie d'associations secrettes dirigées contre la France. La masse démocratique, conduite par des publicistes et des professeurs exaltés rêvaient la régénération politique, besoin du siècle. Les intérêts aristocratiques se joignant ardemment à ceux-là, sous l'apparence patriotique de la libération allemande, ne calculaient au fond que le retour de leurs priviléges. Tous étaient unis sous le nom généralement connu de *Tugenbund* (Association de la vertu).

« Ainsi la cinquième coalition se présente tout à la fois guerrière et conspiratrice. Soumise à la direction machiavélique du ministère anglais : tout lui sera bon.

« On résolut donc de diriger des armées régulières au cœur de la France, et d'employer en même temps des diversions sur les points les

plus éloignés de son territoire, les insurrections des peuples alliés, celles même de nos armées, de nos départemens, tout cela est aujourd'hui reconnu et bien prouvé.

« Mais pour exécuter un tel projet, il avait fallu avant tout pervertir l'opinion des peuples. L'Angleterre avait répandu ses agens et son or sur tous les points de l'Europe; elle avait des intelligences dans tous les pays et des dépôts d'armes en Sicile, à Gibraltar, à Heligoland, sur toutes ses escadres. La Prusse et l'Autriche avaient travaillé l'Allemagne, le Tyrol, l'Italie. Depuis long-temps on attaquait tout ce qui s'était montré favorable à la révolution française et à la régénération de l'Europe. Depuis qu'à la suite de tant de provocations, nos armes triomphantes avaient parcouru tous ces divers États, on n'avait perdu aucune occasion d'irriter l'orgueil humilié, les intérêts froissés, les haines particulières; d'exciter des querelles et des rivalités. Depuis l'empire tous ces griefs avaient été reportés sur l'Empereur et sur son armée.

« Napoléon, bien que toujours provoqué, était représenté partout comme le seul auteur

de la guerre perpétuelle ; insatiable de conquêtes, aspirant à la monarchie universelle. Ses ennemis étaient dépeints comme les défenseurs de la liberté générale, les victimes d'une noble et juste opposition. Ses partisans, au contraire, étaient des courtisans ambitieux, ennemis de tous les droits des nations, et de toutes les libertés. Chacun des actes de l'Empereur était cité comme une oppression ; la défense à laquelle on le réduisait constamment n'était plus qu'une offensive perpétuelle. Tous les gouvernemens qu'il avait déjà vaincus, bien qu'épargnés, n'en demeuraient pas moins, disait-on, les objets constans de sa haine et ne devaient s'attendre qu'à leur destruction, etc., etc.

« Qu'on ne soit pas étonné que d'aussi fausses allégations aient obtenu quelque crédit à cette époque. Les négociations des coalisés, qui eussent pu éclairer la vérité, restaient tellement secrettes, qu'encore aujourd'hui, malgré le temps écoulé, on connaît à peine quelques-uns de leurs documens ; ils étaient servis, en cela, par Napoléon même, qui se voyait contraint de cacher aux siens les complots de ses ennemis, et leurs projets homicides.

« Toutes ces inculpations soigneusement propagées dans les pays étrangers, trouvaient accès, jusqu'au sein de notre France, parmi les chauds partisans de la révolution, qui disputaient sur des garanties sociales, quand l'existence même de la société était en danger. Ces inculpations étaient accueillies en tous pays, par les hommes prématurément occupés d'idées républicaines, et qui s'effrayaient de voir un bras vigoureux régulariser les monarchies. Elles pénétraient jusque dans nos glorieuses bandes : tous les enfans de la victoire ne savaient pas s'en préserver. La longue occupation de l'Allemagne et de l'Italie les avaient intéressés au sort de leurs habitans; et s'ils ne partageaient pas précisément tous leurs sentimens, du moins n'y restaient-ils pas assez étrangers. Nos armées d'Espagne étaient attaquées par d'autres idées ; une généreuse commisération pour un peuple qu'on disait opprimé et injustement assailli, l'éloignement de l'Empereur, source de toute gloire et de toute faveur, tout concourrait à rendre plus pénible cette guerre de la péninsule. Ce qui, chez l'étranger, excitait la haine et la vengeance, produisait chez nous le refroi-

dissement. Il était accru dans la masse par la fatigue d'un service trop prolongé, et dans les chefs par le regret de ne pas jouir des avantages acquis, après cet âge où le mouvement n'est plus un besoin; car il est bon de considérer dans l'histoire de nos événemens la progression de l'âge dans la glorieuse génération dont la jeunesse avait opéré les merveilles de la révolution. Elle avait atteint désormais la maturité; et pour la plupart de ceux qui la composaient, le terme probable de leurs espérances.

« Cette fois, continue l'auteur, les armées autrichiennes devaient attaquer de front, et marcher droit sur nos frontières, non comme en 1799, 1805 ou 1814, en cherchant les endroits faibles; mais comme gens au contraire qui ne craignaient pas les parties les plus fortes, étant assurés d'y trouver de l'appui. En même temps on devait détacher au loin des corps autrichiens, dans la Prusse méridionale, sur la Vistule, dans la Saxe, dans la Bavière, dans le Tyrol et le Voralberg, appelant partout à des insurrections qu'on avait préparées, et auxquelles devaient prendre part surtout les anciens sujets prussiens, plus exaspérés que tous

les autres, et excités en dessous main par leur ancien gouvernement.

« Le corps de Ferdinand devait arriver jusqu'à Thorn, amenant 100 pièces de canon, dont la Prusse avait besoin avant de se déclarer. La coalition comptait que les souverains de la confédération du Rhin se joindraient à elle, soit de gré, soit de force, à mesure que les armées autrichiennes s'avanceraient sur leur territoire. Des promesses et des menaces leur avaient été déjà adressées; et s'il faut juger de cette époque par celles qui ont suivi, les espérances des coalisés n'étaient pas entièrement dénuées de fondement.

« L'Angleterre devait opérer conjointement avec l'Autriche, et faire en même temps de fortes diversions. Un armement, le plus considérable qu'elle eut jamais rassemblé, était dans ses ports de la Manche, et pouvait jeter une armée de plus de 40 mille hommes, soit dans le nord de l'Allemagne, soit dans la Hollande ou dans la Belgique, qu'on supposait mécontentes. Cette armée, marchant au-devant de la grande armée autrichienne, pouvait se rejoindre à elle sur le Rhin, au travers des pays insurgés. Des troubles éclatèrent effecti-

vement dans le nord de l'Allemagne, en Hollande et dans l'ancien électorat de Trèves, pays le plus favorablement situé pour une telle opération. Des bouches du Wéser et des côtes de la Hollande aux frontières de la Bohême, il n'y a guère plus de 100 lieues de distance. Il suffisait donc de quelques succès, de quelques jours pour accomplir cette jonction. Une autre armée anglaise de 15 mille hommes, réunie en Sicile, devait débarquer à Naples, faire soulever l'Italie méridionale, et aider ainsi aux opérations de l'armée autrichienne dans la Lombardie.

« A l'aide de toutes ces attaques des armées et des nations étrangères, des machinations peut-être plus terribles encore se tramaient dans l'intérieur de la France. Il est reconnu maintenant que le conventionnel Fouché, réunissant alors les ministères de l'intérieur et de la police, servait depuis long-temps la famille des Bourbons. Chaque semaine il lui livrait le bulletin secret destiné à Napoléon seul. « On prétend aussi que Fouché *voulait se saisir du pouvoir* lors des nouvelles de la bataille d'Essling, et de la rupture des ponts du Danube. » D'autres disent : « qu'en cette

circonstance * *la couronne impériale devait être déférée à Bernadotte* **. Il est plus aisé de pressentir que de connaître exactement les intrigues auxquelles put se livrer ce ministre (Fouché), investi d'un si grand pouvoir, et ayant des relations si étendues. D'un autre côté, l'Angleterre n'avait cessé d'entretenir des cor-

* *Montvéran*, t. 5; *Galerie historique*, t. 2 et 4, etc.

** Ceci me rappelle une circonstance personnelle qui présente un singulier rapprochement avec ce que rapporte cette histoire.

Lors de l'attaque sur Anvers, ayant demandé à m'y rendre comme volontaire, le duc de Feltre, ministre de la guerre, avec lequel je me trouvais lié, me destina à l'Etat-Major général du p^ce de Ponte-Corvo (Bernadotte), dont son beau-frère était chef, et me dit, en m'expédiant, qu'il allait me charger pour celui-ci d'un message verbal qu'il n'eût pas voulu confier au papier, me priant d'en bien retenir les expressions. Elles étaient celles-ci :

« Nous avons des raisons de croire à d'étranges menées « de la part de Bernadotte, à une ambition tout-à-fait « extravagante. Ainsi point de démarches, point de si- « gnatures qui pussent vous compromettre : veillez aux « piéges. » Ces paroles, sans explications ni commentaires, et avec l'état politique des choses telles qu'elles me paraissaient alors à moi, portion du vulgaire, me semblèrent du véritable grec. Je les rendis comme je les avais reçues, sans m'en inquiéter autrement; et encore aujourd'hui je suis loin de prétendre qu'elles dussent être d'un poids décisif; seulement, je les rapporte.

respondances dans la Vendée; et quoique ce pays fût ramené par une administration douce et éclairée, les agens de l'étranger y trouvaient toujours quelques accès. Déjà pendant la campagne de 1807, on avait tenté de le faire soulever de nouveau : « On voulait, dans la suppo-« sition où Napoléon viendrait à être défait « dans une grande bataille, prendre les armes, « et recevoir le duc de Berri..... 10 mille cons-« crits réfractaires étaient prêts à se soulever..... « De la Vendée, le complot s'étendait dans la « Bretagne, le Maine, la Basse-Normandie : « Bordeaux n'y était pas étranger.... Au moindre « revers des armées de Napoléon, et à la moin-« dre crise politique, le feu de l'insurrection « laissait échapper ses étincelles. Le parti de l'op-« position avait dans la Vendée ses points de cor-« respondance et de ralliement. (*Beauchamps*, « t. 4.) » Ainsi les espérances de la coalition sur ce pays n'étaient pas sans quelque fondement.

« L'Angleterre avait préparé une autre machination en Espagne. Là, c'était une conspiration toute militaire. Il ne s'agissait rien moins que de soulever l'armée française de Portugal; de la réunir avec l'armée anglaise; d'engager

les autres corps français en Espagne à imiter cet exemple; de marcher sur les Pyrennées, où se trouverait une autre armée anglaise plus considérable, avec Moreau qui reviendrait de l'Amérique. On devait s'avancer sur Paris, et mettre Moreau à la tête du gouvernement. Les Anglais avaient répandu, dans le pays et parmi les troupes françaises, le manifeste et les proclamations de l'Autriche. Des officiers de notre armée de Portugal étaient gagnés; ils avaient communiqué avec Wellington et Beresfort; un crédit de 600 mille francs leur était ouvert à Porto. On annonçait l'espoir de se concerter avec les armées d'Allemagne et d'Italie. (*Le noble, Montvéran.*) Du reste, ce plan était loin d'être inexécutable. Bordeaux et la Vendée étaient sur le chemin de cette armée à Paris. Or, de cette capitale à Bayonne et à Augsbourg, la distance est la même. Ainsi, à mesure que Napoléon dépassait cette dernière ville, les chances augmentaient en faveur de la conspiration. Car si l'Empereur eût voulu revenir sur ses pas pour s'opposer à cette entreprise, sa marche eût été retardée par les attaques combinées des Autrichiens et des insurrections de l'Al-

lemagne; tandis que celle des armées révoltées, peu près libre et même favorisée par tant d'intrigues, eût été bien plus rapide. Elles pouvaien donc arriver bien avant l'Empereur à Paris, o elles eussent trouvé les secours de Fouché, et

« Ainsi, tout semblait favoriser les espéranc de la coalition. Si Napoléon était arrêté su nos frontières par les forces coalisées, l'Allemagne se soulevait, et la confédération du Rhin, ainsi que l'Italie, étaient obligées de s'armer contre leur protecteur. Si Napoléon faisait, au contraire, des progrès en Bavière et en Autriche, il s'éloignait d'autant du centre de la France, et la livrait aux attaques de ses ennemis, pendant que ses derrières étaient menacés par leurs machinations.

« Tels étaient les apprêts de cette guerre machiavélique que nous suscitaient les puissances de l'Europe. Le signal en fut donné par des proclamations, où se trouvent les provocations à la révolte et à l'insurrection, dont jusqu'à cette époque s'étaient abstenus les gouvernemens monarchiques. On fut encore plus étonné de retrouver, dans la bouche des princes autrichiens, ces provocations adressées à des peuples

qui avaient été de tout temps étrangers à l'Autriche, et dont elle avait reconnu les gouvernemens. « C'est, disaient-ils, pour la liberté de « l'Europe, pour la délivrance des Allemands, « pour l'indépendance de l'Italie, que l'Au« triche combat. Sa cause est celle de l'Alle« magne. Elle ne reconnaît pour ennemi que « celui qui oublie qu'il est Allemand..... Elle « promet l'appui prochain des troupes étran« gères, etc. » Ainsi, la coalition, aveuglée par sa haine, puisant ses armes dans l'arsenal révolutionnaire, imitait l'exaltation des insurgés espagnols. Ainsi, après avoir employé tant de temps et de moyens, versé tant de sang, pour combattre la révolution française, elle en invoquait les principes, en empruntait le langage. L'histoire remarquera que c'est du conseil aulique de Vienne, que partirent ces cris de *liberté*, *d'indépendance*, *d'insurrection*, contre celui qui voulait raffermir les trônes ébranlés. Les Rois allaient tenter de corrompre les armées, d'ébranler la fidélité des chefs et des soldats. Ils livraient, au Nord comme au Midi, (en Portugal, en Suède, en Prusse,) le sort des nations et des souverains à des troupes

aveuglées, à des chefs parjures, à des conspirateurs flétris par des jugemens. Cependant, qui assurait les Rois que ces armées ou ces insurrections, appartenant à des chefs ou à des partis opposés, ne renouvelleraient pas de nos jours, au centre de l'Europe, les déchiremens de l'empire romain? Quels exemples pour l'avenir! Lequel d'entre ces Rois pouvait se confier assez en son entourage de famille, de généraux, de courtisans, en son peuple, pour risquer de telles chances? Singulier contraste! Pendant que l'homme de la démocratie et des peuples employait tous ses efforts pour éteindre les révolutions; les anciens gouvernemens et leur vieille aristocratie en semaient les germes à pleines mains sur toute la surface de l'Europe. En vain prétendront-ils les comprimer à jamais. Ces provocations à l'insurrection, ces promesses de liberté, de garanties, d'institutions libérales; ces appels aux droits des nations, ne seront plus oubliés : tôt ou tard ces cabinets recueilleront les fruits de leurs imprudens travaux.

« Au printemps de 1809, toutes les chances de la guerre et de la politique étaient donc contre la France; l'Autriche avait sous les ar-

mes 320 mille hommes et 791 pièces de canon; cette armée avait été divisée, comme les armées françaises, en 9 corps actifs et deux réserves. Ces corps avaient en eux tous les moyens d'administration et d'exécution, de manière à pouvoir agir isolément ou combinés. En arrière de ces forces, entièrement disponibles, était une réserve imposante, préparée depuis long-temps, non entièrement organisée, mais qui pendant la campagne même, fournit d'abondans secours. Elle se composait des *landwerth*, ou *défenseurs de la patrie*, des dépôts d'infanterie et de cavalerie; enfin de l'insurrection hongroise, et pouvait s'évaluer à 224 mille hommes, qui, joints aux forces régulières indiquées ci-dessus, composaient à l'Autriche une masse de 544 mille combattans. Le prince Charles, ministre de la guerre et généralissime, commandait en Allemagne la principale armée, composée des 6 premiers corps et des deux réserves. Le prince Ferdinand était avec le 7e en Pologne; le prince Jean avec les 8e et 9e en Italie. Tous les princes de cette maison prenaient part à la guerre.

Napoléon n'avait à opposer à toutes ces forces, que 220 hommes en Allemagne, qui étaient

loin d'être tous Français ; 57 mille en Italie, 18 mille en Pologne, et un total de 425 pièces de canon. Il avait la diversité des nations contre lui, et 40 mille hommes de moins que le prince Charles, lorsqu'il opéra en Bavière, etc.

« Les deux grandes lignes d'opération du Nord et du Midi de l'Allemagne, sont éloignées de 40 lieues de distance moyenne entre Augsbourg et Bamberg. On peut agir sur chacune d'elles, ou passer de l'une à l'autre; mais il est difficile, et surtout dangereux d'opérer sur les deux à la fois, parce que l'armée ennemie qui se placerait au milieu des deux lignes, pourrait détruire successivement les corps séparés, de son adversaire, même avec des forces inférieures, ou deviendrait du moins maîtresse des opérations. L'armée, ainsi placée, arrêterait les mouvemens de son ennemi, sur les derrières duquel elle peut manœuvrer. Il résulte de là que les points militaires les plus importans de ce théâtre, sont les passages du Danube, surtout ceux où aboutissent les grandes communications, les confluens des rivières qui servent de lignes de défense ; ceux qui maîtrisent les 2 lignes d'opération, et les défilés de l'Est et de l'Ouest (Ulm

et Passau); ensuite viennent les principaux passages, sur les grands affluens du Danube, les capitales, les villes, les nœuds de route, etc. Parmi celles-ci, le point de Ratisbonne est un des plus essentiels : il devint, en cette occasion, de la plus haute importance pour les deux armées, afin de maîtriser les opérations sur les deux rives du Danube, etc., etc.

« L'Autriche ayant conservé des relations avec la Belgique et les pays allemands cédés depuis long-temps à la France, espérait les soulever en y faisant pénétrer ses armées. Pour cela les principales forces autrichiennes, réunies en Bohême, et débouchant de ce pays, devaient d'abord suivre la ligne d'opération du Nord, par la Franconie. En 15 ou 18 marches, elles devaient atteindre facilement l'embouchure du Mein. Traversant tous les cantonnemens de l'armée du Rhin, elles pouvaient espérer, avec leurs masses supérieures, de les battre en détail, et d'empêcher ainsi les divers corps français du Nord et du Midi de se réunir. C'était un avantage capital, c'en était un autre considérable que de gagner rapidement du terrain, pour faire déclarer les souverains de la Confédération, et

insurger les peuples. On attribua dans le temps au général Mayer les dispositions militaires de ce plan, qui eut un commencement d'exécution, puisque les cinq premiers corps de l'armée autrichienne, outre la première réserve, étaient placés en Bohême, tandis que le 6e, et la 2e réserve agissaient seuls en Bavière. Les opérations qui avaient dû commencer dès le mois de mars, furent ensuite renvoyées au 8 avril.

« Les inconvéniens du plan de Mayer n'avaient pas échappé à la pénétration de l'Archiduc, dont le grand mérite était de bien connaître son ennemi et son terrain. Pendant que la grande armée autrichienne aurait marché, par la ligne d'opérations du Nord, vers les frontières de France, où elle eût trouvé nos réserves et la défense nationale, le cœur de la monarchie autrichienne, sa capitale même restaient à découvert devant un ennemi tellement actif, qu'il pouvait des Alpes Noriques y porter encore d'autres corps. Mais cette grande armée autrichienne elle-même était exposée aux manœuvres que Napoléon, laissé maître du Danube, pouvait exécuter sur ses flancs et ses derrières, soit par Straubing, après avoir battu le corps

de Bavière, soit en débouchant de suite sur Bamberg, Wurzbourg et Hanau. Le prince Charles n'avait pas oublié la poursuite du Tagliamento jusqu'au-delà de Léoben en 1797; surtout la prise de Vienne, une vingtaine de jours après la capitulation d'Ulm, en 1805; la destruction des armées prussiennes, à Iéna, opérée, en quelques instans, par une manœuvre de flanc. L'archiduc savait bien qu'il n'avait plus à faire à un Moreau, qui, sans bouger, le laisserait derrière lui aller tranquillement de l'Iser sur le Bas-Rhin. Le Prince sentit la nécessité d'occuper avant tout la ligne d'opération sur la rive droite du Danube : il revint à un projet d'offensive directe, qui le tenait sur le chemin de la capitale, et fit repasser le Danube, à Lintz, par la majeure partie de son armée, ne laissant en Bohême que les 1er et 2e corps. D'après les retards qu'éprouvait le commencement des hostilités, il eut le temps de terminer cette nouvelle disposition.

« Quant à Napoléon, il attend tout des mouvemens de l'ennemi. Son but est de battre la grande armée autrichienne et de retourner dans Vienne, pour y dissoudre cette nouvelle coalition, punir

l'injuste agression et dicter encore une fois la paix. Son unique disposition préparatoire est de se tenir sur les deux rives du Danube, maître de se concentrer, selon l'occasion, sur l'une ou sur l'autre, entre Donawerth et Ratisbonne. Il attend que les mouvemens de l'ennemi soient démasqués, et c'est sur le terrain même qu'il improvisera ses dernières dispositions. Il abandonne tout-à-fait les montagnes dont il deviendra maître lorsqu'il le sera de la plaine où se trouve le chemin de Vienne, et au travers de laquelle il fera voler rapidement ses masses. Sans s'inquiéter de la composition de son armée, des conscrits qui s'y trouvent en quantité, des corps allemands avec lesquels il devra agir, il a résolu de ne pas retirer un seul homme de ses vieilles bandes d'Espagne, où elles combattent plus directement nos véritables ennemis : les Anglais.

« Au 20 mars, le corps de Davoust occupait les deux grandes routes qui conduisent de la Bohême sur le Mein, et dans le Palatinat du Rhin. Les corps de Masséna, Oudinot, Lefèvre et Vandamme étaient en Souabe sur la grande route de Vienne, par Munich, Augsbourg et

Ulm. Tous ces corps devaient, en cas d'attaque, manœuvrer de manière à se réunir sur le Danube, vers Ingolstadt ou Donawerth. Ainsi l'armée française, qui s'étendait d'abord des montagnes de la Thuringe au pied des Alpes, et dont les deux masses principales gardaient les lignes d'opération du Nord et du Midi, dans la Franconie et la Souabe, étaient soumises d'avance à un plan général de concentration sur le Danube, vers les points d'où elle pouvait le mieux manœuvrer sur l'une ou l'autre rive. A cette même époque, les armées autrichiennes, d'abord réunies dans la Bohême, faisaient leur mouvement par Lintz, pour joindre les corps de Hiller au camp de Wels; laissant Bellegarde et Kollowrath sur les frontières de la Bohême, en face de Bareuth et d'Amberg. Ce mouvement de l'Archiduc avait été fort long, et ne s'était terminé qu'au commencement d'avril. On peut voir maintenant, d'après la position de l'armée française, qui devait être bien connue de l'Archiduc, qu'en sortant vivement de la Bohême, il pouvait espérer de culbuter les cantonnemens de Davoust, et gagner leur droite vers le Danube : du moins il pouvait atteindre directe-

ment les bords du fleuve et de l'Altmulh, au-dessus de Ratisbonne, et y faire sa jonction avec les corps de Hiller. Ce mouvement, opéré rapidement empêchait ou reculait fort en arrière la réunion des corps de l'armée française; rendait l'Archiduc maître des clefs du terrain et de la plaine, au moins jusqu'au Lech; il le tenait à portée, en même temps, de la route directe de Vienne, comme des insurrections du Nord, dont il s'éloignait trop. Plus tard Charles revint à cette opération; mais par un trop long détour : alors il n'était plus temps.

« Bientôt la guerre commença. Les armées françaises ne s'attendaient nullement à être attaquées aussitôt; elles eussent été surprises, si cela eût été possible. Napoléon était encore à Paris, et n'en partit que sur la nouvelle de l'agression. Le 4 avril Berthier arrivait à Strasbourg et s'y établissait. Le 1er avril l'Archiduc quitta Vienne; le 6, sa proclamation à l'armée autrichienne annonce la guerre. *Le salut de la patrie nous appelle à de nouveaux exploits, etc.*, dit-il. Quel long commentaire mériterait ce peu de mots! Le 8, les Autrichiens violent la foi des traités existans : sur-

prennent le passage de l'Inn. Le lendemain seulement un simple billet de l'Archiduc au commandant de l'armée française, dénonce les hostilités, avec moins de formalités qu'on n'en met à la rupture du plus simple armistice. L'agression des Autrichiens avait commencé en même temps sur tous les points; ils envahissent à la fois la Bavière, la Franconie, le Tyrol, l'Italie et la Pologne. L'armée de l'archiduc Charles marche au-delà de l'Inn, et les corps de Bellegarde débouchent de la Bohême. Le 9, l'Empereur François arrivant, l'armée arrête son quartier-général à Lintz.

« Ici je dois faire observer que travaillant d'après les documens de l'armée française, et d'après mon journal fort exact de cette campagne; osant espérer de deviner, d'après les règles de l'art, ce qui est resté caché des dispositions méthodiques qui ont dirigé les événemens; enfin, ne possédant sur l'armée autrichienne que les relations officielles; je ne pourrai, dans tout ce qui regarde cette armée, que rapporter les faits connus et constatés. L'Archiduc ayant été, dès les premiers jours, sous l'influence des manœuvres de Napoléon, il devient d'autant plus difficile de spécifier les

motifs de certaines opérations. Pour deviner ceux-ci, il faudrait qu'il n'y eût eu ni fautes ni contre-temps; ce qu'on ne saurait admettre. »

Ici l'auteur expose les vues qu'il suppose à l'Archiduc, ses intérêts, ses dispositions; il blâme la lenteur des Autrichiens, qui mettent 11 jours à faire 28 lieues, etc.

« Le 16, Napoléon arrivait à Stuttgard, et donnait ses ordres directement à l'armée. Il était temps qu'il vînt en prendre le commandement pour s'opposer à la marche de l'ennemi; mais surtout pour remédier aux fausses manœuvres de Berthier, et pour terminer ses incertitudes. Celui-ci, arrivé à Donnawerth le 13 avril, se trouvait accablé sous le poids de ce commandement momentané; il se portait tantôt à Neustadt, tantôt à Augsbourg; ordonnait à Oudinot de se sendre à Ratisbonne; à Davoust d'envoyer la division Saint-Hilaire et la cavalerie de réserve sur Landshutt et Freysingen. L'arrivée de Napoléon suspendit tout mouvement. Il attendit, pour agir, des nouvelles de la Bohême et de la Bavière. Le 17 il se rendit à Donnawerth; son arrivée à l'armée fut annoncée par cette belle proclamation : « Soldats! disait-il, « le territoire de la confédération a été violé...,

« J'étais entouré de vous lorsque le souverain « d'Autriche vint à mon bivouac de Moravie; « vous l'avez entendu implorer ma clémence, et « me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs « dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à no- « tre générosité; trois fois elle a été parjure!!! « Nos succès passés nous sont un sûr garant de « la victoire qui nous attend. Marchons donc : « et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son « vainqueur. »

« Le 16, à l'arrivée de Napoléon à Stuttgard, nos deux grandes masses se trouvaient rangées autour de Ratisbonne et d'Augsbourg. Le 3e corps à Eterhauzen, Riedenbourg, Hemau, ayant sa 2e division à Dassvang, sa grosse cavalerie autour de Ratisbonne; le corps de la Saxe ducale à Ingolstadt, où allait arriver bientôt la division de réserve du 3e corps. L'ennemi, qui avait manœuvré de manière à couper la division Friant, trompé dans ses projets, se montre le lendemain 17 devant Ratisbonne, et fait trop tard quelques tentatives sur le pont de la Régen. Les troupes commandées par Masséna se trouvaient à Augsbourg. Le centre de la ligne française semblait dégarni; mais, barré

par le Danube et le Lech, il était gardé par les Bavarois, les Wurtembergeois et la division ducale de Saxe. Cette ligne de notre armée était brisée : des deux ailes placées aux saillans, les corps français pouvaient tomber sur leurs ennemis, s'ils s'engageaient dans ce piége qui leur était tendu.

« En arrivant à l'armée, Napoléon trouve le mouvement de la grande masse ennemie prononcé sur la rive droite du Danube, entre ce fleuve et le Bas-Iser; de telle manière qu'elle ne peut plus atteindre la rive gauche du Danube, qu'en forçant le passage de ce fleuve ou celui du Lech. Napoléon occupait, par la place d'Augsbourg, qu'il fait mettre dans le plus grand état de défense; par les postes retranchés de Landsberg, de Rain et de Donawerth, tous les passages qui, sur la rive droite du Danube, portent en Souabe. Il donne aussi l'ordre de défendre à Ratisbonne le passage vers la Franconie. L'armée autrichienne étendue sur l'Iser, depuis Landshut jusqu'à Munich, mais attaquant en grande force sur Lansdhut, et débouchant par-là, menaçait évidemment le centre de la ligne française. C'est au plus actif à réunir ses

forces. Mais sommes-nous à temps de le faire sur la rive droite du Danube? et oserons-nous le tenter? En marchant sur la rive opposée, il y aura un passage de fleuve à opérer, et par conséquent rien de décisif n'en peut résulter. Cependant l'ennemi était plus rapproché de Neustadt sur le Danube, et du point de concentration que nos ailes; il avait son ordre de marcher en avant, ses derrières, ses lignes de retraite, tout bien assuré. Malgré tout ces avantages, Napoléon ordonne le mouvement général sur la rive droite, et par des marches de flanc; à Davoust, de Ratisbonne sur Neustadt; à Masséna, d'Augsbourg sur Pfaffenhoffen; lui-même se porte au centre, au poste du danger et des difficultés, pour arrêter les têtes de colonnes de l'ennemi, et laisser le temps à ses rapides ailes de se rejoindre. Pour toute autre, et avec d'autres troupes, cette manœuvre eût été fort scabreuse; mais pour Napoléon : *c'est* comme il le disait, *un calcul d'heures* : c'est aussi un calcul de terrain; mais il ne faut s'y tromper ni de quelques minutes, ni de quelques toises; car il y va du salut de l'armée. Quant à lui, il s'est rendu, par ses dispositions, cette

manœuvre absolument sûre. Si l'ennemi s'avance sur le centre, Napoléon le battra; s'il cherche à le tourner par son extrême gauche, il trouvera Augsbourg fermé, de manière à tenir tête à toute son armée réunie; s'il veut gagner Ratisbonne, il doit le trouver aussi en défense. Dans ces deux derniers cas, Napoléon tombait sur les derrières de l'ennemi, et le poussait, soit sur le Danube, soit sur les Alpes. Ainsi la manœuvre contre l'ennemi, qui finit par se diriger sur Ratisbonne, va être aussi désastreuse pour lui, que brillante pour nous; car, avec sa droite avancée entre le Danube et l'Iser, Napoléon va refouler, dans le cul-de-sac entre ces deux rivières, l'Archiduc qui s'y est si imprudemment enfoncé. Il ne s'agissait de rien moins que de la destruction totale de l'armée ennemie; si les ponts de Ratisbonne et de Landshut ne s'étaient pas trouvés ouverts.

« Napoléon annonce à Masséna que, pour cette grande et décisive manœuvre, *il va refuser sa gauche, avancer sa droite..... et qu'entre le* 18, *le* 19 *et le* 20, *toutes les affaires de l'Allemagne seront décidées.* »

Ici se trouve cette belle manœuvre qu'a voulu

probablement mentionner l'Empereur, c'est-à-dire les dispositions préparatoires de la bataille, et elles sont en effet admirables. L'auteur décrit le placement et la marche de tous nos corps, ceux de l'ennemi, les engagemens partiels, le résultat général, les fautes de l'Archiduc; les nôtres même, dans les exécutions subalternes du moins; car pour la conception du chef, il nous la montre complète et devant amener infailliblement l'annihilation entière de toutes les forces ennemies. Je saute à pieds joints sur tous ces détails très-curieux : ils seraient bien accueillis sans doute par les militaires; mais ils pourraient paraître longs à tous les autres, et m'écarteraient de mon but outre mesure. Je passe tout de suite aux grands résultats exprimés dans la proclamation suivante de Napoléon, et puis aux réflexions de l'auteur :

« Soldats! dit l'Empereur, vous avez justifié « mon attente, vous avez suppléé au nombre « par votre bravoure! En peu de jours vous avez « triomphé dans les trois batailles de Thann, « d'Abensberg et d'Eckmülh, et dans les com- « bats de Peissing, de Landshut et de Ratis- « bonne. 100 pièces de canon, 40 drapeaux,

« 30 mille prisonniers, 3 équipages, 3 mille voi-
« tures attelées portant les bagages, toutes
« les caisses des régimens : voilà le résultat de
« la rapidité de vos marches et de votre cou-
« rage.

« Naguères l'ennemi se promettait de porter
« la guerre au sein de notre patrie : aujourd'hui,
« défait, épouvanté, il fuit en désordre. Déjà
« l'avant-garde a passé l'Inn ; avant un mois
« nous serons à Vienne. »

« Cette proclamation, envoyée de tous côtés, annonça, aux amis comme aux ennemis de la France, les victoires et les projets de l'Empereur, etc., etc.

« Ainsi, en quatre jours de combats et de manœuvres, sont accomplies les destinées de l'armée autrichienne, de cette armée si arrogante, si nombreuse, la plus belle qu'eut jamais mise sur pied la maison d'Autriche! Par ses premières dispositions ; Napoléon a organisé le plan de sa grande bataille; il a assuré la défense de ses postes, fait reconnaître le terrain pour une bataille en avant d'Augsbourg, dans la direction par laquelle l'ennemi semblait devoir s'avancer. Il a rectifié les fausses disposi-

tions de Berthier, et ramassé ses forces aux ailes, laissant libre le terrain où il voulait attirer l'ennemi. Il l'y a amené peu à peu, tout en prenant ses mesures pour le battre ensuite, de quelque côté qu'il se tournât. Le 17 à midi, Napoléon arrive à l'armée; le 18 il donne ses ordres, et annonce que dans trois jours tout doit être fini : si sa prédiction éprouve un retard de quelques heures, c'est que sa jeune armée, composée en grande partie de conscrits, n'a pas cette vigueur des troupes d'Austerlitz et de Iéna. Le 19 commence l'exécution de ce plan dont on est obligé de reconnaître les fondemens dans les premières dispositions des mois précédens ; la jonction de l'armée s'opère sous le canon de l'Archiduc. Le 20 Napoléon rompt à Abensberg la ligne de l'ennemi, et sépare totalement la gauche du centre. Le 21 il détruit à Landshut cette gauche, s'empare des magasins, du parc, de tous les équipages, des communications de la grande armée ennemie. Le 22, il revient à Eckmülh porter les derniers coups à l'armée de l'Archiduc, dont les débris se sauvent honteusement au travers de Ratisbonne et des montagnes de la Bohême. Si

Landshut eût été attaqué à temps par la rive droite, les corps de Hiller ne pouvaient plus se retirer, et étaient entièrement écrasés sur les bords de l'Iser. Si Ratisbonne n'eût pas été livrée à l'Archiduc, ses débris, accablés par toute l'armée française, sur les bords du Danube, coupés de Straubing, privés de tout passage et de tout moyen de faire des ponts, étaient réduits aux dernières extrémités. Ainsi, sans ces deux contre-temps, l'armée du prince Charles était entièrement détruite en quatre jours: rien, du reste, n'en est échappé que par morceaux et en fuite.

« A aucune époque de l'histoire, on n'a vu une telle bataille, livrée sur un aussi grand terrain et dans des directions opposées, conduite à vue par la même tête, exécutée par les mêmes bras, avec une aussi rigoureuse précision, une telle rapidité et le meilleur emploi de tous les moyens : à moins qu'on en excepte toutefois dans le début de Napoléon en Italie, Castiglione, Arcole, et Rivoli surtout, où le génie avait devancé l'expérience.

« Il faut que les militaires se gardent bien de confondre ces manœuvres exécutées au loin, mais toujours en partant d'un centre unique,

avec le système opposé de lignes étendues démesurément, sur lesquelles les plus grandes forces disparaissent; où le commandement suprême ne pouvant atteindre sur tous les points, la grande direction manque partout. L'un est le système des Daun, des Lascy, des Moreau: l'autre celui de Frédéric et de Napoléon.

Pendant ces batailles, tous ces mouvemens de concentration et d'extension furent faits à la minute et dans la circonstance la plus opportune. Les 3e et 4e corps, d'abord éloignés de plus de 40 lieues, se trouvèrent réunis dès le second jour, par la manœuvre la plus audacieuse, pour entrer sur la même ligne de bataille. Le 4e corps fit en trois jours 36 lieues, en poursuivant les lauriers que d'autres corps venaient saisir en avant de lui. Ensuite Napoléon fait les détachemens successifs, à mesure des besoins de tout ce vaste champ, qu'il embrasse dans tous ses points. Avant d'attaquer à Landshut, il détache Lefèvre pour venir au secours de Davoust; avant Eckmülh, Bessières à la poursuite d'Hiller; avant Ratisbonne, Masséna sur le Bas-Danube et le Bas-Inn; à peine Ratisbonne est enlevé, qu'il envoie à Landshut les grenadiers

d'Oudinot, les Bavarois de Lefèvre, le corps de Lannes pour soutenir Bessières et former la tête de la colonne qui doit prévenir l'Archiduc sur Vienne. Cependant Napoléon ne laisse pas un instant douteux le succès de ces belles combinaisons ; car les corps de Masséna et d'Oudinot, qui ont tourné constamment la gauche de l'ennemi, sont toujours à même d'aider les corps engagés dans les journées des 20, 21 et 22. Davoust, tenant tête à la majeure partie de l'armée ennemie, reçut à propos les secours dont il avait besoin ; et s'il eût été poussé un peu le 21, l'armée aurait eu quelques lieues de moins à faire le 22, et des chances de succès de plus.

« Jamais on n'a mieux vu tout ce que peuvent *le coup-d'œil et l'à-propos*. Ici, dans cet immense champ, pas un homme, pas un moment, pas le moindre avantage du terrain n'ont été perdus devant des ennemis qui ne savaient tirer parti ni des forces, ni du temps, ni des positions. Pas un combat n'était livré qui n'eût un but déterminé et souvent décisif. Il résultait de là non-seulement grande gloire pour l'armée, mais grand profit pour l'humanité; car,

dans les guerres mal conduites, on perd plus de moitié des hommes inutilement, soit par les combats livrés mal-à-propos, soit par les maladies qui suivent les campagnes prolongées. »

La stratégie semble surtout être la prédilection de l'auteur; il en a fait et avec succès sa constante occupation. Il m'a montré la preuve authentique qu'il s'était exprimé, il y avait déjà deux ans, sur les célèbres campagnes d'Italie, en 1796, et celle de Marengo, précisément comme le fait l'Empereur dans ses dictées de Ste-Hélène, qu'on vient de publier en cet instant; c'est-à-dire, qu'il avait deviné, saisi toutes ses idées et ses vues à cet égard. Il a fait un travail sur la topographie militaire du théâtre de la guerre en Italie, qui, présenté à Napoléon à Milan, lors de son couronnement, le frappa tellement, qu'il s'écria : *J'aurais payé des millions pour avoir une telle chose quand je commandais ici.* A ce talent reconnu mais ignoré de Napoléon, venaient s'adjoindre encore beaucoup de traits de courage très-remarquables, et grand nombre de blessures. Malheureusement la fatalité a voulu que les hautes chances offertes à nos braves, se soient trou-

vées finies précisément à l'instant où celui-ci, entrant dans la garde, allait sortir de la foule. On sait que l'Empereur se plaisait à y puiser, et son coup-d'œil si juste le faisait toujours à coup sûr. C'est sans entourage, sans intrigue, sans sollicitations aucunes, qu'on a vu surgir inopinément les Lobau, les Drouot, les Bernard : mon ami allait avoir son tour; son heure était venue.

« Les bords de l'Abens et de la Laber, dit-il, sont devenus classiques pour l'art de la guerre. Les militaires iront étudier là, bien mieux que dans les livres, les théories des grandes opérations. Là ils verront inscrite pour des siècles, la resplendissante gloire des armées françaises ! Là est un de ses plus beaux monumens, impérissable à jamais, tant qu'on lira dans l'histoire que des batailles ont été livrées par le même général et les mêmes troupes, le 19 à Thann, le 20 à Abensberg, le 21 à Landshut, le 22 à Eckmülh, le 23 à Ratisbonne. Là les militaires apprendront la connaissance du terrain, la pratique du coup-d'œil, l'emploi des forces, l'opportunité des détachemens, tout le secret des grandes ba-

tailles, qui consiste à savoir s'étendre et se concentrer à propos, et diriger ses masses selon le terrain et les dispositions de l'ennemi. Mais ces manœuvres doivent servir de leçons, et non pas d'exemple; il faut les étudier et non les copier. Malheur à qui s'aviserait d'en exécuter de pareilles, même dans des conjonctures analogues; car il y perdrait certainement son honneur et son armée. Pour oser les tenter et pour en venir à bout, il fallait la toute puissance du génie et du commandement dans le chef, jointe au plus absolu dévouement de la part de toute l'armée.

« Ces manœuvres présentent une leçon précieuse sur une des parties les plus difficiles de la guerre. On y apprendra comment on peut arrêter l'exécution d'une opération commencée, et détruire ces avantages si vantés de l'initiative. Ici, en effet, l'Archiduc était en pleine opération quand Napoléon est arrivé. Si ces deux généraux avaient été d'une égale force secondaire, le chef français se serait hâté de gagner, par Donaverth et Ratisbonne, la rive gauche du Danube; il aurait gardé ces deux têtes en se réunissant entre Neustadt et Neubourg. Le chef

autrichien aurait longuement manœuvré sans passer le Danube. Des semaines, des mois se seraient écoulés sans qu'il y eût rien de fait; on eût vu une campagne à la Daun ou à la Moreau. Si les deux généraux avaient été également supérieurs, le chef autrichien aurait continué sa pointe malgré celle des Français; se serait précipité sur le corps de Davoust, et l'aurait culbuté sur Ratisbonne : là, le livrant au corps de la rive gauche ou au canon de Stadtamhof, si la ville tenait encore, il serait venu avec sa masse tomber successivement sur le centre et la gauche de l'armée française, dont il aurait eu probablement bon marché. On peut supposer que Napoléon aurait manœuvré avec moins d'audace, s'il eût eu affaire à un ennemi de cette force; car il a dit dès le début de sa carrière : *La guerre est une affaire de tact.* La première chose est de savoir contre qui et avec qui on guerroye. L'Archiduc le savait bien.

« Masséna, toujours grand à la guerre; Davoust, se montrant tous les jours plus digne des plus grands commandemens, donnèrent à Napoléon des preuves de zèle et de dévouement, qualités qui commençaient à devenir assez rares

pour pouvoir être louées ; mais Lannes fut l'*Achille* de l'armée, *glaive exterminateur* dans ces cinq journées, où, avec les mêmes troupes, il combattit à de si grandes distances : à Arnhofen, à Attnhausen, à Rottembourg, à Landshut, à Eckmülh, à Ratisbonne. Pourquoi des destinées qui se développaient si éclatantes, et qui alors atteignaient la maturité du premier talent, devaient elles être si vite terminées ! ! ! Après ces illustres personnages, les généraux, les officiers, toute l'armée, jeunes et vieux soldats, cavaliers et fantassins, Allemands et Français, tous se montrèrent dignes du grand capitaine.

« Ces victoires de Napoléon furent couronnées par les plus grands résultats. La désorganisation des armées de l'Autriche, l'ouverture des chemins de sa capitale, l'envahissement de ses provinces et la destruction des préparatifs d'invasion, des magasins, de la landwerth, des milices, etc. Enfin, la perte des conquêtes éphémères des archiducs Jean et Ferdinand, etc.

« L'Autriche se trouvait violemment frappée et plus qu'à demi vaincue. Mais ce coup terrible se ressentait bien plus loin encore ; dans

toute l'Allemagne et même dans toute l'Europe. La coalition de 1809 venait d'être terrassée toute entière dans les champs de la Laber. Tous ses projets dépendaient de l'issue de la première bataille. Si l'affaire eût été douteuse, ou si elle eût été contraire à Napoléon, si seulement il avait différé son attaque, qu'il eût attendu ses ennemis ou porté des coups moins assurés, il eût été bientôt rejeté de l'autre côté du Rhin et accablé par l'Europe entière. En ce même moment éclataient les insurrections organisées dans le Tyrol, la Westphalie, la Prusse; mais les triomphes d'Eckmülh arrêtèrent l'embrasement qui allait s'étendre du Tyrol à la Baltique, raffermirent, pour le moment, la foi chancelante de la Prusse et de la Russie, retardèrent le départ de l'expédition anglaise, et dérangèrent le plan combiné contre la Belgique et la Hollande. Enfin, ces triomphes comprimèrent aussi, à l'intérieur de la France et dans nos armées, ces intrigues que nous verrons s'y développer plus tard, etc.

« Cependant, Napoléon ne devait pas laisser à l'Autriche le temps de réparer ses pertes; à la coalition celui de réunir ses forces, et de

renouer ses intrigues. Il fallait aller à Vienne pour forcer l'une et l'autre à la paix; car celle-ci était toujours le but de toutes nos guerres, comme le prix de tous nos triomphes.

« Après Eckmülh se présente une grande question de guerre et de politique. Que devaient faire les chefs des deux armées? On a récemment approuvé l'Archiduc de s'être retiré en Bohême : on a blâmé Napoléon de ne pas avoir poursuivi et détruit une armée battue.

« Mais le prince Charles ne pouvait absolument faire autre chose que ce qu'il a fait. Il devait se mettre au plus vite à couvert; il n'avait pas de choix. Seulement il a marché encore trop lentement, etc.

« Napoléon aussi a fait ce qu'il devait. A deux marches en arrière de Ratisbonne, le prince Charles avait trouvé un pays de montagnes et de défilés, la Bohême, où la défensive est si favorable. A la rive droite du Danube, Hiller s'était rallié, renforcé sur l'Inn, et même s'avançait sur Neumarck. Si Napoléon s'était engagé d'une ou deux marches au-delà de Ratisbonne, il laissait toute liberté au prince

Charles de regagner, à Passau ou à Linz, la rive droite du Danube; d'y faire sa jonction avec Hiller, de défendre les approches de Vienne et de se réunir plus tard au prince Jean. Napoléon perdait alors le plus beau fruit de la bataille d'Eckmülh; et ce n'était pas pour les laisser rejoindre, qu'il avait séparé les deux armées autrichiennes. Il eût abandonné par là tout l'avantage de la victoire, de sa position et du terrain. Pour aller de Ratisbonne à Vienne, par la Bohême, le chemin est mauvais, difficile; il forme un grand contour, un arc dont une autre route, belle, facile, directe, forme la corde. Or, c'est cette dernière qu'occupait Napoléon, sur la rive droite du Danube. Vienne est sur cette même rive, entourée d'une forte enceinte, susceptible d'une grande défense. Il ne pouvait espérer de l'occuper que par une marche rapide, par un coup de main. Il ne pouvait donc hésiter un instant à y courir. Cette détermination lui présentait toutes sortes d'avantages : elle maintiendrait la séparation des diverses armées autrichiennes, concentrerait autour de cette capitale toutes les forces françaises de l'Allemagne et de l'Ita-

lie; rappellerait au centre de la monarchie tous les corps ennemis destinés à faire insurger au loin les peuples contre la France : toute autre conduite eût été une faute. »

Aussi la marche sur Vienne s'exécute avec la même habileté qui en avait ouvert la route. C'est la même célérité dans la course, la même précision dans les mouvemens, la même étendue dans l'ensemble. Des ordres partent aussitôt pour Eugène, Bernadotte, Poniatowski. Napoléon fait écrire au premier : « Avancez en « toute confiance, l'Empereur va percer au cœur « de l'Autriche; l'ennemi ne tiendra pas devant « vous, etc., etc. Au dernier : *qu'il s'en rapporte à son zèle.* » — Bataille d'Ebersberg, nullement connue.

« Cependant à côté de tant d'audace se multiplient toutes les mesures de prudence; une 1re réserve se forme à Ratisbonne, pour nous garantir la ligne d'opération sur la rive gauche du Danube; une 2e se forme à Augsbourg, pour assurer la ligne d'opération de la rive droite; une 3e se forme sous le nom de corps d'observation de l'Elbe. Les places intermédiaires sont mises en état de défense. A Mayence, les conscrits, à mesure qu'ils arrivent de l'intérieur, sont orga-

nisés en bataillons provisoires et acheminés vers l'armée, etc., etc. »

L'auteur après avoir décrit ici les dispositions nouvelles, continue :

« Ainsi, cette armée française, tellement concentrée quand il faut combattre, s'étend maintenant en colonnes de corps échelonnés au fond de la vallée du Danube, suivant parallèlement la marche de l'Archiduc sur la rive opposée aux frontières de la Bohême; prête à faire face par la gauche le long du Danube, si l'armée de l'Archiduc se présentait. L'armée pouvait se concentrer aussi sur un point quelconque de sa ligne en 48 heures. C'est par cet heureux mélange de concentration et d'extension de corps si nombreux, manœuvrant avec la précision d'un régiment, que Napoléon déterminait d'aussi immenses succès et déconcertait les plans de ses ennemis, etc., etc.

« Nous vivons à une époque, remarque l'auteur, où les capitales prennent une telle importance sur les affaires de la guerre, que tout doit être sacrifié à la conservation de ces centres de l'administration et de la vie des empires : de leur occupation dépend presque toujours la défense et le sort des États. Les

exemples de Vienne et de Berlin, dans les deux guerres précédentes, l'avaient assez démontré. Depuis, l'occupation de Paris en a fourni deux nouvelles preuves. Si la prise de Moscow et de Madrid semblait en donner de contraires, on a été réduit à brûler la première, ne l'ayant pas su conserver; et quant à la 2e, il a fallu toutes les particularités de l'Espagne, qui ne se trouvent nulle autre part, tout les secours de l'Angleterre, les diversions de l'Europe, et une foule d'accidens, pour sauver la péninsule et produire cette exception à la règle générale. Les capitales doivent donc être mises à l'abri de l'invasion étrangère, afin de laisser aux armées la liberté de manœuvrer, et aux nations le temps de pourvoir à la défense générale. » Et à ce sujet il veut que Paris soit fortifié. C'était l'avis de Napoléon, dit-il; c'était aussi celui de Vauban, et c'est encore celui de l'ingénieur qui chez nous le remplace aujourd'hui, et qui ne porte qu'à 50 millions les frais de cette défense toute extérieure, c'est-à-dire, au tiers seulement de ce qu'on consacre chaque année en embellissemens, constructions, etc. (*Projet du général H.*)

« Vienne, capitale de l'Autriche, était donc

le but où tendaient également les deux commandans en chef, etc., etc.

« Or, aucune capitale n'était à cette époque dans une meilleure situation pour être défendue. A moitié couverte par le Danube, elle était entourée de deux fortifications; l'une extérieure, angulaire, à demi revêtement, qui enferme ses faubourgs; l'autre intérieure formée d'une très-forte enceinte, etc.

« Napoléon se présente devant Vienne le 10 mai au matin, quinze jours après Eckmülh, moins d'un mois après l'ouverture de la campagne; il fait occuper les faubourgs sans résistance; mais lorsque l'avant-garde se présente sur les glacis qui séparent les faubourgs de la ville, elle est reçue à coups de canon. Le maréchal Lannes envoye dans la place un aide-de-camp porteur d'une sommation. Cet officier est maltraité, retenu, et la ville tire contre ses faubourgs. Ceux-ci envoyent une députation à Napoléon pour intercéder en faveur de Vienne. Il la renvoye avec une lettre de Berthier à l'archiduc Maximilien, qui commandait dans cette capitale; mais à l'arrivée de cette députation le feu des remparts redouble. Dès-lors Na-

poléon, qui voulait ménager cette capitale plus que ne le faisaient les princes autrichiens eux-mêmes, prend le moyen convenable pour forcer l'archiduc à l'évacuer sur-le-champ. Profitant de l'énorme faute qu'on avait commise en négligeant de lier la place au Danube, il conduit lui même le 4e corps; jette un pont sur le petit bras qui sépare le faubourg *Landtraff* du *Prater*, et fait occuper le petit pavillon *de Lusthauss*. En même temps, pour répondre au feu de la place qui ne cessait de battre les faubourgs, et pour détourner l'attention de l'archiduc, Napoléon fait établir une batterie d'obusiers, à peu près sur le même emplacement où se fit l'attaque des Turcs en 1684.

« A 9 heures du soir des obus sont lancés dans la ville. Alors se trouvait malade dans le palais paternel, la jeune archiduchesse Marie-Louise. Sur un simple avis de cette circonstance, la direction du feu est aussitôt changée et le palais respecté. O jeux de la fortune! qui eût dit alors à Marie-Louise qu'à peu de mois de là ces mêmes mains qui faisaient trembler Vienne, tresseraient des couronnes pour sa tête; qu'au palais des Tuileries, épouse et mère, elle régnerait sur

ces Français qui la frappaient d'épouvante!!!

« Cette résistance de l'archiduc Maximilien, dans Vienne, était coupable, puisqu'il avait négligé tous les moyens de la rendre moins préjudiciable aux habitans, utile à l'état et à l'armée. Vienne pouvait être brûlée par un ennemi moins généreux, sans retarder d'une heure la possession de son enceinte : faute des deux archiducs.

« C'était beaucoup aux yeux de l'armée et de l'Europe d'avoir pris Vienne. Pour Napoléon c'était peu, lorsqu'il n'avait pas les ponts du Danube; parce que la fin d'une guerre de coalition n'était pas à Vienne; mais dans la dispersion des restes de l'armée autrichienne et de la ligue des Souverains, etc.

« Mais pour cela il fallait passer le Danube si impétueux, dans un moment où les eaux étaient les plus élevées, devant une armée encore formidable, et au milieu du pays ennemi, etc., etc.

« Cependant, le bruit de l'entrée des Français à Vienne, vint confirmer, dans les Cours et chez les peuples d'Allemagne, la sensation produite par la nouvelle des victoires d'Eckmülh.

Les projets d'insurrection et d'armement furent suspendus, les trahisons politiques ajournées, les associations particulières refroidies et comprimées. Schill, parvenu à réunir un corps de 6 mille hommes, en compromettant les noms des Rois de Prusse et d'Angleterre, ne trouvait plus de pays qui osât se déclarer pour lui, etc., etc.

« Le cabinet de Londres même se ressentit de l'influence de ces triomphes. Les intrigues et les indécisions de son ministère n'en furent pas peu augmentées, et ses grandes diversions promises, de plus en plus retardées.

« La Cour de Prusse multiplia les démonstrations de fidélité aux traités, et feignit de poursuivre les partisans de Schill. Celle de Russie, notre alliée en apparence, se décida enfin à nous fournir son contingent; elle mit en mouvement, sur la Gallicie, un corps de 15 mille hommes, beaucoup moindre que ne le portaient ses engagemens; et encore pense-t-on généralement que les Russes ne s'avancèrent que pour contrarier les progrès très-rapides des Polonais, et surtout leurs principes.

« Le passage d'un fleuve comme le Danube est

une opération fort difficile. Il ne suffit pas d'avoir un pont et de passer à l'autre rive, il faut déboucher au-delà, se maintenir et conserver le pont. Quand on considère l'effrayante immensité des objets nécessaires pour une telle construction et leur fragilité, ainsi que la terrible violence des obstacles qu'il faut vaincre, on à peine à concevoir que de telles opérations réussissent jamais. Ici il fallait traverser d'abord un premier bras du Danube, large de 230 toises; un second bras de 140 toises, où se trouvait le grand courant, séparé du premier par une île large de 100 toises; après cela on n'était encore arrivé que dans la grande île de Lobau, plantée d'arbustes et coupée de petits canaux. Il fallait enfin traverser, pour atteindre la rive gauche, un troisième bras, dont la largeur variait de 50 à 70 toises. Le Danube, en cet endroit, est divisé en tant de bras, parsemé de tant d'îles, que c'est un véritable labyrinthe, à l'abri duquel l'ennemi pouvait approcher beaucoup de nos travaux, Ainsi, c'était une triple rivière à passer, un triple pont à construire, dont un était de la plus grande dimension, au milieu des ennemis, qui, de tous

côtés, nous voyaient et nous entouraient. Dans la construction de ces ponts, il fallait se servir de bateaux de formes et de grandeurs diverses, ramassés au hasard, retenus par quelques cordages et quelques clous, pour lutter contre la violence de l'impétueux Danube. Tout cela fut fait et même fort vite, en raison de l'immensité des préparatifs que tous ces ponts exigeaient. Il faut néanmoins reconnaître que les inconvéniens que présentait ce passage, étaient rachetés par de grands avantages. Si le Danube était plus large et divisé en plusieurs bras, il était aussi moins rapide et moins profond. Ces îles servaient à assurer les ponts partiels; enfin, celle de Lobau était comme une tête du grand pont, une vaste place d'armes, d'où on pouvait arriver avec plus d'assurance sur la rive droite, etc., etc.

« Les ponts, commencés le 18 au matin, furent terminés assez vite. Aussi, dès le 20, le IIe corps avait gagné l'île de Lobau. L'Empereur s'y rendit lui-même, et fit jeter le dernier pont devant lui. Son intention était de marcher directement à l'ennemi et de terminer l'œuvre si brillamment commencée à Eckmülh.

Il avait rapproché de lui la majeure partie de l'armée, afin qu'elle pût défiler sans interruption sur la rive gauche.

« Le terrain où devait déboucher l'armée française était des plus favorables. En avant du coude que le fleuve formait en cet endroit et dont les bras s'élargissaient considérablement, se trouvaient les villages *d'Asparn* et *d'Essling :* le premier à gauche, touchant à un bras du fleuve où il y avait fort peu d'eau; le deuxième à droite, à 2 ou 300 toises en face du saillant du Danube. Plus à droite encore et à égale distance du fleuve, se trouve le bourg *d'Enzerdorf.* Entre Asparn et Essling il y a un millier de toises, et à peu près autant entre Essling et Enzerdorf. Les deux premiers villages, bâtis en maçonnerie, entourés de petites levées de terre, présentaient des espèces de forts très-aisés à défendre, deux excellens appuis pour notre ligne, couverte aussi par un bas-fond ou fossé : cette ligne pouvait être tournée, il est vrai, par ses deux flancs, au-dessous d'Essling du côté d'Enzerdorf, et sur les derrières d'Asparn, où le petit bras du Danube était facilement guéable.

« En avant des villages s'étendait une plaine

immense, parfaitement unie, sans ruisseau ni le moindre obstacle. On n'y apercevait que quelques villages au milieu de moissons verdoyantes : c'était le terrain le plus favorable pour deux armées égales qui avaient à disputer de bravoure et d'habileté. Ce l'était aussi pour une armée inférieure, qui aurait à lutter contre des forces supérieures, à l'aide des villages indiqués.

« Napoléon, plein de son projet de marcher à l'ennemi, n'attendait que d'être rejoint par une partie de l'armée; il ne pensa pas devoir être attaqué lui-même : les rapports de la cavalerie légère le maintinrent dans cette sécurité; aussi ne s'occupa-t-il nullement d'établir le 4e corps, ni de profiter des avantages de la ligne d'Asparn à Essling. Il faut le dire, parce qu'il n'y a rien d'indifférent à la guerre, ni dans ce qui décide de la vie des hommes et du sort des empires, si Napoléon ou Masséna avaient fait occuper convenablement Asparn, il est probable que ce village n'eût pas été pris par l'ennemi, ou si nous avions préparé à l'avance ce qui fut exécuté par le corps d'Hiller, en s'en emparant, jamais les Autrichiens ne s'y seraient

maintenus. Le mur du cimetière d'Asparn fut abattu par eux de leur côté, et ce cimetière leur devint par là une citadelle qu'il nous fallait escalader sous le feu le plus terrible, pour y parvenir; et quand nous nous en étions emparés, il n'était plus pour nous qu'un coupe-gorge, dans lequel nous demeurions entièrement à découvert. »

Ici se trouve décrite la première journée d'Essling (le 21 mai), où Masséna résiste avec son seul corps, pendant tout le jour, à toutes les forces autrichiennes, et conserve Asparn par cette opiniâtreté héroïque qui le caractérisait si éminemment. Les ponts déjà dérangés dès ce jour-là, interrompent fréquemment le passage des troupes, déjouent les projets de Napoléon, sauvent l'ennemi et amènent la terrible journée du lendemain, ainsi décrite par l'auteur :

« Tant d'héroïsme dans la défensive de Masséna et de ses braves avait produit la plus grande sensation au milieu des deux armées, et singulièrement augmenté chez nous l'ardeur pour attaquer le lendemain, et l'espoir d'une complète victoire. Napoléon, renforcé par le

corps de Lannes, veut attendre l'arrivée de Davoust et de la réserve pour faire sa grande attaque; mais dès les deux heures du matin, avant le point du jour, le combat avait recommencé à Asparn, et quelque temps après sur toute la ligne. Le généralissime autrichien s'était enfin décidé à faire avancer la réserve de grenadiers, qu'il avait jusque là si mal à propos laissée en arrière. Ce prince aurait dû sentir dès le premier moment la nécessité de brusquer une telle affaire. Ses retards avaient laissé arriver trois de nos divisions de plus à la rive gauche. Il persiste dans son même système de bataille, et s'acharne de nouveau contre Asparn; il attaque moins vivement Essling, où Lannes se trouve renforcé par deux divisions. Mais le général ennemi ne s'occupe nullement des moyens de tourner ces deux villages, et surtout Asparn. Son feu et ses masses l'écrasent de nouveau et lui facilitent les moyens de s'en emparer. Masséna fait relever la division Molitor par celle de St.-Cyr. Le 24e léger pénètre dans le village, culbute l'ennemi dans la grande rue, et coupe une colonne qui s'avançait par la rue parallèle. 800 hommes, dont 11 officiers et

un général, avec 6 pièces de canon, sont enlevés et conduits dans l'île de Lobau. Le 24e finit par être repoussé, le 4e arrive au secours et reprend le village, qui, perdu de nouveau, est de nouveau repris par le Hessois. Tous ces régimens montrent la plus brillante valeur. L'ardeur de Masséna soutient l'enthousiasme du 4e corps, au milieu de ce théâtre, le plus horrible que la guerre ait jamais présenté. En ce moment on annonce l'arrivée de la garde à Asparn : tout le monde croit tenir la victoire.

« Napoléon voyant l'ennemi persister dans ses fautes de la veille, et diriger ses grandes masses sur Asparn, avec une forte colonne sur Essling, ce qui dégarnissait beaucoup son centre, fait aussitôt des dispositions pour profiter de cette faute et exécuter immédiatement l'attaque projetée, dont il n'avait fait la veille qu'une démonstration : elle devait détruire l'ennemi en le perçant par le centre. Se croyant au moment de voir arriver le corps de Davoust, l'Empereur envoya les tirailleurs de sa garde à Asparn, et donna ordre à Lannes de commencer l'attaque avec son corps d'armée, dans l'intervalle entre Essling et Asparn, contre l'aile

gauche de Hohenzollern et la droite de Lichtenstein. Ainsi Napoléon fait avancer sa droite, et pivote sur sa gauche, appuyée à la défense d'Asparn. Par là, il partageait l'armée ennemie en deux portions qui allaient se trouver fort compromises l'une et l'autre. Lannes, à la tête de la division St.-Hilaire, ayant à sa gauche les grenadiers d'Oudinot, à sa droite la division Boudet, la cavalerie par masses dans les intervalles, marche fièrement à l'ennemi, et s'avance sur ce léger glacis, au sommet duquel se trouve le centre des Autrichiens.

« Averti du danger qui menace cette partie si importante de sa ligne, l'Archiduc accourt en toute hâte, appelle momentanément à lui une partie du corps de Bellegarde, dispose ceux de Hohenzollern et de Rosemberg; place derrière eux, en 3e ligne, afin de les renforcer encore, plusieurs régimens de l'aile droite de sa cavalerie, dont l'aile gauche est formée sur plusieurs lignes. Il attend ainsi l'attaque du maréchal Lannes. Cette attaque, exécutée sous les yeux mêmes de Napoléon, vive et impétueuse, culbute les premières troupes de l'ennemi. Bessières, à la tête des cuirassiers, fait plusieurs

charges brillantes sur la cavalerie et l'infanterie des Autrichiens. Celle-ci cédait du terrain. L'Archiduc se met à la tête des régimens battus, et les ranime par l'exemple de la plus brillante valeur; il saisit le drapeau de Zach, et se précipite dans le fort de la mêlée. Plusieurs de ses officiers sont blessés autour de lui.

« Cependant les Français redoublaient de vigueur et poussaient leurs avantages; la victoire la plus complète se montrait déjà aux yeux de Napoléon, lorsqu'au lieu de l'arrivée du maréchal Davoust, il reçoit, vers sept heures du matin, la nouvelle de la rupture de ses ponts, telle qu'il était impossible de songer à les réparer dans la journée *. La fortune lui arrachait le plus beau triomphe. Dans de telles dispositions, avec ce qu'il avait de troupes sous la main, Napoléon pouvait encore se livrer à l'espoir de vaincre; mais sa prudence l'emporta; il ne

* Ce cruel accident, essuyé aussi la veille, provenait non-seulement de la crue du Danube, mais encore du choc de nombreux radeaux, de grosses barques et de grands arbres lancés par des paysans et des soldats postés dans des îles supérieures, dont on avait négligé de se rendre maître.

voulut pas exposer à quelques nouveaux contre-temps le sort de tant de braves, dans cette plaine découverte, où les colonnes d'attaque pouvaient, à mesure qu'elles s'avançaient, être prises de flanc et à revers. Il ordonna donc à Lannes de suspendre son attaque, et de ramener ses troupes lentement dans leur première position; sa droite à Essling, et sa gauche dans la direction d'Asparn.

« Si cette brillante attaque ne fut pas couronnée d'un succès complet, elle en imposa pour tout le jour à l'ennemi; elle arrêta les attaques qu'il préparait; elle dégagea, pour le moment, nos aîles vivement pressées, etc.....

« Masséna tenait toujours Asparn, l'ennemi venait d'y rentrer; les tirailleurs de la jeune garde demandèrent à l'en chasser. Nouvellement formés, ils n'avaient de la garde que le nom et le dévouement. Ils gagnèrent là leurs grenades; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peines et de pertes. Ce village devait être encore disputé, et pendant toute la journée pris et repris par l'un et l'autre parti; toujours avec plus de facilité par l'ennemi, qui continuait à l'entourer; toujours avec plus de peine et de courage par nous,

un grand clos, repousse cinq assauts avec la plus grande valeur. Les grenadiers hongrois sont si mal menés, que l'Archiduc est obligé d'accourir encore pour les retenir sur la ligne.

« Cependant, à force d'essayer de tous les points de la position, le prince Charles finit par disposer sur le centre une attaque effrayante pour l'armée française. Ceux qui voyaient clair aux affaires de guerre, conçurent dans cet instant les plus vives inquiétudes. On apercevait en face de l'intervalle trop dégarni qui sépare Asparn d'Essling, la crête du rideau se couronner d'artillerie, de masses de cavalerie, de colonnes profondes d'infanterie. Ces préparatifs formidables menaçaient le terrain vide qui séparait les corps de Lannes et de Masséna, et la direction la plus courte sur nos ponts. Une attaque vive et franche de l'Archiduc avec ses réserves et les troupes inutiles sur la ligne, pouvait en peu de minutes accomplir la perte de l'armée. Déjà ces masses étaient à petite portée de notre ligne; heureusement l'ennemi perd, en examens et en mouvemens préparatoires, le temps qu'il fallait employer à agir avec vigueur. Napoléon, qui voit ce danger terrible,

dirige au centre tout ce qu'il peut trouver de disponible dans notre artillerie, en très-grande partie démontée; il fait marcher, vers les flancs des masses autrichiennes, quelques troupes déjà excédées de fatigue, et envoie Bessières charger avec la cavalerie, non plus pour la victoire, mais pour le salut de l'armée. Il faut donner tête baissée dans cette colonne pour l'arrêter; c'était un acte d'absolu dévouement. Nous n'avions plus en arrière de notre centre qu'une seule réserve d'infanterie; il est vrai que c'était la vieille garde; cette héroïque élite que pendant si longtemps il a suffi de montrer à nos ennemis pour arrêter ou contenir leurs plus grands efforts.

« Bessières, malgré les pertes de sa cavalerie, charge audacieusement et renverse la tête de la colonne. Il n'en faut pas davantage pour arrêter cet ennemi irrésolu. Dès-lors le sort de la journée est fixé, et Napoléon pourra attendre la nuit pour exécuter sa retraite; il se rapproche du petit pont pour veiller à ses préparatifs et ordonner les dispositions devenues nécessaires.

« La journée s'avançait, et il en était temps, car nos munitions étaient épuisées. L'artillerie et l'infanterie allaient se trouver sans cartouches;

la communication était interrompue avec les parcs de réserve; la plus grande partie de nos pièces étaient endommagées, les attelages tués depuis long-temps. On avait été obligé de ralentir le feu; l'ennemi, au contraire, continuait le sien avec sa terrible artillerie qui nous écrasait. Il renouvelait constamment ses attaques contre les deux villages. Dans l'une de ces attaques, vers le soir, Lannes, qui jusque-là était demeuré constamment au plus fort du danger, descendant de cheval pour prendre quelque repos, est frappé d'un boulet qui lui emporte les deux jambes. L'armée va perdre un de ses premiers chefs, dont les talens s'étaient si prodigieusement développés; la France, un de ses appuis les plus solides; l'Empereur, un ami zélé. Lannes fut transporté dans l'île de Lobau; Napoléon alla à sa rencontre près le petit pont. Leur entrevue fut des plus touchantes; leurs embrassemens des plus tendres. Napoléon pleurait à chaudes larmes à genoux devant le héros mourant. C'eût été en toute circonstance un grand spectacle; il l'était bien davantage le soir d'une bataille si douteuse qui nous coûtait tant de braves.

« Nos troupes avaient comme oublié la faim,

et l'extrême fatigue dans ces deux longues journées, où la chaleur fut excessive, où elles soutinrent 40 heures de combat. Belle époque de gloire !!! Dans une situation aussi critique, notre ardeur et notre confiance ne se refroidirent pas un instant ! L'ame du chef était passée dans celle de tous les soldats.... Pendant ces journées mémorables, 8 divisions françaises, qui ne formaient pas la moitié de notre armée, repoussèrent constamment les attaques de toute l'armée autrichienne, qui ne put conquérir quelques toises de terrain, et fut même souvent sur le point d'être culbutée.

« Dès le commencement de la nuit, on fit filer sur le petit pont les nombreux blessés entassés sur la rive gauche. Tous ceux qui donnaient signe de vie furent emportés dans l'île de Lobau. On fit ensuite passer l'artillerie, les caissons; on enleva même tous leurs débris. Les pièces prises à l'ennemi avaient été emmenées, rien ne fut laissé sur le champ de bataille, pas même les fusils et les cuirasses de nos morts.

L'ennemi fit la faute inconcevable de ne pas poursuivre immédiatement ses avantages, et de nous laisser surtout cette île de Lobau, qui,

saillante au milieu de son terrain, fut notre sûreté dans le revers, et nous devint bientôt le moyen du triomphe.

Dans cette campagne tout est classique chez Napoléon, pour quiconque peut en suivre et en juger les détails : on l'a vu jusque-là préparer et suivre rapidement la victoire; le voici à présent dans une circonstance imprévue, terrible. Qu'on le considère remédiant, en un clin-d'œil, à de grands désastres, et déterminant à l'instant même les dispositions qui doivent lui assurer de nouveau la victoire! Réduit à une défensive momentanée, il va créer dans l'île de Lobau, aux portes de Vienne même, une véritable forteresse française, qui maîtrisera le fleuve et le terrain. Trahi par les vagues du Danube, il va l'enchaîner; et le tout se fera en vue d'un ennemi qui se proclame triomphant, et ne songe point à troubler des prodiges qu'il ne sait pas deviner: et peut-être est-il en quelque sorte excusable, car l'auteur s'écrie à ce sujet : « Heureux ceux qui ont pu deviner « ces miracles du génie !!!... Ce ne furent pas tou- « jours ceux qui l'approchaient le plus. »

« Les premiers ordres, dit-il, sont donnés

à l'instant même du désastre, et les préparatifs sont si rapides, que 2 ou 3 jours après la bataille, on voit déjà plusieurs sonnettes battre des pilotis au travers des deux grands bras du Danube; mais les bulletins, pour tromper l'ennemi, annoncèrent qu'il s'agisait d'une sorte d'estacade pour couvrir les ponts et arrêter les brûlots. Le même jour, Napoléon détermine sur les lieux, et trace, de sa cravache sur le sable, le plan des ouvrages qui doivent former la tête des grands ponts et le réduit de Lobau.

A compter de cet instant, chacun travaille sans relâche; le chef se multiplie et les soldats sont infatigables. Leur constance, leur ardeur sont sans égales. Napoléon, dans ses projets et pour mieux se dérober à l'ennemi, a besoin, vers la fin, d'une petite île en face d'Essling, touchant presqu'à la rive autrichienne. Les généraux du génie et de l'artillerie en déclarent l'attaque à-peu-près impossible. Mais Napoléon ordonne, et en plein midi, un aide-de-camp de Masséna traverse le Danube, avec 5 cents voltigeurs, sous le feu de toute l'artillerie autrichienne, atteint l'île, en chasse l'ennemi, s'y maintient contre toutes ses attaques, et en deux

heures un pont de bateaux est construit en dépit de toutes les batteries qui enfilaient le Danube et jetèrent plus de 2 cents boulets dans les œuvres du pont. Sous un chef tel que Napoléon, tout avait cessé d'être impossible; personne ne s'occupait plus de sa propre conservation : la vie, c'était la gloire ! Il est vrai que le général ne s'épargnait guère. Napoléon faisait souvent lui-même la tournée des postes de l'ennemi; et en approcha, dans l'île du moulin, jusqu'à 25 toises. Un officier autrichien le reconnaissant un jour sur les bords d'un canal large de 50 toises, lui cria : ***Retirez-vous, Sire, ce n'est pas là votre place.*** Paroles admirables qui, vu le ressentiment du jour contre Napoléon, la crise du moment, et l'importance de sa disparition, honorent à jamais les rangs dont elles sortirent, et montrent, dans celui qui les prononça, une loyauté et un culte à l'honneur qui ne sauraient être surpassés ! ! ! »

Enfin au bout de 43 jours, durant lesquels on a le droit de se demander : qu'a fait l'Archiduc ? que devait-il, que pouvait-il faire ? Ce que l'auteur au surplus discute rigoureusement. Au bout de 43 jours, disons-nous, tous les tra-

vaux se trouvent accomplis ; ils étaient immenses et merveilleux : en voici un échantillon.

« Il y avait à chacun des deux grands bras du Danube, larges, l'un de 230, et l'autre de 140 toises, des ponts sur pilotis où trois voitures pouvaient marcher de front. Au-dessus de ceux-ci, de petits ponts, larges de 8 pieds, pour l'infanterie ; au-dessous, des ponts de bateaux. Ainsi des débouchés étaient préparés pour trois colonnes, et le tout était couvert par des estacades qui se rejoignaient sur une île, à 2 cents toises au-dessus des ponts. Le soin fut poussé à un tel point, qu'on éclaira ces ponts par des lanternes de 10 en 10 toises, continuées tout au travers de l'île de Lobau, le long des chaussées qu'on y avait pratiquées sur une largeur de 40 pieds. Au moyen de ces lanternes, le chemin demeurait aussi praticable de nuit que de jour. De grands écriteaux indiquaient, à chaque embranchement, toutes les directions pour les divers corps de l'armée. Ainsi les plus minutieuses précautions avaient été ajoutées au développement des plus grands moyens, etc.

« Cependant, l'Empereur avait employé l'intervalle des travaux à réorganiser son armée, et

à rapprocher de lui tous les corps dont il pouvait disposer. Le prince Eugène lui avait amené l'armée d'Italie, au travers de beaux faits d'armes, couronnés par la victoire de Raab. Marmont était arrivé avec son corps du fond de la Dalmatie.

« Le plan de Napoléon, des plus vastes, des plus décisifs, embrasse l'ensemble de ses armées et les divers pays qu'elles occupent. Toutefois tant de coopérations, et à de si grandes distances, n'ont à ses yeux et dans sa pensée, que l'unité de but et d'action. Il va jeter sa grande armée au-delà du Danube et sur la gauche de l'ennemi, pour le séparer de la Hongrie; il l'attaquera sur le champ de bataille qu'il aura conquis, le battra et l'acculera sur la Bohême, où il se trouvera prévenu, et entouré de toutes parts. Le tout s'accomplira de point en point, ainsi qu'il l'a réglé, jusqu'au moment où l'ennemi, frappé de sa situation désespérée, implorera un armistice.

« Les ordres furent donc donnés à Masséna de porter ses divisions vers la partie septentrionale de Lobau; à Oudinot de passer, le 1^er^ juillet, dans cette île, et de s'y établir; à Eugène

l'être rendu le 4 à Ebersdorf avec des vivres pour deux jours, et de passer les ponts sans s'arrêter; à Davoust de ne partir que dans la nuit du 4 au 5, et de filer sur-le-champ dans l'île de Lobau; à Bernadotte et à Bessières d'être rendus le 2 à Ebersdorf; à Vandame d'occuper Vienne, le 2 au soir; à Lefevre d'envoyer Wrede à Vienne pour se réunir à la garde impériale, et de se tenir lui-même à Lintz, pour, dès que la grande armée aurait passé le Danube, entrer en Bohême par le sud, en même temps que Jérôme y entrerait de Dresde par le nord, et que Junot, de Bareuth, la menacerait par l'ouest. Enfin, il n'est pas jusqu'à Poniatowsky, auquel Napoléon prescrivait d'emmener ses Polonais sur Olmutz pour contenir l'archiduc Ferdinand, et d'y entraîner les Russes, si ces alliés douteux avaient la loyauté de nous servir de bonne foi.

« C'est pour les gens du métier surtout que sont intéressans et précieux les ordres donnés en cette occasion; ils sont le programme exact des batailles qui suivirent. Jamais on n'avait vu diriger une aussi grande opération à l'avance avec autant de précision, et jamais tout n'avait été prévu avec autant d'exactitude. Les détails

du passage ne sont pas moins admirables.

« Le 4 juillet, à une heure après midi, on reçoit l'ordre de traverser le soir même.

« Tout avait été parfaitement préparé; les passages étaient multipliés, la direction de chaque corps jalonnée à l'avance; aussi tout fut exécuté avec la plus grande promptitude et dans le plus grand ordre. Jamais une armée aussi nombreuse n'avait aussi rapidement traversé tant de défilés et formé son ordre de bataille. En une nuit elle se trouva rangée de l'autre côté du Danube, quand son ennemi surpris la croyait encore dans ses cantonnemens. Du temps de Turenne et de Condé on n'eût pas cru la chose possible; du temps de Villars et de Vendôme, on y eût employé plusieurs jours peut-être, sans y parvenir; enfin, du temps de Frédéric, à peine ce grand capitaine aurait-il espéré y réussir avec sa bonne armée. Nos adversaires, dans la plus belle plaine du monde, passaient des demi-journées à se mettre en ordre de bataille, etc.

« Napoléon ayant deux ponts à son extrême gauche, dont le premier sur pilotis, à l'abri de tout accident, devant servir de ligne de commu-

nication pour l'armée, voulut avoir un autre pont comme de réserve à son extrême droite; il se ménageait ainsi, pour tous les cas, la possibilité de manœuvrer par les deux extrémités du saillant de la Lobau, le plus près possible des grands bras du Danube. C'est par ce dernier pont que commença la grande opération.

« A 9 heures du soir, vers l'embouchure du bras de Lobau, dans le grand Danube, Oudinot fait embarquer 15 cents voltigeurs dans des bacs et des bateaux préparés par la marine; ils passent à la rive gauche et s'y établissent. Dès le premier coup de canon d'Oudinot, toutes les batteries de Lobau font un feu terrible, les unes sur les ouvrages ennemis, les autres sur le terrain qu'il occupe; le plus grand nombre sur Enzersdorf et ses alentours. On voit perpétuellement en l'air une quantité de bombes et d'obus enflammés. Masséna jette de son côté 12 cents hommes sur l'autre rive; ils passent dans cinq bacs. Le premier a de la peine à aborder, les hommes se jettent à la nage et le tirent à terre; alors le passage continue sans interruption. Les postes de l'ennemi sont enlevés ou surpris, et on établit les ponts préparés à l'a-

vance. Celui d'une seule pièce se trouve placé en 8 ou 10 minutes, malgré la baisse des eaux. Le 4e corps commence immédiatement à défiler, le transport continue sur les bacs. On commence des ponts de radeaux et de bateaux sur l'île Alexandre. Le premier est fini à trois heures, le second à deux ; un quatrième est jeté plus haut; le cinquième avance rapidement. Cependant la canonnade continuait d'une manière épouvantable; Enzersdorf est bientôt la proie des flammes. L'ennemi ne répondait que faiblement en face des ponts; mais il tonnait de tous ses ouvrages sur le terrain de l'ancien passage, où il croyait que notre armée débouchait. A tout ce fracas vint se joindre un orage terrible et une pluie par torrens, qui produisit un froid extraordinaire. Les travaux n'en sont nullement dérangés. Napoléon est partout, courant à pied d'un pont à l'autre, au milieu des boues et de ces rives glissantes où on culbute à chaque instant. Infanterie, artillerie, cavalerie, tout défile sans relâche. A mesure qu'on gagne du terrain sur la rive gauche, Napoléon fait assurer ces premiers progrès. Il a donné à l'avance aux officiers du génie l'ordre

de tracer quatre immenses redans pour couvrir les ponts. Ainsi chaque pas que font les troupes, préparé par le feu terrible qui écrase l'ennemi, est protégé par des ouvrages contre tout accident. L'avant-garde ennemie, qui se trouvait dans cette partie, cède le terrain presque sans combattre, et se retire au-delà d'Enzersdorf, selon l'ordre qu'elle en a reçu!

« Malgré la multiplicité des ponts, il fallait encore plusieurs heures pour faire défiler une armée aussi nombreuse que la nôtre. Les corps de la 2e et 3e lignes non encore formées, arrivaient successivement. Ce n'est que vers midi que la première ligne se trouve établie perpendiculairement au Danube, selon l'ordre donné : Massena à gauche, Oudinot et Bernadotte au centre, Davoust à droite. Ces corps sont par régimens serrés en masse. Ils occupent ainsi un bien petit espace. L'armée d'Italie, la garde, avec le 11e corps viennent former la 2e ligne, et les réserves de cavalerie la 3e. Le reste de l'armée étant arrivé, ou près de l'être, Napoléon porte en avant sa première ligne et s'étend en éventail, etc., etc. »

Ici se trouvent les développemens de cette

célèbre bataille de Wagram, tellement remarquable par les mouvemens préparatoires et les grandes manœuvres instantanées qui la rendent une des plus longues qui aient été livrées: ils remplissent tout une semaine. Cette bataille est encore une des plus mémorables des temps modernes, par les forces qui combattirent de part et d'autre, la réputation des deux généraux opposés, les pertes des deux armées, et son grand résultat, la paix de Vienne. Cet événement fournit à l'auteur les détails les plus lucides, les réflexions les plus judicieuses. Mais je passerai tout de suite aux premiers résultats de la bataille proprement dite. Elle coûta aux Autrichiens 24 mille morts ou blessés, et nous laissa 20 mille prisonniers. Toutefois elle fut loin encore de remplir les espérances de Napoléon : l'armée reprocha à un de ses lieutenans, dont elle s'était déjà plainte à Austerlitz, à Iéna, à Than, etc., d'avoir, le 5, attaqué trop tard Wagram; évacué, le 6, sans combatre, Aderclaa, tête de notre position, appui des manœuvres de Napoléon, et qui, entre les mains de l'Archiduc, devint celui de sa résistance et de ses attaques. Peut-être ce lieutenant de l'Empereur eût-il pu se

rejeter sur la mauvaise conduite des troupes étrangères qui lui étaient confiées; mais loin de là, il se permit même, contre l'usage reçu, une proclamation individuelle dans laquelle il les qualifiait de *colonne de granit*; ce qui remplit d'étonnement les autres corps, et porta l'Empereur à le renvoyer en France.

« Napoléon, compagnon et juge des hauts faits de ses braves, leur distribua de nombreuses récompenses. Passant en revue l'armée d'Italie, le lendemain de la bataille, il dit aux soldats : « Vous êtes de braves gens, vous vous êtes tous « couverts de gloire! » Une proclamation témoigna à l'armée la satisfaction de son Empereur, et s'adressa plus particulièrement au génie, à l'artillerie et aux pontonniers, qui, par leurs immenses travaux, avaient préparé tous ces miracles.

« Napoléon fit trois maréchaux sur le champ de bataille : Oudinot, Marmont et Macdonald. Il embrassa ce dernier, délaissé long-temps à cause de dissentimens antérieurs. Le nouveau maréchal, attendri jusqu'aux larmes, s'écria dans l'effusion de son cœur, qu'il lui vouait désormais une fidélité sincère, engagement que

Napoléon, du reste, a eu l'occasion de témoigner avoir été rempli. »

L'auteur, après avoir analysé la conduite et les fautes de l'Archiduc en cette circonstance, dit: « Pour Napoléon, il s'est conduit, dans cette bataille, d'après les mêmes principes que dans l'ensemble de la campagne. Il a tenu ses troupes sous sa main, et a manœuvré excentriquement. Attaqué et prévenu, il a laissé l'ennemi démasquer son mouvement, l'a attaqué lui-même à son tour au moment et au point favorable. Rien ne lui a échappé, ni les dangers de la gauche et de l'île de Lobau, en état de se défendre seule, où il voit Boudet; ni les dangers de la droite, où il renforce Davoust, au cas que le prince Jean arrivât. Cependant il a éprouvé de grands contre-temps : si l'attaque du 5 au soir eût été convenablement faite, elle eût réussi, et dès-lors l'armée de l'Archiduc, percée par le centre, était séparée en deux parties qui pouvaient être fortement entamées, et qui, rejetées, l'une sur la Bohême, l'autre sur la Hongrie, ne se seraient plus rejointes. On eût évité, dès-lors la grande bataille et toutes les chances du lendemain. Si Adercla n'eût pas

été abandonné sans coup férir, le 6 au jour, l'armée française, qui se trouvait concentrée, aurait coulbuté du premier effort le centre dégarni de l'ennemi, et serait retombée sur sa droite, qui eût été écrasée ou noyée dans le Danube, etc., etc.

« Cependant l'Archiduc se retirait en toute hâte sur la Bohême, et sa retraite, quoique faite avec une grande habileté, allait développer les conséquences de la bataille, bien plus désastreuses encore que la perte de la bataille elle-même. Chaque jour, chaque instant voyait entamer l'armée ennemie : elle était menacée de périr en détail. La Cour de Vienne sentit toute l'imminence du danger, et se hâta de le prévenir. Le 10, vers le soir, Masséna poursuivant ses avantages et maître des faubourgs de Znaïm, allait enlever la ville, quand un cri universel se fit entendre tout le long de la ligne, celui de *cessez le feu, cessez le feu*. Une députation autrichienne avait atteint Napoléon, pour traiter de la paix et solliciter une armistice. Ce dernier point devint un grand sujet de dissertation dans toute l'armée, et sous la tente même de l'Empereur. La situation vraiment critique des forces autrichiennes était visible à tous les

yeux, et grand nombre pensaient que c'était un devoir que de recueillir infailliblement le prix de tant d'efforts, que le temps était venu d'en finir une fois pour toutes avec une Cour sans bonne foi, dont les protestations et les serments n'avaient jamais pour but que de gagner du temps et de machiner de nouvelles attaques. Napoléon ne pensa pas ainsi, et prenant une plume, signa l'armistice, disant : « *Il « y a eu assez de sang versé.* »

« Cette armistice nous livra les deux rives du Danube jusqu'à Raab, et toutes les provinces allemandes : c'est-à-dire que nos troupes eurent à occuper un tiers de la monarchie autrichienne avec plus de 8 millions de population. L'armée ennemie se retira par le nord de la Moravie, au-delà de Presbourg, dans le reste de la Hongrie, abandonnant désormais la défense de la Bohême à ses seules et propres forces. Le commandement en fut retiré à l'archiduc Charles, qui emporta, quelles qu'eussent été d'ailleurs ses combinaisons militaires, l'intérêt le plus vif des militaires français, leur admiration même pour la valeur personnelle dont il avait prodigué les preuves. Son malheur, disait-on,

avait été d'avoir eu Napoléon à combattre, et chacun pensait qu'aucun général en Europe n'eût pu même faire aussi bien.

« Là se termine une campagne de moins de trois mois, qui pourrait même compter une autre espèce de suspension d'armes tacite de 13 jours; et durant ce court intervalle, que de choses! et quels résultats!!!....

« La victoire de Wagram eut sur les esprits et la politique l'influence devenue habituelle. Napoléon avait ouvert la campagne au moment d'une crise vraiment effrayante : la ligue était générale contre lui, les machinations universelles. La victoire d'Eckmühl frappa de terreur toutes les malveillances, et contint tous les mouvemens; le revers d'Essling ranima tous les plans et réveilla toutes les espérances. Wagram les confondit de nouveau; chacun s'empressa de reprendre son attitude soumise, et de multiplier ses protestations de dévouement et de bonne amitié.

« Le cabinet anglais, qui n'avait pas su ou voulu aider l'Autriche quand elle luttait encore, se hâta, aussitôt qu'il la vit abattue, d'effectuer, avant le retour des troupes françaises,

son expédition contre le port d'Anvers, dont la destruction lui tenait si fort à cœur: il la manqua par impéritie. Toutefois cette diversion suffit encore pour ranimer les secrètes espérances de l'Autriche, et lui faire traîner les négociations en longueur. C'est dans cet intervalle qu'un événement imprévu fut sur le point de déjouer toutes les combinaisons, et de donner un tout autre cours aux événemens de l'Europe: Napoléon fut à l'instant de tomber à Schœnbrun sous le couteau d'un fanatique. Si l'acte eût été consommé, qui peut dire ce qui se serait passé en Europe! !! *

« Enfin l'expédition d'Anvers avortée, et Napoléon prenant le ton menaçant, l'Autriche

* J'ai entendu l'Empereur se faire précisément la même question, et y répondre, en parcourant en peu d'instans huit ou dix hypothèses diverses, avec cette fécondité d'idées et cette rapidité d'expressions qui lui étaient si particulières. Si je ne l'ai pas mentionné en son lieu, c'est que, ne voyant pas qu'il en pût ressortir aucun bien, et y jugeant de nombreux inconvéniens, j'ai cru devoir omettre le tout; seulement il termina, disant : « Je n'hésite pas à prononcer que mon assassinat « à Schœnbrun eût été moins funeste pour la France « que ne l'a été mon union avec l'Autriche. »

signa, le 14 octobre, la paix de Vienne, dont les conditions, vu le véritable état des choses, purent être regardées comme de nouveaux actes de la clémence du vainqueur.

« Napoléon épargna donc encore une fois l'Autriche; c'est qu'il était loin de vouloir la détruire; qu'il la jugeait nécessaire à sa politique, et qu'il espérait se l'attacher enfin à force de bienfaits. Il s'est cruellement trompé!!!..... Et toutefois on a pu lire plus haut, quelque part, dans ce Recueil, qu'il s'accusait, comme d'une véritable faute, de l'avoir laissée trop forte après Wagram. « Le lendemain de la bataille, « j'eusse dû, disait-il, faire connaître, par l'ordre « du jour, que je ne traiterais avec l'Autriche, « qu'après la séparation préalable des couronnes « d'Autriche, de Hongrie, de Bohême, placées « sur des têtes différentes. »

Ici l'auteur, après des réflexions générales sur cette magnifique campagne, récapitule ce que la patrie, en cette dernière occasion, doit en aussi peu de temps, à l'activité, la persévérance, la force d'ame, l'immensité du génie d'un seul homme; il démontre que la gloire, l'indépendance, la splendeur, la félicité de cette patrie,

étaient le premier, l'unique sentiment de cet homme vraiment grand; et il termine en expliquant ainsi son extrême modération dans son dernier triomphe. « C'est que Napoléon, dit-il, « bien au-dessus de ses victoires et des ambi- « tions ordinaires, s'était imposé la plus belle, « la plus grande des missions. Poussé à une « haute dictature, d'abord en France, par les « factions qui la divisaient et mettaient son « existence en péril; ensuite sur toute l'Eu- « rope, par la constante coalition de ses enne- « mis, leurs attaques perpétuelles, le refus « obstiné de la paix générale, il avait su juger « inévitable la régénération moderne; et préten- « dait à la diriger.... Placé au plus haut point des « lumières, au-dessus des intérêts comme des « passions, il avait pu peser les nécessités du « temps.... Chef de la cause des peuples triom- « phans, il voulait en traiter à l'amiable avec « les Rois vaincus, etc., etc. »

Dans mon Recueil, l'auteur trouvera plus d'une fois, dans les paroles de Napoléon même, l'occasion d'être fier de l'avoir si bien deviné, et il goûtera surtout la douce satisfaction de

cœur de l'avoir admiré, aimé, en pleine connaissance de cause.

Mardi 13.

Sur la guerre de Russie. — Fatalités, etc. — M. de Talleyrand, etc. — Corine de Mme de Staël. — M. Necker, etc.

L'Empereur m'a emmené de bon matin fort loin dans le bois; il a causé plus d'une heure sur la situation de la France; de là, il est revenu sur les gens qui l'avaient trahi, sur les fatalités nombreuses qui l'avaient entraîné : la sécurité perfide causée par son mariage avec l'Autriche; l'aveuglement des Turcs, qui font la paix précisément quand ils devaient faire la guerre; celui de Bernadotte, qui obéit à son amour-propre et à ses ressentimens, plutôt qu'à sa véritable grandeur et à sa stabilité; une saison rigoureuse outre mesure; jusqu'à la supériorité d'esprit de M. de Narbonne à Vienne, qui, découvrant l'Autriche à nu, la força de se hâter; enfin les succès mêmes de Lutzen et de Bautzen, qui, ramenant le Roi de Saxe à Dresde, le mirent, lui Napoléon, en possession des signatures hostiles de l'Autriche, et ne lui laissèrent plus

aucun faux-fuyant. « Quel malheureux con-
« cours pourtant! disait-il d'un accent tout-à-
« fait expressif; et toutefois, continuait-il, le
« lendemain de la bataille de Dresde, François
« avait envoyé déjà quelqu'un pour traiter. Il
« fallut que l'échec de Vandamme arrivât à
« point nommé comme pour aider à l'arrêt du
« destin. »

M. de Talleyrand, sur la conduite duquel l'Empereur revenait beaucoup, pour savoir, disait-il, quand il avait commencé véritablement à le trahir, l'avait poussé fortement à la paix au retour de Leipsick. « Je lui dois, observait-il,
« cette justice : il blâma mon discours au Sénat;
« mais approuva fort celui au Corps Législatif.
« Il ne cessait de me répéter que je me mépre-
« nais sur l'énergie de la nation; qu'elle ne
« seconderait pas la mienne, que je m'en verrais
« abandonné, qu'il me fallait m'accommoder à
« tous prix. Il paraît qu'il était alors de bonne foi,
« qu'il ne trahissait point encore. Talleyrand
« n'a jamais été pour moi éloquent ni persuasif;
« il roulait beaucoup et long-temps autour de
« la même idée. Peut-être aussi me connaissant
« de vieille date, s'était-il fait une manière pour

« moi; du reste, il était si adroitement évasif « et divagant, qu'après des conversations de « plusieurs heures, il s'en allait, ayant échappé « souvent aux éclaircissemens ou aux objets que « je m'étais promis d'en obtenir, lorsque je l'a- « vais vu arriver, etc., etc. »

Quant aux affaires du moment et au sujet des derniers journaux qui peignaient la France en agitation toujours croissante, le résultat a été que, pour toute l'Europe, les chances de l'avenir semblaient indéfinies, multipliées, inépuisables; qu'il existait, en cet instant, un fait constant, lequel nous parvenait de tous côtés; c'est que personne en Europe ne se croyait dans une attitude stable. Chacun semblait redouter ou pressentir des événemens nouveaux, etc.

L'Empereur m'a retenu à déjeûner avec lui sous la tente; il a fait ensuite apporter Corine de Mme de Staël, dont il a lu quelques chapitres. Il ne pouvait l'achever, disait-il. Mme de Staël s'était peinte si bien dans son héroïne, qu'elle était venue à bout de la lui faire prendre en grippe. « Je la vois, disait-il, je l'entends, je « la sens, je veux la fuir, et je jette le livre. Il « me restait de cet ouvrage un meilleur souvenir

« que ce que j'éprouve aujourd'hui. Peut-être « est-ce parce que dans le temps je le lus avec « le pouce, comme dit, fort ingénieusement « M. l'abbé de Pradt, et non sans quelque « vérité. Toutefois je persisterai, j'en veux « voir la fin; il me semble toujours qu'il n'était « pas sans quelque intérêt. Je ne puis pardonner « du reste à Mme de Staël d'avoir ravalé les « Français dans son roman. C'est assurément « une singulière famille que celle de Mme de « Staël! Son père, sa mère et elle, tous trois « à genoux, en constante adoration les uns des « autres, s'enfumant d'un encens réciproque, « pour la meilleure édification et mystification « du public. Mme de Staël, toutefois, peut se « vanter d'avoir surpassé ses nobles parens, « lorsqu'elle a osé écrire que ses sentimens pour « son père étaient tels, qu'elle s'était surprise « à se trouver jalouse de sa mère.

« Mme de Staël était ardente dans ses passions, « continuait-il; elle était furieuse, forcenée « dans ses expressions. Voici ce que lisait la « police durant sa surveillance.—Je suis loin de « vous, écrivait-elle à son mari, apparemment. « Venez à l'instant, je l'ordonne je le veux,

« je suis à genoux... je vous implore !... Ma main « est saisie d'un poignard !... Si vous hésitez, je « me tue, je me donne la mort, et vous serez « coupable de ma destruction » : C'était Corine.

Elle avait accumulé, dans le temps, tous ses efforts, toutes ses ressources sur le général de l'armée d'Italie, disait l'Empereur; elle lui avait écrit au loin sans le connaître; elle le harcela présent. A l'en croire, c'était une monstruosité que l'union du génie à une petite insignifiante Créole, indigne de l'apprécier ou de l'entendre, etc., etc. Le général ne répondit malheureusement que par une indifférence qui n'est jamais pardonnée par les femmes, et n'est guère pardonnable en effet, observait-il en riant.

A son arrivée à Paris, il se trouva poursuivi du même empressement, continuait-il; mais de sa part, même réserve, même silence. Madame de Staël, cependant, résolue d'en tirer quelques paroles et de lutter avec le vainqueur de l'Italie, l'aborda debout au corps dans la grande fête que M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, donnait au général victorieux. Elle l'interpella au milieu d'un

grand cercle, lui demandant qu'elle était à ses yeux la première femme du monde, morte ou vivante. « Celle qui a fait le plus d'enfans, ré-« pondit Napoléon, avec beaucoup de simpli-« cité. » Madame de Staël, d'abord un peu déconcertée, essaya de se remettre en lui observant qu'il avait la réputation d'aimer peu les femmes. « Pardonnez-moi, reprit encore Napoléon, « j'aime beaucoup la mienne, Madame. »

Le général de l'armée d'Italie eût pu sans doute mettre le comble à l'enthousiasme de la Corine génevoise, disait l'Empereur; mais il redoutait ses infidélités politiques et son intempérance de célébrité; peut-être eût-il tort. Toutefois l'héroïne avait fait trop de poursuites, elle s'était vue trop rebutée, pour ne pas devenir une chaude ennemie. « Elle suscita d'abord « Benjamin Constant, qui n'entra pas bien « loyalement dans la carrière, observait l'Em-« pereur : lors de la formation du Tribunat, « il employa les plus vives sollicitations « près du premier Consul pour s'y trouver « compris. A onze heures du soir il suppliait « encore à toute force; à minuit, et la fa-« veur prononcée, il était déjà relevé jusqu'à

« l'insulte. La première réunion des tribuns « fut pour lui une superbe occasion d'invecti- « ver. Le soir, illumination chez madame de « Staël. Elle couronna son Benjamin au milieu « d'une assemblée brillante, et le proclama un « second Mirabeau. A cette farce, qui n'était « que ridicule, succédèrent des plans plus dan- « gereux. Lors du concordat, contre lequel ma- « dame de Staël était forcenée, elle unit tout- « à-coup contre moi les aristocrates et les ré- « publicains : — Vous n'avez plus qu'un mo- « ment, leur criait-elle, demain le tyran aura « 40 mille prêtres à son service. »

Madame de Staël ayant enfin lassé toute patience, disait Napoléon, fut envoyée en exil. Son père avait déjà vivement déplu lors de la campagne de Marengo. « A mon passage j'avais « voulu le voir, disait l'Empereur, et n'avais « trouvé qu'un lourd régent de collége, bien « boursoufflé. Peu de temps après, et dans l'es- « poir sans doute de reparaître avec mon « secours sur la scène du monde, il publia une « brochure dans laquelle il prouvait que la « France ne pouvait plus être république ni « monarchie. On ne voit pas trop, disait l'Em-

« pereur, ce qui lui restait. Il appelait dans cet « ouvrage le premier Consul, *l'homme néces-* « *saire*, etc. etc. Lebrun lui répondit, par une « lettre en quatre pages, dans son beau style et « d'une façon très-mordante : il lui demandait « s'il n'avait pas assez fait de mal à la France, « et s'il ne se lassait pas, après son épreuve de la « Constituante, de prétendre à la régenter de « nouveau ?

« Madame de Staël, dans sa disgrâce, com- « battait d'une main et sollicitait de l'autre. « Le premier Consul lui fit dire qu'il lui lais- « sait l'univers à exploiter, qu'il lui abandon- « nait le reste de la terre, et ne se réservait que « Paris, dont il lui défendait d'approcher. Mais « Paris était précisément l'objet de tous les « vœux de madame de Staël. N'importe, le « Consul fut constamment inflexible. Toutefois « madame de Staël renouvelait de temps à « autre ses tentatives. Sous l'empire elle voulut « être dame du palais : il y avait sans doute à « dire oui ou non; mais le moyen qu'on pût « tenir madame de Staël tranquille dans un « palais ! etc., etc. »

Après dîner l'Empereur nous a lu les Ho-

races, que notre admiration a souvent interrompus. Jamais Corneille ne nous avait semblé plus grand, plus beau, plus nerveux que sur notre rocher.

Mercredi 14.

De la chasse à Ste-Hélène, etc.—Veille du 15 août, etc.

L'Empereur est sorti de bonne heure. Avant neuf heures il m'a fait appeler; il était dans l'intention de monter à cheval et d'essayer de pouvoir tirer quelques perdrix que nous apercevons toutes les fois que nous sommes en voiture, qui se laissent toujours approcher tant que nous sommes sans armes, mais jamais autrement. L'Empereur s'est mis à marcher pour tâcher de se poster à propos; mais on n'a pu retrouver les perdrix; il s'est fatigué promptement et a pris le parti de monter à cheval, observant que tout ceci n'était point précisément les chasses de Rambouillet ni de Fontainebleau. Au retour nous avons déjeûné sous la tente; l'Empereur a fait asseoir à table le petit Tristan, qu'il a vu traverser la prairie, et s'en est fort amusé pendant tout le repas.

Après le déjeûner, l'Empereur a fait relire et a clos le chapitre de Rivoli. Nous en étions aux trois quarts, quand l'annonce du Gouverneur nous a fait quitter précipitamment la tente et prendre refuge chacun dans notre tanière. L'Empereur a voulu beaucoup moins qu'un autre se laisser relancer; ses conversations avec le Gouverneur, lui sont par trop pénibles et désagréables. « Je n'en veux plus avoir, dit-il. « Il m'échappe des choses dures qui compro- « mettent mon caractère et ma dignité : il ne « doit sortir de ma bouche que des choses flat- « teuses. » Il se trouvait fatigué de sa course du matin; il s'est mis au bain.

Sur les cinq heures il a fait un tour en calèche, le temps était délicieux.

Le Gouverneur avait vivement désiré voir l'Empereur : il avait, disait-il, à lui parler d'affaires. On soupçonne que c'était pour lui dire qu'il n'avait plus d'argent, qu'il avait tout épuisé et ne savait plus comment faire; ce qui eût été fort indifférent à l'Empereur, qui n'eût pas manqué de le prier de nouveau de le laisser tranquille.

Avant le dîner, l'Empereur jouait aux

échecs dans le salon; il avait pris du punch. Je suis arrivé tard, en entrant il m'a dit de prendre ma part du punch; mais on a fait observer qu'il n'y avait plus de verres. « Oh que si, a-t-il dit en « me donnant le sien, et il boira j'en suis sûr.... » Puis il a ajouté : « C'est à l'anglaise n'est-ce « pas? Chez nous on ne boit guère qu'après sa « maîtresse. »

Pendant le dîner on a fait l'observation que c'était la veille du 15 août; l'Empereur a dit alors : « Demain en Europe, bien des santés seront « portées à Sainte-Hélène. Il est bien quelques « sentimens, quelques vœux qui traverseront « l'Océan. » Il en avait déjà eu la pensée ce matin durant la course à cheval, et m'avait dit les mêmes choses.

Après le dîner, Cinna : Corneille nous semble divin.

Jeudi 15.

Fête de l'Empereur.

Aujourd'hui, 15 d'août, c'était la fête de l'Empereur; nous avions projeté de nous présenter tous chez lui vers les onze heures : il nous a déjoués en paraissant gaîement à nos portes dès

neuf heures. Il faisait fort doux; il a gagné le jardin; chacun s'y est successivement réuni : le Grand-Maréchal, sa femme, ses enfans sont arrivés; l'Empereur a déjeûné, entouré de tous ses fidèles, sous la grande et belle tente, qui est une véritable et heureuse acquisition. La température était belle, lui-même était gai et fort causant; il a semblé jouir quelques instans de nos sentimens et de nos vœux; il a voulu, nous a-t-il dit, passer toute la journée entouré de nous tous; ce qui a eu lieu, causant, travaillant et promenant à pied ou en voiture.

Vendredi 16.

Ecole Polytechnique supprimée, etc. — Indécence des journaux anglais, etc. — Machine à glace.

Mon fils et moi nous nous sommes rendus de très-bonne heure sous la tente auprès de l'Empereur, qui a travaillé divers chapitres de la campagne d'Italie jusqu'à deux heures, qu'il s'est retiré sur l'annonce du Gouverneur; marmottant : « Le misérable m'envie je crois l'air « que je respire ! »

Pendant le déjeûner il avait demandé le journal des Débats, qui contenait la nouvelle

organisation des académies; il voulait voir les membres qu'on avait chassés de l'Institut. Cela a conduit à revenir sur la suppression de l'école Polytechnique, que l'on disait inutile et dangereuse. Le journal anglais que nous avions reçu ne jugeait pas ainsi; il disait que cette suppression seule valait aux ennemis de la France plus qu'une grande victoire; que rien ne pouvait prouver davantage les véritables intentions pacifiques et l'extrême modération de la dynastie qui venait gouverner la France, etc., etc. : il disait encore beaucoup d'autres choses.

Quelqu'un observait à ce sujet que les papiers anglais devenaient, pour le gouvernement français, malveillans jusqu'à la grossièreté et à l'indécence . . . . . .

. . . . . .

Lord ou lady Holland avait, par une galanterie toute particulière, adressé à Longwood, pour l'usage de l'Empereur, une machine d'invention nouvelle, propre à créer de la glace : elle nous est arrivée aujourd'hui par l'entremise de l'amiral Malcolm. L'Empereur, en resortant vers les quatre heures, en a voulu voir l'expé-

rience; l'Amiral s'y trouvait; elle a été des plus imparfaites. L'Empereur au bout de quelque temps a pris le parti de la promenade, et a emmené l'Amiral, avec lequel la conversation a roulé sur une foule d'objets, et, de la part de l'Empereur, sur le ton le plus affable et le plus amical.

Samedi 17.

Idées religieuses de Napoléon. — Evêque de Nantes (de Voisin). — Le Pape. — Liberté de l'église gallicane. — Anecdotes. — Concordat de Fontainebleau.

L'Empereur a déjeûné sous la tente; durant le repas, deux de ces Messieurs racontaient à l'Empereur les excès dont ils avaient été témoins à l'armée, et qui lui étaient demeurés inconnus. Les violations multipliées de ses ordres, les violens abus d'autorité, d'autres grands torts encore, etc., etc. L'Empereur écoutait; quelques détails étaient si forts, qu'il ne pouvait les croire, disait-il. « Allons, Messieurs, a-t-il repris, « vous faites ici des libelles. »

Le vent était très-violent; il y avait tempête; il pleuvait de temps à autre. L'humidité a forcé l'Empereur de rentrer.

Après le dîner on a lu Zaïre, et les belles scènes d'OEdipe, parmi lesquelles l'Empereur distinguait surtout celle de la reconnaissance, qu'il a dit être la plus belle, la plus complette du théâtre.

En parlant de prêtres et de religion, la conversation a conduit l'Empereur à dire : « L'homme lancé dans la vie se demande : « D'où viens-je? Qui suis-je? Où vais-je? Ce « sont autant de questions mystérieuses qui « nous précipitent vers la religion. Nous courons « au-devant d'elle, notre penchant naturel nous « y porte; mais arrive l'instruction qui nous « arrête : l'instruction et l'histoire, voilà les « grands ennemis de la vraie religion, défigurée « par les imperfections des hommes. Pourquoi, se « dit-on, celle de Paris n'est-elle pas celle de « Londres, ni de Berlin? Pourquoi celle de Pé- « tersbourg diffère-t-elle de celle de Constanti- « nople? Celle-ci, de celle de la Perse, du « Gange et de la Chine? Pourquoi celle des « temps anciens n'est-elle pas celle d'aujour- « d'hui? Alors la raison se replie douloureuse- « ment, elle s'écrie Religions! religions! O « enfans des hommes!..... On croit bien à Dieu,

« parce que tout le proclame autour de nous,
« et que les plus grands esprits y ont cru; non
« seulement Bossuet, dont c'était le métier;
« mais encore Newton, Leibnitz, qui n'y avaient
« que faire. Mais on ne sait que penser de la
« doctrine qu'on nous enseigne, et nous nous
« retrouvons la montre qui va sans connaître
« son horloger..... Et voyez un peu la gaucherie
« de ceux qui nous forment; ils devraient éloi-
« gner de nous l'idée du paganisme et de l'ido-
« lâtrie, parce que leur absurdité provoque nos
« premiers raisonnemens, et nous prépare à
« résister à la croyance passive; et pourtant ils
« nous élèvent au milieu des Grecs et des
« Romains, avec leurs myriades de divinités.
« Telle a été, pour mon compte et à la lettre,
« la marche de mon esprit. J'ai eu besoin de
« c[illegible] j'ai cru; mais ma croyance s'est trouvée
« [illegible]re et incertaine, dès que j'ai su, dès que
« j[illegible]raisonné; et cela m'est arrivé d'aussi
« bonne heure qu'à 13 ans. Peut-être croirai-je
« de nouveau aveuglément, Dieu le veuille!
« je n'y résiste assurément pas, et je ne demande
« pas mieux; je conçois que ce doit être un
« grand et vrai bonheur.

« Toutefois, dans les grandes tempêtes, dans « les suggestions accidentelles de l'immoralité « même, l'absence de cette foi religieuse, je « l'affirme, ne m'a jamais influencé en aucune « manière, et je n'ai jamais douté de Dieu; « car si ma raison n'eût pas suffi pour le com- « prendre, mon intérieur ne l'adoptait pas « moins. Mes nerfs étaient en sympathie avec « ce sentiment.

« Lorsque je saisis le timon des affaires, « j'avais déjà des idées arrêtées sur tous les « grands élémens qui cohésionnent la société; « j'avais pesé toute l'importance de la religion; « j'étais persuadé, et j'avais résolu de la réta- « blir. Mais on croirait difficilement les résis- « tances que j'eus à vaincre pour ramener le « catholicisme. On m'eût suivi bien plus vo- « lontiers si j'eusse arboré la bannière protes- « tante; c'est au point qu'au Conseil d'État, « où j'eus grande peine à faire adopter le Con- « cordat, plusieurs ne se rendirent qu'en com- « plottant d'y échapper. Eh bien! se disaient- « ils l'un à l'autre, faisons-nous protestans, et « cela ne nous regardera pas. Il est sûr qu'au « désordre auquel je succédais, que sur les

« ruines où je me trouvais placé; je pouvais « choisir entre le catholicisme et le protestan- « tisme; et il est vrai de dire encore que les « dispositions du moment poussaient toutes à « celui-ci; mais outre que je tenais réellement « à ma religion natale, j'avais les plus hauts « motifs pour me décider. En proclamant le « protestantisme qu'eussé-je obtenu? J'aurais « créé en France deux grands partis à peu près « égaux, lorsque je voulais qu'il n'y en eût plus « du tout; j'aurais ramené la fureur des que- « relles de religion, lorsque les lumières du « siècle et ma volonté avaient pour but de les « faire disparaître tout à fait. Ces deux partis « en se déchirant eussent annihilé la France, et « l'eussent rendue l'esclave de l'Europe, lorsque « j'avais l'ambition de l'en rendre la maîtresse. « Avec le catholicisme j'arrivais bien plus sûre- « ment à tous mes grands résultats; dans l'inté- « rieur, chez nous, le grand nombre absorbait « le petit, et je me promettais de traiter celui- « ci avec une telle égalité, qu'il n'y aurait bien- « tôt plus de motif à connaître la différence. « Au dehors, le catholicisme me conservait le « Pape; et avec mon influence et nos forces en

« Italie, je ne désespérais pas tôt ou tard, par « un moyen ou par un autre, de finir par avoir « à moi la direction de ce Pape; et dès-lors qu'elle « influence! Quel levier d'opinion sur le reste « du monde! etc., etc.; » et il a terminé disant : « François Ier était placé véritablement pour adopter le protestantisme à « sa naissance, et s'en déclarer le chef en Europe. Charles Quint, son rival, prit vivement le parti de Rome, c'est qu'il croyait « voir là pour lui un moyen de plus d'obtenir « l'asservissement de l'Europe. Cela seul ne « suffisait-il pas pour indiquer à François Ier la « nécessité de se charger de son indépendance; « mais il laissa le plus pour courir après le « moins. Il s'attacha à poursuivre ses mauvais « procès d'Italie; et, dans l'intention de faire sa « cour au Pape, il se mit à brûler des réformés « dans Paris.

« Si François Ier eût embrassé le luthéranisme « si favorable à la suprématie royale, il eût « épargné à la France les terribles convulsions « religieuses amenées plus tard par les calvinistes, dont l'atteinte, toute républicaine, fut « sur le point de renverser le trône et de dis-

« soudre notre belle monarchie. Malheureuse-
« ment François Ier ne comprit rien de tout cela,
« car il ne saurait donner ses scrupules pour
« excuse, lui qui s'allia avec les Turcs, et les
« amena au milieu de nous. Tout bonnement
« c'est qu'il n'y voyait pas si loin. » Bêtise du
« temps! intelligence féodale! François Ier, après
« tout, n'était qu'un héros de tournois, un
« beau de salon, un de ces grands hommes
« pygmées.

« L'évêque de Nantes (De Voisins), disait
« encore l'Empereur, me rendait réellement
« catholique par la sagesse de ses raisonnemens,
« son excellente morale et sa tolérance éclairée.
« Marie-Louise, dont il était le confesseur, le
« consulta un jour sur l'obligation de faire
« maigre les vendredis.—A quelle table mangez
« vous, lui dit l'évêque? — A celle de l'Empe-
« reur. — Y commandez-vous? — Non. —
« Vous n'y pouvez donc rien; le ferait-il, lui-
« même? — Il est à croire que non. — Sou-
« mettez-vous alors, et ne provoquez pas un
« sujet de scandale. Votre premier devoir est
« de lui obéir et de le faire respecter; vous ne
« manquerez pas d'autres moyens de vous

« amender et de vous priver aux yeux de « Dieu.

« Ce fut la même chose encore pour une com- « munion publique que quelques-uns mirent en « tête à Marie-Louise pour le jour de Pâques. « Elle ne le voulut pourtant pas sans avoir pris « l'avis de son sage confesseur, qui l'en dissuada « par les mêmes raisonnemens. Quelle diffé- « rence, disait l'Empereur, si elle eût été « travaillée par un fanatique! quelles querelles, « quelle désunion n'eût-il pas pu amener entre « nous! Quel mal n'eût-il pas pu faire dans les « circonstances où je me trouvais!

« L'évêque de Nantes, nous faisait observer « l'Empereur, avait vécu avec Diderot, au milieu « des incrédules, et y avait toujours été con- « venablement; aussi avait-il réponse à tout: « il avait surtout le bon esprit d'abandonner « tout ce qui n'était pas soutenable, de faire « rétrograder la religion de tout ce qu'il n'eût « pu défendre.—Un animal qui se meut, com- « bine et pense, n'a-t-il pas une ame, lui di- « sait-on? — Pourquoi pas, répondait-il. — « Mais où va-t-elle? Car elle n'est pas à l'égale « de la nôtre. — Que vous importe, elle de-

« meure peut-être dans les Limbes. Il se reti-
« rait donc dans les derniers retranchemens,
« dans la forteresse même, et là se ménageait
« toujours ainsi un excellent terrain. Aussi ar-
« gumentait-il bien mieux que le Pape, et
« souvent il le désolait. C'était, parmi nos évê-
« ques, le plus ferme appui des libertés galli-
« canes. Cétait mon oracle, mon flambeau; il
« avait ma confiance aveugle sur les matières
« religieuses. Car, dans mes querelles avec le
« Pape, j'avais pour premier soin, bien qu'en
« ayent dit les intrigans et les brouillons à
« soutane, de ne pas toucher au dogme; si bien
« que dès que ce bon et vénérable évêque de
« Nantes me disait, prenez garde, vous voilà
« en face du dogme, sans m'amuser à disserter
« avec lui, sans chercher même à le comprendre,
« je déviais aussitôt de ma route, pour y reve-
« nir par d'autres voies; et comme il n'avait
« pas mon secret, combien il aura été étonné
« de mes circuits! Que j'aurai dû lui paraître
« bizarre, obstiné, capricieux, inconséquent!
« C'est que j'avais un but, et qu'il ne le con-
« naissait pas.

« Les Papes ne pouvaient nous pardonner nos

« libertés de l'église gallicane : les quatre fa-
« meuses propositions de Bossuet surtout exci-
« taient leur ressentiment; c'était, selon eux,
« un véritable manifeste de guerre, aussi nous
« considéraient-ils hors du giron au moins au-
« tant que les protestans. Ils nous trouvaient
« aussi coupables, peut-être plus, et s'ils ne nous
« avaient pas accablés de foudres ostensibles,
« c'est qu'ils avaient craint les conséquences :
« notre séparation. L'exemple de l'Angleterre
« était là. Ils n'avaient donc pas voulu se couper
« le bras droit de leur propre main, mais ils ne
« cessaient de veiller pour une occasion favo-
« rable; ils l'attendaient du temps. Nul doute
« qu'ils vont la croire arrivée aujourd'hui. Tou-
« tefois les lumières du siècle et les mœurs du
« temps les repousseront encore.

« Quelque temps avant mon couronnement,
« disait l'Empereur, le Pape voulut me voir, et
« tint à se rendre lui-même chez moi. Il avait
« fait bien des concessions. Il était venu à Paris
« me couronner, il consentait à ne pas me poser
« la couronne, il me dispensait de communier
« en public avant la cérémonie, il avait donc,
« selon lui, bien des récompenses à attendre en

« retour; aussi avait-il rêvé d'abord la Roma-
« gne, les légations, et il commençait à soup-
« çonner qu'il faudrait renoncer à tout cela.
« Il se rabattit alors sur une bien petite grâce,
« disait-il, seulement à voir signer un titre
« ancien, un chiffon bien usé qu'il tenait de
« Louis XIV. — Faites moi ce plaisir, disait-il;
« au fond, cela ne signifie rien. — Volontiers
« Très-Saint-Père, et la chose est faite, si elle est
« faisable. » Or, c'était une déclaration dans laquelle Louis XIV, sur la fin de ses jours, séduit par Mme de Maintenon, ou gagné par ses confesseurs, désapprouvait les fameux articles de 1682, bases des libertés de l'église gallicane. L'Empereur répondit malignement qu'il n'avait, pour son compte, aucune objection personnelle; mais qu'il fallait toutefois, pour la règle, qu'il en parlât avec les évêques; sur quoi le Pape se tuait de répéter que cela n'était nullement nécessaire, que cela ne méritait pas tant de bruit. « Je ne montrerai jamais cette signa-
« ture, disait-il, pas plus qu'on n'a montré
« celle de Louis XIV. — Mais, si cela ne signifie
« rien, disait Napoléon, à quoi bon ma signa-
« ture? et, si cela peut signifier quelque chose,

« il faut bien que décemment je consulte mes « docteurs. »

Toutefois, pour ne pas refuser sans cesse, l'Empereur voulut paraître n'en être pas éloigné. Alors l'évêque de Nantes et les vrais évêques français accoururent aussitôt. « Ils étaient furieux, « et me gardaient, disait l'Empereur, comme « ils eussent gardé Louis XIV au lit de mort, « pour l'empêcher de se faire protestant. Les « Sulpiciens furent appelés, c'étaient des *jésui-* « *tes au petit pied*, ceux-là cherchaient qu'elle « était ma pensée, ils ne demandaient qu'à « faire ce que j'aurais voulu. ».

L'Empereur a terminé disant : « Le Pape « m'avait dispensé de la communion publique, « et c'est sur cette détermination de sa part, que « je juge de la sincérité de sa croyance reli- « gieuse. Il avait tenu une congrégation de « cardinaux pour arrêter le cérémonial. La « plus grande partie avait insisté fortement « pour que je communiasse en public, soute- « tenant que l'exemple serait d'un grand poids « sur les peuples, et qu'il fallait que je le don- « nasse. Le Pape, au contraire, craignant que « je n'accomplisse cet acte que comme un des

« articles du programme de monsieur de Ségur, « n'y voyait qu'un sacrilége, et s'y opposa in- « flexiblement. « Napoléon ne croit peut-être « pas, disait-il ; un temps viendra sans doute « où il croira ; en attendant ne chargeons pas sa « conscience ni la nôtre. »

« Dans sa charité chrétienne, car c'est véri- « tablement un bon, doux et brave homme, « disait l'Empereur, il n'a jamais désespéré de « me tenir pénitent à son tribunal ; il en a « laissé souvent échapper l'espoir et la pensée. « Nous en causions quelquefois gaiement et de « bonne amitié. Vous y viendrez tôt ou tard, « me disait-il avec une innocente douceur, je « vous y tiendrai ; ou d'autres si ce n'est pas « moi, et vous verrez alors quel contentement, « quelle satisfaction pour vous-même, etc., etc. « En attendant, mon influence sur lui était « telle, que je lui arrachai, par la seule force de « ma conversation privée, ce fameux concordat « de Fontainebleau, dans lequel il a renoncé à « la souveraineté temporelle, acte pour lequel « il a fait voir depuis qu'il redoutait le juge- « ment de la postérité, ou plutôt la réprobation « de ses successeurs. Il n'eut pas plutôt signé

« qu'il s'en repentit. Il devait, le lendemain,
« dîner en public avec moi; mais dans la nuit
« il fut ou feignit d'être malade. C'est qu'im-
« médiatement après que je l'eus quitté il
« retomba dans les mains de ses conseillers ha-
« bituels, qui lui firent un épouvantail de ce
« qu'il venait d'arrêter. Si nous eussions été
« laissés seuls, j'en eusse fait ce que j'eusse
« voulu; j'aurais gouverné alors le monde reli-
« gieux avec la même facilité que je gouvernais
« le monde politique. C'était vraiment un
« agneau, tout-à-fait un bon homme, un véri-
« table homme de bien que j'estime, que j'aime
« beaucoup, et qui, de son côté, me le rend
« un peu, j'en suis sûr. Vous ne le verrez pas
« trop se plaindre de moi, ni porter surtout
« aucune accusation directe et personnelle, non
« plus que les autres Souverains. Peut-être des
« déclamations vagues et banales d'ambition
« et de mauvaise foi, mais rien de positif et de
« direct; parce que les hommes d'état savent
« bien que, l'heure des libelles passée, on ne sau-
« rait se permettre d'accusation publique, sans
« des preuves à l'appui, et ils n'auraient rien à
« produire en ce genre : telle sera l'histoire. Il

« n'y aura de contraire, au plus, que quelques « mauvais chroniqueurs assez bornés pour avoir « pris des radotages de coterie, ou des intrigues « pour des faits authentiques, ou bien encore « les mémorialistes, qui, trompés par les erreurs « du moment, seront morts avant d'avoir pu se « redresser, etc., etc.

« Quand on connaîtra la vérité de mes que- « relles avec le Pape, on s'étonnera de tout ce « qu'il fit souffrir à ma patience, car on sait que « je n'étais pas endurant. Lorsqu'il me quitta, « après mon couronnement, il partit avec le « secret dépit de n'avoir pas obtenu de moi les « récompenses qu'il croyait avoir méritées. Mais, « quelque reconnaissance que je lui eusse por- « tée d'ailleurs, je ne pouvais, après tout, « trafiquer des intérêts de l'Empire, pour l'ac- « quit de mes propres sentimens; et puis j'étais « trop fier pour sembler avoir acheté ses com- « plaisances. A peine eut-il le pied sur le sol « italien, que les intrigans, les brouillons, les « ennemis de la France, profitèrent de ses dispo- « sitions pour s'en saisir, et dès cet instant tout « fut hostile de sa part. Ce n'était plus le doux, « le paisible *Chiaramonti*, ce digne évêque

« d'Imola, qui s'était proclamé de si bonne « heure digne des lumières de son siècle. Sa « signature n'était plus apposée qu'à la suite « d'actes tenant bien plus des Grégoire et des « Boniface, que de lui. Rome devint le foyer « de tous les complots tramés contre nous. « J'essayai vainement de le ramener par la rai- « son, il ne m'était plus possible d'arriver jus- « qu'à ses sentimens. Les torts devinrent si « graves, les insultes si patentes, qu'il me fallut « bien agir à mon tour. Je me saisis donc de ses « forteresses, je m'emparai de quelques pro- « vinces, je finis même par occuper Rome, tout « en lui déclarant et en observant strictement « qu'il demeurait sacré pour moi dans ses at- « tributions spirituelles, ce qui était loin de « faire son compte. Cependant il se présenta « une crise, on crut que la fortune m'abandon- « nait à Essling; et aussitôt on fut prêt à Rome « pour soulever la population de cette grande « capitale. L'officier qui y commandait ne crut « pouvoir échapper au danger, qu'en se défai- « sant du Pape, qu'il mit en route pour la « France. Un tel événement s'était opéré sans « ordres, et même il me contrariait fort. J'ex-

« pédiai donc sur-le-champ pour qu'on fît de-
« meurer le Pape, où on le rencontrerait; et on
« l'établit à Savonne, où on l'entoura de soins
« et d'égards; car je voulais bien me faire crain-
« dre, mais non le maltraiter; le soumettre,
« mais non l'avilir, j'avais bien d'autres vues!
« Ce déplacement ne fit qu'accroître le ressenti-
« ment et les intrigues. Jusque-là, la querelle
« n'avait été que temporelle; les meneurs du
« Pape, dans l'espoir de relever leurs affaires,
« la compliquèrent de tout le mélange du spi-
« rituel. Alors il me fallut le combattre aussi
« sur ce point : j'eus mon conseil de cons-
« cience, mes conciles, et j'investis mes Cours
« impériales de l'appel comme d'abus; car mes
« soldats ne pouvaient plus rien à tout ceci; il
« me fallait bien combattre le Pape avec ses
« propres armes. A ses érudits, à ses ergoteurs,
« à ses légistes, à ses scribes; je devais opposer
« les miens.

« Il y eut une trame anglaise pour l'enlever
« de Savonne : elle me servait, je le fis trans-
« porter à Fontainebleau; mais là devait être
« le terme de ses misères et la régénération de
« sa splendeur. Toutes mes grandes vues s'é-

« taient accomplies sous le déguisement et le « mystère, j'avais amené les choses au point « que le développement en était infaillible, sans « nul effort et tout naturel. Aussi, voit-on le « Pape le consacrer dans le fameux concordat « de Fontainebleau, en dépit même de mes « revers de Moscow. Qu'eût-ce donc été si je « fusse revenu victorieux et triomphant? J'a- « vais donc enfin obtenu la séparation tant dé- « sirable du spirituel d'avec le temporel, qui est « si préjudiciable à Sa Sainteté, et dont le mé- « lange porte le trouble dans la société au nom « et par les mains mêmes de celui qui doit en être « le centre d'harmonie; et, dès-lors, j'allais rele- « ver le Pape outre mesure, l'entourer de pompes « et d'hommages, je l'eusse amené à ne plus re- « gretter son temporel, j'en aurais fait une idole; « il fût demeuré près de moi, Paris fût de- « venu la capitale du monde chrétien, et j'au- « rais dirigé le monde religieux ainsi que le « monde politique. C'était un moyen de plus « de resserrer toutes les parties fédératives de « l'Empire, et de contenir en paix tout ce qui « demeurait en dehors. J'aurais eu mes sessions « religieuses comme mes sessions législatives;

« mes conciles eussent été la représentation de « la chrétienté, les Papes n'en eussent été que « les présidens; j'eusse ouvert et clos ces assem- « blées, approuvé et publié leurs décisions; « comme l'avaient fait Constantin et Charle- « magne; et si cette suprématie avait échappé « aux Empereurs, c'est qu'ils avaient fait la « faute de laisser résider loin d'eux les chefs « spirituels, qui ont profité de la faiblesse des « Princes, ou de la crise des événemens, pour « s'en affranchir, et les soumettre à leur tour.

« Mais, reprenait l'Empereur, pour en arri- « ver là, j'avais dû manœuvrer avec beaucoup « d'adresse, déguiser surtout ma véritable pen- « sée, et donner tout-à-fait le change à l'opi- « nion; présenter à la pâture publique des « petitesses vulgaires, afin de lui mieux dérober « l'importance et la profondeur du but secret. « Aussi était-ce avec une espèce de satisfaction « que je me voyais accusé de barbarie envers le « Pape, de tyrannie en matière religieuse. Les « étrangers surtout me servaient à mon gré, en « remplissant leurs mauvais libelles de ma mes- « quine ambition, qui, selon eux, avait eu be- « soin de dévorer le misérable patrimoine de

« Saint Pierre, etc., etc. Mais je savais bien « qu'au résultat on me reviendrait au dedans, « et qu'au dehors on ne serait plus à même d'y « remédier. Que n'eût-on pas fait pour le pré- « venir, si on l'eût deviné à temps; car quel « empire désormais sur tous les pays catholi- « ques, et quelle influence sur ceux même qui « ne le sont pas, à l'aide des membres de cette « religion qui s'y trouvent répandus, etc., etc.

L'Empereur disait que cet affranchissement de la cour de Rome, cette réunion légale, la direction religieuse dans la main du Souverain, avait été long-temps et toujours l'objet de ses méditations et de ses vœux. « L'Angleterre, la « Russie, les couronnes du Nord, une partie « de l'Allemagne la possèdent, disait-il; Venise, « Naples en avaient joui : on ne saurait gou- « verner sans elle; autrement une nation est « à chaque instant blessée dans son repos, sa « dignité, son indépendance. Mais c'était fort « difficile, ajoutait-il; à chaque tentative j'en « voyais le danger. Je pouvais juger qu'une « fois embarqué, la nation m'eût abandonné. « J'ai plus d'une fois sondé l'opinion, essayé « de la provoquer; mais en vain, et j'ai pu me

« convaincre que je n'eusse jamais eu la coopé-
« ration nationale. » Et ceci m'a expliqué une sortie dont j'avais été témoin.

L'Empereur, à une de ses grandes audiences du dimanche, la réunion extrêmement nombreuse, apercevant l'archevêque de Tours (de Barral), lui dit d'une voix très-élevée : « Eh « bien ! M. l'archevêque, comment vont nos « affaires avec le Pape ? — Sire, la députation « de vos Evêques va se mettre en route pour « Savonne. — Eh bien ! tâchez de faire entendre « raison au Pape, rendez-le sage, autrement il « n'a qu'à perdre avec nous. Dites-lui bien qu'il « n'est plus au temps des Grégoire, et que je « ne suis pas un débonnaire. Il a l'exemple de « Henri VIII; sans avoir sa méchanceté, j'ai « plus de force et de puissance que lui. Qu'il « sache bien que quelque parti que je prenne, « j'ai 600 mille Français en armes, même un « million qui, dans tous les cas, marcheront avec « moi, pour moi et comme moi; les paysans, « les ouvriers ne connaissent que moi, ils me « portent une confiance aveugle. La partie sage, « éclairée de la classe intermédiaire, ceux qui « soignent leurs intérêts et recherchent la tran-

« quillité me suivront; il ne restera donc plus « pour lui que la classe bourdonnante qui, au « bout de huit jours, l'aura oublié pour com- « mérer sur de nouveaux objets. » Et comme l'Archevêque, fort embarrassé de sa contenance, voulait balbutier quelques paroles. — « Vous « êtes en dehors de tout ceci, M. l'Archevêque, « reprit l'Empereur d'une voix toute radoucie; « je partage vos doctrines, j'honore votre piété, « je respecte votre caractère. »

L'Empereur, je le comprends bien aujourd'hui, n'avait jeté, sans doute, tout cela en avant, que pour que nous le fissions fructifier au dehors; mais il se méprenait bien sur nos dispositions, celles du palais, du moins. Une portion, la moins réfléchie, n'hésitait pas dans ces occasions à le blâmer tout bonnement et hautement; l'autre portion, la mieux intentionnée, se donnait bien de garde d'en divulguer un seul mot, dans la crainte de lui faire tort dans l'opinion; car tel était en général notre travers d'esprit, notre manière singulière de juger, d'interpréter l'Empereur, bien que, sans malveillance, mais seulement par légèreté, par inconséquence ou par mode, qu'au lieu de

chercher à le rendre populaire, nous sommes peut-être ceux qui lui avons fait le plus de mal. Je me souviens très-bien que, précisément pour ce fameux Concordat de Fontainebleau, le matin qu'il parut inopinément dans le Moniteur, on se disait confidentiellement dans les salons de Saint-Cloud, que rien n'était moins vrai que cette pièce, qu'elle était fausse et controuvée; d'autres disaient à l'oreille, que le fond en était vrai, sans doute; mais qu'il avait été arraché au Pape, par la frayeur que lui avaient causée la colère de l'Empereur et sa violence. Si bien que je ne serais pas étonné que cet heureux épisode, si dramatique, de Napoléon à Fontainebleau, *traînant le père des fidèles par ses cheveux blancs*, ne fût pas sorti précisément de l'imagination du prosateur poétique; mais qu'il l'eût en effet recueilli de la bouche des courtisans, des serviteurs mêmes de l'Empereur; et pourtant voilà comme on écrit l'histoire!

Dimanche 18.

Conversation vive avec le Gouverneur ; en tiers avec l'Amiral.

Le temps, toute la nuit et le jour, a été des plus affreux. Sur les trois heures, l'Empereur est sorti, profitant d'un éclairci ; il est entré chez moi, nous sommes passés chez le général Gourgaud, qui était malade, et de-là chez madame de Montholon, qui a suivi dans le jardin. L'Empereur était d'une extrême gaîté, la conversation s'en ressentait ; il a entrepris d'amener madame de Montholon à faire sa confession générale, insistant surtout sur le point de départ. « Allons, disait-il, parlez sans crainte, que le « voisin ici ne vous gêne pas, ne voyez en lui « que le confesseur, nous n'en saurons rien le « quart d'heure d'après, etc. etc.

Et vraiment, je crois qu'il allait persuader, quand malheureusement le Gouverneur est venu interrompre de si heureuses dispositions ; il a paru et l'Empereur a gagné brusquement le fond du bois, pour ne pas le recevoir. Monsieur de Montholon nous a rejoints peu d'instans après, pour faire connaître à l'Empereur que le Gouverneur et l'Amiral demandaient

instamment l'honneur de lui parler : il a cru à quelque communication de leur part, il est revenu dans le jardin, où il les a reçus.

Nous sommes demeurés en arrière avec les officiers du Gouverneur. Bientôt la conversation a été vive de la part de l'Empereur, qui se promenant entre le Gouverneur et l'Amiral, n'adressait guère la parole qu'à celui-ci, même en parlant de l'autre. Nous demeurions à une assez grande distance pour ne rien entendre distinctement; mais j'ai su plus tard qu'il lui a répété de nouveau, et avec plus de force et de chaleur peut-être, tout ce qu'il lui avait déjà dit dans les conversations précédentes.

Sur les bonnes interprétations que l'Amiral, qui jouait le rôle de médiateur, s'efforçait de donner aux intentions du Gouverneur, l'Empereur a dit : « Les fautes de « M. Lowe viennent de ses habitudes dans « la vie. Il n'a jamais commandé que des « déserteurs étrangers, des Piémontais, des « Corses, des Siciliens, et tous renégats traî« tres à leur patrie; la lie, l'écume de l'Eu« rope. S'il eût commandé des hommes, des

« Anglais, s'il l'était lui-même, il aurait des « égards pour ceux qu'on doit honorer. » Dans un autre moment l'Empereur a dit qu'il était un courage moral aussi nécessaire que le courage du champ de bataille; que M. Lowe ne l'avait pas ici vis-à-vis de nous, en ne rêvant que notre évasion, plutôt que d'employer pour l'empêcher les seuls moyens vrais, sages, raisonnables, froids. L'Empereur lui a dit aussi que du reste son corps était entre les mains des méchans; mais que son ame demeurait aussi fière, aussi indépendante qu'à la tête de 400 mille hommes ou sur le trône, quand il faisait des Rois.

A l'article des réductions de nos dépenses et de l'argent qu'on demandait à l'Empereur, il a répondu : « Tous ces détails me sont trop « pénibles, ils sont ignobles. Vous me mettriez « sur les charbons ardens de Monthézuma ou « de Guatimozin, que vous ne tireriez pas de « moi l'or que je n'ai pas. D'ailleurs qui vous « demande quelque chose? Qui vous prie de « me nourrir? Quand vous discontinuerez vos « provisions, si j'ai faim, ces braves soldats que « voilà, en montrant de la main le camp du

« 53e, prendront pitié de moi; j'irai m'asseoir à « la table de leurs grenadiers, et ils ne repous- « seront pas, j'en suis sûr, le premier, le plus « vieux soldat de l'Europe. » L'Empereur ayant reproché au Gouverneur d'avoir gardé quelques ouvrages qui lui étaient adressés, il a répondu que c'était parce que l'adresse portait la qualification *d'Empereur*. « Et qui vous a donné le « droit, a répliqué vivement l'Empereur, de « me disputer ce titre? Dans peu d'années votre « lord Castelreagh, votre lord Bathurst et tous « les autres, vous qui me parlez, vous serez « ensevelis dans la poussière de l'oubli, ou si « on connaît vos noms, ce sera par les indi- « gnités que vous aurez exercées contre moi; « tandis que l'empereur Napoléon demeurera « toujours sans doute le sujet, l'ornement de « l'histoire et l'étoile des peuples civilisés. « Vos libelles ne peuvent rien contre moi; « vous y avez dépensé des millions, qu'ont-ils « produit? La vérité perce les nuages, elle « brille comme le soleil; comme lui elle est « impérissable! »

L'Empereur convenait, dans cette conversation, avoir fort maltraité et souvent sir Hudson

Lowe; et il lui rendait la justice d'avouer encore que sir Hudson Lowe ne lui avait jamais précisément manqué; il s'était contenté de marmoter souvent, entre ses dents, des choses qu'il n'avait pas laissé entendre. Une fois il a dit qu'il avait demandé son rappel, et l'Empereur lui a répondu que c'était la parole la plus agréable qu'il pût lui faire entendre. Il a dit encore, que nous flétrissions son caractère en Europe; mais que cela lui était égal, etc., etc. Le seul manquement peut-être du Gouverneur, disait l'Empereur, et qui serait léger auprès de tout ce qu'il avait reçu, avait été de se retirer brusquement, quand l'Amiral ne s'éloignait qu'avec lenteur et avec de nombreuses salutations. « L'Amiral était précisément là, me disait « gaiement l'Empereur, le marquis de Gallo « lors de ma rupture de Passeriano, etc., etc. » Allusion à un des chapitres de la campagne d'Italie qu'il m'avait dicté.

Au surplus, l'Empereur disait qu'après tout, il se reprochait cette scène. « Je ne dois plus « recevoir cet officier : il fait que je m'emporte; « c'est au-dessous de ma dignité; il m'échappe, « vis-à-vis de lui, des paroles qui eussent été

« impardonnables aux Tuileries ; si elles peu-
« vent avoir une excuse ici, c'est de me trou-
« ver entre ses mains et sous son pouvoir. »

Après le dîner, l'Empereur a fait lire une lettre en réponse au Gouverneur, qui avait envoyé officiellement le traité du 2 août, par lequel les souverains alliés stipulaient l'emprisonnement de Napoléon. Sir Hudson Lowe demandait, par la même occasion, à introduire les commissaires étrangers à Longwood. L'Empereur avait dicté cette lettre, dans la journée, à monsieur de Montholon ; il a voulu que chacun de nous proposât ses objections et donnât son avis. Elle nous a semblé un chef-d'œuvre de dignité, de force et de logique. On la trouvera plus bas lors de son envoi, ou bien encore aux pièces officielles.

Lundi 19.

Retour sur la conversation avec le Gouverneur, etc. — Effet des libelles sur Napoléon. — Traité de Fontainebleau. — Ouvrage du général S——n.

Le temps a continué d'être aussi affreux que nous l'eussions jamais vu. Depuis 3 ou 4 jours,

c'est un de nos véritables ouragans d'équinoxe en Europe. L'Empereur l'a bravé pour entrer sur les 10 heures chez moi : en sortant il s'est accroché la jambe à un clou près de la porte; son bas a été déchiré jusqu'à mi-jambe; heureusement la peau n'a été qu'effleurée. Il s'est vu forcé de rentrer pour changer. « Vous me « devez une paire de bas, me disait-il pendant « le temps que son valet de chambre lui en « mettait une autre; un honnête homme ne pré- « sente point de pareils dangers dans ses appar- « temens. Vous êtes logé trop en marin : il est « vrai que ce n'est pas tout à fait votre faute. « Je me croyais indifférent sur ce point; mais « morbleu vous me surpassez. — Sire, disais-je, « mon mérite n'est pas grand, on ne me laisse « pas de choix. Je suis vraiment un cochon dans « sa fange, je dois l'avouer; mais, comme dit « Votre Majesté, ce n'est pas tout à fait ma « faute. »

Nous avons gagné le jardin à la faveur d'un éclairci. L'Empereur revenait sur la conversation qu'il avait eue la veille, dans ce même endroit, avec le Gouverneur et en présence de l'Amiral, se reprochait de nouveau la violence

de ses expressions. « Il eût été plus digne de « moi, disait-il, plus beau, plus grand, d'exprimer toutes ces choses de sang froid; elles n'en « eussent eu d'ailleurs que plus de force. » Il lui revenait surtout une qualification qu'il avait laissé échapper contre H. Lowe (*scribe d'état-major.*), qui avait dû le choquer, d'autant plus qu'elle rendait une vérité, et l'on sait qu'elle offense toujours. « Je l'ai bien éprouvé moi-« même à l'île d'Elbe, continuait l'Empereur. « Quand je me suis mis à parcourir les libelles « les plus infâmes, ils ne me faisaient rien, « mais rien du tout. Quand on m'apprenait, ou « que je lisais, que j'avais *étranglé, empoi-« sonné, violé,* que j'avais fait massacrer mes « malades, que ma voiture avait roulé sur mes « blessés, j'en riais de pitié. Combien de fois « n'ai-je pas dit alors à Madame: Accourez, ma « mère, voici le *sauvage*, *l'homme tigre*, *le « dévoreur du genre humain;* venez admirer « le fruit de vos entrailles. Mais sitôt qu'on « approchait un peu de la vérité, il n'en était « plus de même, je sentais le besoin de me « défendre, accumulais les raisons pour me « justifier, et encore n'était-ce jamais sans qu'il

« restât quelques traces d'une peine secrète. Mon « cher, voilà l'homme ! »

Delà l'Empereur est revenu sur sa protestation contre le traité du 2 Août, qui nous avait été lue hier après dîner. J'ai osé lui demander si, mettant en avant la reconnaissance de son titre d'Empereur par les Anglais, lors de leurs négociations à Paris et à Châtillon, il n'avait pas oublié de mentionner celle qu'ils avaient dû faire au traité de Fontainebleau, et qui me paraissait omise. « C'est à dessein, a-t-il dit « vivement; je ne veux point de ce traité, je le « renie; je suis loin de m'en vanter, j'en rougis « plutôt. On l'a discuté pour moi. N.., qui me « l'apporta, me trahissait. Cette époque appar- « tient à mon histoire, mais à mon histoire en « grand. Si j'eusse voulu traiter alors sensé- « ment, j'aurais obtenu le royaume d'Italie, « la Toscane ou la Corse, etc., etc., tout ce que « j'aurais voulu. Ma décision fut une faute de « mon caractère, une boutade de ma part, un « véritable excès de tempérament. Je pris du « dégoût et du mépris pour tout ce qui m'en- « tourait; j'en pris pour la fortune, que je me « plus à braver. Je jetai les yeux sur un coin

« de terre où je pusse être mal, et profiter des
« fautes que l'on ferait. Je me décidai pour
« l'île d'Elbe. Cet acte fut celui d'une ame de
« rocher. Mon cher, je suis d'un caractère
« bien singulier, sans doute, mais on ne serait
« point extraordinaire, si l'on n'était d'une
« trempe à part : je suis une parcelle de rocher
« lancée dans l'espace ! Vous me croirez peut-
« être difficilement; mais je ne regrette point
« mes grandeurs : vous me voyez faiblement
« sensible à ce que j'ai perdu. — Et pourquoi
« ne vous croirais-je pas, Sire, répondais-je, que
« regretteriez-vous ?.... La vie de l'homme n'est
« qu'un atôme dans la durée de l'histoire. Or,
« chez Votre Majesté, l'une est déja si pleine,
« que vous ne devez plus guère prendre d'inté-
« rêt qu'à l'autre : s'il en coûte ici à votre corps,
« votre mémoire y gagne au centuple : si
« vous eussiez dû finir au sein d'une prospérité
« non interrompue, que de grandes et belles
« choses eussent passées ignorées ! Votre Majesté
« me l'a déjà dit elle-même, et je suis demeuré
« frappé d'une telle vérité. Il n'est pas de jour,
« en effet, que ceux qui furent vos ennemis
« ne répètent avec nous, qui sommes vos fidèles,

« que vous êtes bien certainement plus grand « ici qu'aux Tuileries. Et même sur ce roc, où « vous ont déporté la violence et la mauvaise « foi, n'y commandez-vous pas encore? Vos « geoliers, vos maîtres sont à vos pieds; votre « ame soumet tout ce qui l'approche : vous vous « montrez ici ce que l'histoire dit de Saint- « Louis sous les chaînes des Sarrazins : *le vrai* « *maître de ses vainqueurs*. Votre irrésistible « ascendant vous accompagne ici. Nous le pen- « sons tous autour de vous, Sire; le commissaire « russe le disait l'autre jour, nous assure-t-on, « et ceux qui vous gardent l'éprouvent... Que « regretteriez-vous? etc., etc.

En rentrant, l'Empereur a demandé son déjeûner sous la tente, en dépit de l'ouragan, et m'a gardé. L'eau ne perçait pas; nous en étions quitte pour une forte humidité, mais les rafales de pluie et de vent tourbillonnaient autour de nous, et se précipitaient, au loin devant nous, vers le fond des vallées; ce spectacle n'était pas sans quelque beauté.

L'Empereur s'est retiré vers les deux heures; il m'a fait revenir à quelque temps de là dans son cabinet. « Je viens de lire le général S—n,

« disait-il, en posant le livre : c'est un fou, un « écervelé, il dit des bêtises. Après tout, ce- « pendant, il se laisse lire, il amuse ; il coupe, « tranche, juge et prononce sur les hommes et « sur les choses. Il n'hésite point à donner « maints conseils à Wellington, et dit qu'il eût « dû faire quelques campagnes sous Kléber, etc. « Il fait de Soult le premier général du monde. « Kléber était sans doute un grand général ; « mais dans Soult, ce n'est pas précisément la « partie la plus forte ; il est bien plus encore un « excellent ordonnateur, un bon ministre de « la guerre.

« Ce S—n, a-t-il continué, a déserté du « camp de Boulogne, portant tous mes secrets « aux Anglais, cela pouvait avoir des suites « fort graves. S—n était général, son acte « fut hideux, irrémissible. Mais pourtant re- « gardez comme en révolution un homme peut « être mauvais sujet, dévergondé, éhonté. « Je l'ai trouvé à mon retour de l'île d'Elbe, il « m'attendait de pied ferme ; il m'écrivait une « longue lettre dans laquelle il pactisait avec « moi. Les Anglais étaient des misérables, « écrivait-il, il avait été long-temps au milieu

« d'eux, il en avait été maltraité, il connais-
« sait leurs ressources, leurs moyens; il allait
« m'être fort utile. Il savait que j'étais trop
« magnanime, trop grand pour me souvenir
« encore des torts qu'il avait pu avoir, etc.
« Je le fis arrêter; et, comme il avait été déjà
« jugé et condamné, je suis encore à savoir pour-
« quoi on ne l'a pas fusillé; il faut qu'on n'en
« ait pas eu le temps, ou qu'il ait été oublié;
« c'était un châtiment que réclamait la patrie :
« il ne saurait y avoir ni transaction, ni indul-
« gence pour le général qui a l'infamie de se
« prostituer à l'étranger. »

Le Grand-Maréchal est arrivé, l'Empereur après avoir continué la conversation quelque temps, l'a emmené jouer aux échecs. Il souffrait beaucoup du mauvais temps.

Après dîner, il nous a lu le Tartufe; mais il n'a pu l'achever, il se sentait trop fatigué : il a posé le livre, et après le juste tribut d'éloges donné à Molière, il a terminé d'une manière à laquelle nous ne nous attendions pas. « Certai-
« nement, a-t-il dit, l'ensemble du Tartufe
« est de main de maître, c'est un des chefs-
« d'œuvre d'un homme inimitable. Toutefois

« cette pièce porte un tel caractère, que je ne « suis nullement étonné que son apparition « ait été l'objet de fortes négociations à Ver- « sailles, et de beaucoup d'hésitation dans « Louis XIV. Si j'ai le droit de m'étonner de « quelque chose, c'est qu'il l'ait laissé jouer ; « elle présente, à mon avis, la dévotion sous des « couleurs si odieuses; une certaine scène offre « une situation si décisive, si complétement « indécente, que, pour mon propre compte, je « n'hésite pas à dire que, si la pièce eût été « faite de mon temps, je n'en aurais pas permis « la représentation.

Mardi 20.

La baronne S....., etc.

Sur les 4 heures, j'ai été joindre l'Empereur, par ses ordres, dans la salle du billard. Le temps était toujours aussi affreux ; il ne lui avait pas permis, disait-il, de mettre le pied dehors, et pourtant il s'était vu chassé de la chambre et du salon par la fumée. Il m'a trouvé, disait-il, la figure toute renversée : c'était de l'indignation la plus vive, et il a voulu en connaître la cause.

« Il y a deux ou trois ans, ai-je dit, qu'un « commis au bureau de la guerre, très-brave « homme, pour ce que j'en connais, venait « chez moi donner des leçons d'écriture et de « latin à mon fils. Il avait une fille dont il comp- « tait faire une gouvernante, et nous priait de « la recommander, si nous en trouvions l'occa- « sion. Mme de Las Cases se la fit amener : elle « était charmante, et de l'ensemble le plus « séduisant. A compter de cet instant, Mme de « Las Cases l'invitait parfois chez elle, cherchant « à lui faire faire quelques connaissances dans « le monde, qui pussent lui être utiles. Or, « voilà que cette jeune personne, notre con- « naissance, notre amie, notre obligée, se trouve « être précisément aujourd'hui *la baronne* « *de S*....., la femme d'un des commissaires des « puissances près de Votre Majesté, arrivés « dans l'île il y a près d'un mois.

« Que Votre Majesté juge de mon étonnement « et de toute ma joie, à cette précieuse bizar- « rerie du hasard ! Je vais donc, me disais-je, « en dépit de tant d'obstacles, avoir des nou- « velles positives, détaillées, secrètes même de « tout ce qui m'intéresse. J'ai vu passer 8 ou

« 10 jours de silence sans inquiétude, même « pas sans quelque contentement. Car, pensais- « je, plus on met de circonspection, plus on « doit avoir à me dire. Enfin, il y a trois ou « quatre jours, qu'entraîné par mon impa- « tience, j'ai dépêché mon domestique vers « Mme de S.....; je l'avais bien stylé, et son « titre d'habitant de l'île lui facilitait l'accès, « et sans nul inconvénient. Il m'est revenu tout « à l'heure, Mme S..... ayant répondu qu'elle « ne savait ce dont on voulait lui parler. A toute « rigueur je pouvais croire encore que c'é- « tait un excès de prudence, et qu'elle n'avait « pas voulu s'en fier à un inconnu. Mais voilà « qu'aujourd'hui je reçois du Gouverneur « l'avertissement de ne point chercher à lier « aucun rapport secret dans l'île, que je dois « savoir à quoi je m'exposerais, que la tentative « qu'il me reproche n'est point douteuse, car « il l'a tient de la source même à laquelle je me « suis adressé. Votre Majesté voit à présent ce « qui m'a bouleversé. Trouver une si vilaine « délation où je devais supposer de l'intérêt, « de la reconnaissance même, m'a indigné au « dernier degré; j'en suis hors de moi. »

L'Empereur m'a ri au nez : « Que vous connaissez peu le cœur humain, m'a-t-il dit! « quoi! son père a été précepteur de votre fils; « ou quelque chose de semblable; votre femme « l'a protégée dans sa nullité, et elle est devenue « baronne allemande! Mais, mon cher, vous « êtes celui qu'elle redoute le plus ici, qui la « gênez davantage; elle n'aura pas même vu votre « femme à Paris; et puis encore ce méchant sir « Hudson Lowe se sera plu peut-être à donner « à la chose une tournure odieuse : il est si astucieux, si méchant!... » Et il a recommencé à se moquer de moi et de ma colère.

Après dîner, l'Empereur a continué le Tartufe, qu'il n'avait pu achever hier, et cela a été encore assez pour aujourd'hui. L'Empereur était accablé; le mauvais temps prend visiblement sur lui.

Mercredi 21.

Corvisard, etc. — Anecdotes des salons de Paris.

Le temps toujours aussi affreux; l'humidité est au dernier point dans nos chambres, la pluie y pénètre de toute part.

Le secrétaire du Gouverneur m'a apporté

une lettre d'Europe; elle m'a procuré quelques instans de vrai bonheur; elle m'apportait les souvenirs et les vœux de mes amis les plus chers. J'ai été la lire à l'Empereur.

L'Empereur souffrait beaucoup de ce mauvais temps. Il a gagné son salon vers les quatre heures; il croyait avoir eu de la fièvre, il se trouvait abattu, il a demandé du punch, et a fait quelque parties d'échecs avec le Grand-Maréchal. Le docteur est venu de la ville. Les deux bâtimens arrivés venaient du Cap; l'un d'eux était le Podargus, parti d'Europe 10 jours avant le Griffon; l'autre était une petite frégate venant de l'Inde et retournant en Europe. Il y avait, nous a-t-on dit, une lettre pour *l'Empereur Napoléon*; mais elle n'a pas été remise, et nous ignorons ce que ce pouvait être.

Après dîner, on a dit que les médicamens étaient épuisés dans l'île, et l'on observait que l'Empereur ne serait pas accusé d'y avoir contribué. Cela l'a conduit à dire qu'il ne se rappelait pas d'avoir jamais pris une médecine aux Tuileries; ayant eu jusqu'à trois vésicatoires à la fois, il les avait supprimés sans vouloir prendre de médecine. Il avait eu à Toulon une blessure

grave, comme celle d'Ulysse, disait-il; celle à laquelle sa vieille nourrice l'avait reconnu, il en avait guéri, tout en échappant de même aux médicamens. L'un de nous s'est permis de lui demander : « Si Votre Majesté avait la dyssenterie « demain, se refuserait-elle encore aux médi- « camens.—A présent que je me porte bien, je « réponds oui sans hésiter, disait l'Empereur; « mais si je devenais bien malade, peut-être « changerais-je, et ce serait alors en moi la con- « version qu'amène la peur du diable dans « l'homme qui va mourir. » Et alors il répétait son incrédulité à la médecine; mais il n'en était pas ainsi, observait-il, de la chirurgie; il avait, disait il, commencé trois fois des cours d'anatomie : les affaires et le dégoût les avaient toujours interrompus. « Dans une certaine oc- « casion, disait-il, et à la suite d'une longue « discussion, Corvisard, désireux de me parler « pièce en main, eut l'abomination, la scélera- « tesse, de m'apporter à Saint-Cloud, dans son « mouchoir de poche, un estomac, et cette hor- « rible vue me fit rendre à l'instant même tout « ce que j'avais dans le mien. »

L'Empereur après le dîner, a essayé d'une

comédie; mais il était si fatigué, si souffrant qu'il a été contraint d'interrompre et de se retirer avant neuf heures : il m'a fait le suivre; et comme il ne se sentait aucune envie de dormir, « Allons, mon cher, m'a-t-il dit, voyons; « un conte sur votre faubourg Saint-Germain : « comme dans les Mille et une Nuits, essayons « de rire.—Eh bien! Sire : il était autrefois un « chambellan de Votre Majesté, qui avait un « grand-oncle, bien vieux, bien vieux...., et je me « souviens que Votre Majeté nous a raconté « l'histoire d'un gros officier allemand, qui, « prisonnier au début de la campagne d'Italie, « se plaignait qu'on eut envoyé pour les com- « battre un jeune étourneau qui détruisait le « métier et le rendait insupportable. Or, nous « avions parmi nous précisément son pareil : « c'était le vieux grand-oncle, encore presque « avec le costume de Louis XIV. Il donnait la « comédie toutes les fois que vous nous faisiez « parvenir quelques merveilles d'au-delà du « Rhin; vos bulletins d'Ulm et d'Iéna étaient « pour lui autant de révolution de bile. Il était « loin de vous admirer; vous gâtiez là, aussi le « métier. Il avait fait, répétait-il souvent, les

« campagnes du maréchal de Saxe, et voilà, « disait-il, qui étaient vraiment des prodiges de « guerre, et qu'on n'avait pas assez appréciés. « Alors la guerre était sans doute un art; mais « aujourd'hui, observait-il en haussant les épau- « les!!!.... De notre temps nous la faisions en « toute décence; nous avions nos mulets, nous « étions suivis de nos cantines, nous avions « notre tente, nous faisions bonne chère, nous « avions même la comédie au quartier-général; « les armées s'approchaient, on prenait de belles « positions, on donnait une bataille, quelque- « fois on faisait un siége, et puis on prenait ses « quartiers d'hiver pour recommencer au prin- « temps. Voilà ce qui s'appelle, disait-il avec « satisfaction, faire la guerre. Mais aujour- « d'hui une armée toute entière disparaît devant « une autre dans une seule bataille, et une mo- « narchie est renversée; on parcourt cent lieues « de pays en dix jours; dort qui peut, mange « qui en trouve. Ma foi, si vous appelez cela du « génie, moi je suis forcé alors d'avouer que je « n'y entends plus rien; aussi vous me faites « pitié quand je vous vois le prendre pour un « grand homme. » L'Empereur riait aux éclats,

surtout des cantines et des mulets. Puis il ajoutait : « Vous disiez donc bien des bêtises à « mon sujet? — Oh! oui, Sire, et en grande « abondance. — Eh bien! nous sommes seuls; « il n'y a pas d'intrus ici, dites encore. — Eh « bien! Sire, un jour dans une société choisie, « entre un *Beau*, bien content de lui, ancien « capitaine de cavalerie, ne doutant de rien. — « J'arrive, nous dit-il, de la plaine des Sablons, « je viens de voir manœuvrer *notre Ostrogoth*. « — C'était Votre Majesté, Sire. — Il avait deux « ou trois régimens qu'il a culbutés les uns sur « les autres, et le tout a été se perdre dans des « buissons. J'aurais voulu avec 50 maîtres (ca- « valiers dans le temps passé) seulement, le « faire prisonnier lui et tous les siens. Réputa- « tion usurpée! répétait-il. Aussi Moreau n'a « cessé de dire que c'était à l'Allemagne qu'il « l'attendait. On parle de guerre avec l'Autri- « che, si elle a lieu nous verrons comment il « s'en tirera. On nous en fera justice. »

« La guerre eut lieu, et Votre Majesté en très- « peu de jours nous envoya le bulletin d'Ulm, « celui d'Austerlitz etc., notre monsieur reparut « dans notre cercle, et pour le coup, malgré toute

« notre malveillance nous nous écriâmes tous à « la fois : — Et vos 50 maîtres? — Oh! ma foi, « dit-il, on n'y entend plus rien; cet homme « déroute tout, la fortune le mène par la main; « et puis ces Autrichiens sont si lourds, si « bêtes!.... »

L'Empereur riait beaucoup et me demandait quelque chose de plus fort encore. — « Sire, cela devient bien difficile; cependant il « me revient encore une vieille douairière qui « est morte avec l'obstination de n'avoir pas « voulu croire à aucun de vos succès en Alle- « magne. Quand on parlait devant elle d'Ulm, « d'Austerlitz, de votre entrée à Vienne. — Et « vous croyez cela, vous autres, disait-elle, « haussant les épaules. Tout cela est fabriqué « par lui. Il n'oserait pas mettre le pied en Al- « lemagne; croyez qu'il est encore derrière le « Rhin, où il se meurt de peur et nous envoye « des contes. Le temps vous apprendra si on « m'en impose à moi!... »

Et les histoires épuisées, l'Empereur me renvoya, disant : « Que font-ils, que doivent-ils « dire à présent? Certes aujourd'hui je leur « donne beau jeu. »

Jeudi 22.

Aujourd'hui a été un véritable jour de deuil pour moi, c'est le premier depuis notre départ de France où je n'ai pas vu l'Empereur. Des circonstances heureuses faisaient que j'étais le seul qui eusse jusques-là joui de ce bonheur. Il a été fort souffrant; sa réclusion a été complète; il n'a demandé absolument personne.

Vendredi 23.

L'Empereur continue d'être souffrant. — Pièce officielle remarquable adressée à sir Hudson Lowe.

Le temps a continué d'être humide et pluvieux. Sur les 3 heures et demie, l'Empereur m'a fait demander dans sa chambre, il faisait sa toilette; il avait été fortement incommodé; mais grâce à sa manière de se traiter, disait-il, grâce à son hermétique réclusion de la veille, c'était fini, il était bien.

J'ai osé lui témoigner ma véritable douleur; j'avais inscrit, lui disais-je, un jour malheureux dans mon journal; j'eusse dû le marquer à l'encre rouge. Et quand il a appris ce que c'était,

« Comment, vraiment, a-t-il dit, c'est le seul « jour depuis France où vous ne m'avez pas « vu!.... Et vous êtes le seul!....» Et après quelques secondes de silence, il a ajouté avec un ton bien propre à me dédommager si cela eût été possible : « Mais, mon cher, si cela « vous était d'un si grand prix, si vous y teniez « tant, que n'êtes vous venu frapper à ma porte. « Je ne suis point inabordable pour vous. »

Le docteur a été introduit; il a dit que le Gouverneur avait promis de ne plus mettre les pieds à Longwood. Un méchant qui était là, a fait observer qu'il commençait à vouloir se rendre agréable.

L'Empereur a passé de là dans sa bibliothèque; il s'est fait lire par mon fils une longue lettre que j'écrivais à Rome *. L'humidité l'a chassé; il a gagné le salon, la salle de billard; arrivé au perron, il n'a pu résister au désir de marcher un peu. « Ce que je fais n'est pas sage, « a-t-il dit. » Heureusement l'extrême humidité

* C'est ma lettre au prince Lucien, si fameuse depuis dans l'histoire de mes persécutions, et qu'on trouvera plus bas en son lieu, volume VII.

l'a forcé de rentrer presqu'aussitôt. Il s'est fixé dans le salon où il y avait un bon feu, il a demandé de la tisane de feuilles d'oranger, et a fait quelques parties d'échecs.

Plus tard, après dîner, l'Empereur a parcouru les contes de Marmontel, s'est arrêté sur le Philosophe soi-disant. Il toussait encore beaucoup; il a redemandé de la feuille d'oranger. Il a disserté long-temps, et de la manière la plus intéressante sur Jean-Jacques, son talent, son influence, sa bizarrerie, ses turpitudes privées, etc. Il s'est retiré à 10 heures. Je suis bien fâché de ne pouvoir aujourd'hui me rappeler les détails de tous ces objets.

Dans la journée, M. de Montholon a adressé la réponse officielle suivante au Gouverneur, qui avait écrit touchant les commissaires des puissances, et les embarras de son budjet: c'est la lettre que j'ai déjà mentionnée plus haut, le 18 de ce mois; la voici:

Pièce officielle. — « M. le Général. J'ai reçu « le traité du 2 août 1815, conclu entre Sa « Majesté Britannique, l'Empereur d'Au- « triche, l'Empereur de Russie et le Roi de

« Prusse, qui était joint à votre lettre du 23 « juillet.

« L'Empereur Napoléon proteste contre le « contenu de ce traité; il n'est point prisonnier de l'Angleterre. Après avoir abdiqué « entre les mains des représentans de la nation, « au profit de la constitution adoptée par le « peuple français, et en faveur de son fils, il « s'est rendu volontairement et librement en « Angleterre, pour y vivre en particulier, dans « la retraite, sous la protection des lois britanniques. La violation de toutes les lois ne peut « pas constituer un droit de fait. La personne « de l'Empereur Napoléon se trouve au pouvoir de l'Angleterre; mais de fait, ni de « droit, il n'a été, ni n'est au pouvoir de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse; même « selon les lois et coutumes de l'Angleterre, « qui n'a jamais fait entrer dans la balance des « prisonniers, les Russes, les Autrichiens, les « Prussiens, les Espagnols, les Portugais, « quoiqu'unie à ces puissances par des traités « d'alliance, et faisant la guerre conjointement « avec elles. La convention du 2 août, faite « 15 jours après que l'Empereur Napoléon était

« en Angleterre, ne peut avoir en droit aucun « effet; elle n'offre que le spectacle de la coa- « lition des quatre plus grandes puissances de « l'Europe, pour l'oppression d'un seul homme; « coalition que désavoue l'opinion de tous les « peuples, comme tous les principes de la saine « morale. Les Empereurs d'Autriche et de « Russie, le Roi de Prusse n'ayant, de fait ni « de droit, aucune action sur la personne de « l'Empereur Napoléon, ils n'ont pu rien sta- « tuer relativement à lui. — Si l'Empereur Na- « poléon eût été au pouvoir de l'Empereur « d'Autriche, ce prince se fût ressouvenu des « rapports que la religion et la nature ont mis « entre un père et un fils, rapports qu'on ne « viole jamais impunément. Il se fût ressouvenu « que quatre fois Napoléon lui a restitué son « trône : à Léoben, en 1797; et à Luneville, « en 1801, lorsque ses armées étaient sous les « murs de Vienne; à Presbourg, en 1806, et « à Vienne, en 1809, lorsque ses armées étaient « maîtresses de la capitale et des trois quarts de « la monarchie. Ce prince se fût ressouvenu des « protestations qu'il lui fit au bivouac de Mo- « ravie, en 1806; et à l'entrevue de Dresde,

« en 1812. — Si la personne de l'Empereur Na-
« poléon eût été au pouvoir de l'Empereur
« Alexandre, il se fût ressouvenu des liens d'a-
« mitié contractés à Tilsit, à Erfurt, et pen-
« dant 12 ans d'un commerce journalier; il se
« fût ressouvenu de la conduite de l'Empereur
« Napoléon, le lendemain de la bataille d'Aus-
« terlitz, où, pouvant le faire prisonnier avec
« les débris de son armée, il se contenta de sa
« parole, et lui laissa opérer sa retraite; il se
« fût ressouvenu des dangers que personnelle-
« ment l'Empereur Napoléon a bravés pour
« éteindre l'incendie de Moscow, et lui con-
« server cette capitale; certes ce Prince n'eût
« pas violé les devoirs de l'amitié et de la re-
« connaissance envers un ami dans le malheur.
« — Si la personne de l'Empereur Napoléon
« eût été même au pouvoir du Roi de Prusse,
« ce Souverain n'eût pas oublié qu'il a dépendu
« de l'Empereur, après Friedland, de placer un
« autre Prince sur le trône de Berlin; il n'eût
« point oublié, devant un ennemi désarmé, les
« protestations de dévouement et les sentimens
« qu'il lui témoigna en 1812, aux entrevues de
« Dresde. Aussi, voit-on, par les articles 2 et 5

« dudit traité, que ne pouvant influer en rien
« sur le sort et la personne de l'Empereur Na-
« poléon, qui n'est pas en leur pouvoir, ces
« Princes s'en rapportent à ce que fera là-dessus
« Sa Majesté Britannique, qui se charge de rem-
« plir toutes les obligations. Ces Princes ont re-
« proché à l'Empereur Napoléon d'avoir préféré
« la protection des lois anglaises à la leur.—Les
« fausses idées que l'Empereur Napoléon avait
« de la libéralité des lois anglaises, et de l'in-
« fluence d'un peuple grand, généreux et libre,
« sur son gouvernement, l'ont décidé à préfé-
« rer la protection de ses lois à celle de son
« beau-père ou de son ancien ami. L'Empereur
« Napoléon a toujours été le maître de faire as-
« surer ce qui lui était personnel par un traité
« diplomatique, soit en se remettant à la tête de
« l'armée de la Loire, soit en se mettant à la tête
« de l'armée de la Gironde, que commandait le
« général Clausel; mais ne cherchant désormais
« que la retraite et la protection des lois d'une
« nation libre, soit anglaise, soit américaine,
« toutes stipulations lui ont paru inutiles. Il
« a cru le peuple anglais plus lié par sa dé-
« marche franche, noble et pleine de confiance,

« qu'il ne l'eût pu être par les traités les plus so-
« lennels. Il s'est trompé; mais cette erreur fera
« à jamais rougir les vrais Bretons, et dans la gé-
« nération actuelle, comme dans les générations
« futures, elle sera une preuve de la déloyauté
« de l'administration anglaise. — Des commis-
« saires autrichien et russe sont arrivés à Ste-
« Hélène; si leur mission a pour but de remplir
« une partie des devoirs que les Empereurs
« d'Autriche et de Russie ont contractés par le
« traité du 2 août, et de veiller à ce que les
« agens anglais, dans une petite colonie, au
« milieu de l'Océan, ne manquent pas aux
« égards dus à un Prince lié avec eux par les
« liens de parenté, et par tant d'autres rapports,
« on reconnaît dans cette démarche des marques
« du caractère de ces deux Souverains. Mais
« vous avez, Monsieur, assuré que ces commis-
« saires n'avaient ni le droit, ni le pouvoir
« d'avoir aucune opinion sur tout ce qui peut se
« passer sur ce rocher.

« Le ministère anglais a fait transporter l'Em-
« pereur Napoléon à Ste-Hélène, à 2 mille
« lieues de l'Europe. Ce rocher, situé sous le
« Tropique, à 500 lieues de tout continent, est

« soumis à la chaleur dévorante de cette lati-
« tude; il est couvert de nuages et de brouil-
« lards les 3 quarts de l'année; c'est à la fois le
« pays le plus sec et le plus humide du monde.
« Ce climat est le plus contraire à la santé de
« l'Empereur. C'est la haine qui a présidé au
« choix de ce séjour, comme aux instructions
« données par le ministère anglais aux officiers
« commandant dans ce pays : on leur a ordonné
« d'appeler l'Empereur Napoléon, général, vou-
« lant l'obliger à reconnaître qu'il n'a jamais
« regné en France, ce qui l'a décidé à ne pas
« prendre un nom d'incognito, comme il y était
« résolu en sortant de France. Premier magis-
« trat à vie de la République, sous le titre de
« Premier Consul, il a conclu les préliminaires
« de Londres, et le traité d'Amiens avec le roi
« de la Grande-Bretagne. Il a reçu pour ambas-
« sadeurs, lord Cornwallis, Monsieur Merry,
« lord Whitworth qui ont séjourné en cette
« qualité à sa Cour. Il a accrédité auprès du roi
« d'Angleterre, le comte Otto et le général
« Andréossi, qui ont résidé comme ambassadeurs
« à la Cour de Windsor. Lorsqu'après un échange
« de lettres entre les ministères des affaires

« étrangères des deux monarchies ; lord Lau-
« derdale vint à Paris muni des pleins pouvoirs
« du Roi d'Angleterre, il traita avec les plénipo-
« tentiaires munis des pleins pouvoirs de l'Em-
« pereur Napoléon, et séjourna plusieurs mois
« à la Cour des Tuileries. Lorsque, depuis, à
« Châtillon, lord Castelreagh signa l'ultimatum
« que les puissances alliées présentèrent aux
« plénipotentiaires de l'Empereur Napoléon, il
« reconnut par-là la quatrième dynastie. Cet
« ultimatum était plus avantageux que le traité
« de Paris; mais on exigeait que la France
« renonçât à la Belgique et à la rive gauche du
« Rhin, ce qui était contraire aux propositions
« de Francfort, et aux proclamations des puis-
« sances alliées; ce qui était contraire au ser-
« ment par lequel, à son sacre, l'Empereur avait
« juré l'intégrité de l'Empire. L'Empereur pen-
« sait alors que ces limites naturelles étaient
« nécessaires à la garantie de la France, comme
« à l'équilibre de l'Europe; il pensait que la
« nation française, dans les circonstances où elle
« se trouvait, devait plutôt courir toutes les
« chances de la guerre, que de s'en départir. La
« France eût obtenu cette intégrité, et avec elle

« conservé son honneur, si la trahison n'était « venue au secours des alliés. Le traité du « 2 août, le bill du parlement britannique « appellent l'Empereur Napoléon : Bonaparte, « et ne lui donnent que le titre de général. — « Le titre de *général Bonaparte* est sans doute « éminemment glorieux, l'Empereur le portait « à Lodi, à Castiglione, à Rivoli, à Arcole, à « Léoben, aux Pyramides, à Aboukir; mais « depuis 17 ans il a porté celui de Premier Con- « sul et d'Empereur; ce serait convenir qu'il « n'a été ni premier magistrat de la Républi- « que, ni souverain de la quatrième dynastie. — « Ceux qui pensent que les nations sont des « troupeaux qui, de droit divin, appartiennent « à quelques familles, ne sont ni du siècle, ni « même dans l'esprit de la législature anglaise, « qui changea plusieurs fois l'ordre de sa dynas- « tie, parce que les grands changemens survenus « dans les opinions, auxquels n'avaient pas « participé les princes régnans, les avaient « rendus ennemis du bonheur et de la grande « majorité de cette nation. Car les rois ne sont « que des magistrats héréditaires, qui n'existent « que pour le bonheur des nations, et non les

« nations pour la satisfaction des rois. C'est le « même esprit de haine qui a ordonné que « l'Empereur Napoléon ne pût écrire, ni rece- « voir aucune lettre, sans qu'elle soit ouverte « et lue par les ministres anglais et les officiers « de Ste-Hélène. On lui a, par-là, interdit la « possibilité de recevoir des nouvelles de sa « mère, de sa femme, de son fils, de ses frères; « et lorsque voulant se soustraire aux inconvé- « niens de voir ses lettres lues par des officiers « subalternes, il a voulu envoyer des lettres « cachetées au Prince Régent, on a répondu « qu'on ne pouvait se charger que de laisser « passer des lettres ouvertes; que telles étaient « les instructions du ministère. Cette mesure « n'a pas besoin de réflexions, elle donnera d'é- « tranges idées de l'esprit de l'administration « qui l'a dictée; elle serait désavouée à Alger « même! — Des lettres sont arrivées pour des « officiers-généraux de la suite de l'Empereur; « elles étaient décachetées et vous furent remi- « ses, vous ne les avez pas communiquées, parce « qu'elles n'étaient pas passées par le canal du « ministère anglais : il fallut leur faire refaire « à mille lieues, et ces officiers eurent la dou-

« leur de savoir qu'il existait sur ce rocher des « nouvelles de leurs femmes, de leurs mères, de « leurs enfans, et qu'ils ne pouvaient les con- « naître que dans 6 mois!!!.. Le cœur se sou- « lève! On n'a pas pu obtenir d'être abonné au « Morning-Chronicle, au Morning-Post, à « quelques journaux français; de temps à autre « on fait passer à Longwood quelques numéros « dépareillés du Times.—Sur la demande faite « à bord du Northumberland, on a envoyé « quelques livres; mais tous ceux relatifs aux « affaires des dernières années, ont été soigneu- « sement écartés. Depuis on a voulu corres- « pondre avec un libraire de Londres, pour « avoir directement les livres dont on pouvait « avoir besoin, et ceux relatifs aux événemens « du jour, on l'a empêché. Un auteur anglais « ayant fait un voyage en France et l'ayant « imprimé à Londres, prit la peine de nous « l'envoyer pour l'offrir à l'Empereur; mais « vous n'avez pas cru pouvoir le lui remettre, « parce qu'il ne vous était pas parvenu par la « filière de votre gouvernement. On dit aussi « que d'autres livres envoyés par leurs auteurs, « n'ont pu être remis, parce qu'il y avait sur

« l'inscription de quelques uns : à l'Empereur « Napoléon, et sur d'autres : à Napoléon-le- « Grand. Le ministère anglais n'est autorisé à « ordonner aucune de ces vexations. La loi, « quoique inique, considère l'Empereur Napo- « léon comme prisonnier de guerre; or, jamais « on n'a défendu aux prisonniers de guerre de « s'abonner aux journaux, de recevoir les livres « qui s'impriment : une telle défense n'est faite « que dans les cachots de l'inquisition.

« L'île de Ste-Hélène a 40 lieues de tour; « elle est inabordable de toutes parts, des bricks « enveloppent la côte, des postes placés sur le « rivage peuvent se voir de l'un à l'autre, et « rendent impraticable la communication avec « la mer. Il n'y a qu'un seul petit bourg, James « Town, où mouillent et d'où s'expédient les « bâtimens. Pour empêcher un individu de s'en « aller de l'île, il suffit d'exercer la côte par « terre et par mer. En interdisant l'intérieur « de l'île, on ne peut donc avoir qu'un but, « celui de priver d'une promenade de 8 ou 10 « milles qu'il serait possible de faire à cheval, « et dont, d'après la consultation des hommes

« de l'art, la privation abrège les jours de « l'Empereur.

« On a établi l'Empereur dans la position de « Longwood, exposée à tous les vents : terrain « stérile, inhabité, sans eau, n'étant suscep- « tible d'aucune culture. Il y a une enceinte « d'environ 1200 toises incultes. A 11 ou 1200 « toises, sur un mamelon, on a établi un camp ; « on vient d'en placer un autre à peu près à la « même distance, dans une direction opposée, « de sorte qu'au milieu de la chaleur du Tro- « pique, de quelques côtés qu'on regarde, on « ne voit que des camps. L'Amiral Malcolm « ayant compris l'utilité dont, dans cette posi- « tion, une tente serait pour l'Empereur, en a « fait établir une, par ses matelots, à 20 pas de « la maison : c'est le seul endroit où l'on puisse « trouver de l'ombre. Toutefois l'Empereur n'a « lieu que d'être satisfait de l'esprit qui anime « les officiers et soldats du brave 53^me^, comme « il l'avait été de l'équipage du Northumber- « land. La maison de Longwood a été cons- « truite pour servir de grange à la ferme de la « compagnie ; depuis, le sous-gouverneur de « l'île y a fait établir quelques chambres ; elle

« lui servait de maison de campagne ; mais elle « n'était en rien convenable pour une habi- « tation. Depuis un an qu'on y est, on y a tou- « jours travaillé, et l'Empereur a constamment « eu l'incommodité et l'insalubrité d'habiter « une maison en construction. La chambre dans « laquelle il couche est trop petite pour contenir « un lit d'une dimension ordinaire ; mais toute « bâtisse à Longwood prolongerait l'incommo- « dité des ouvriers. Cependant, dans cette mi- « sérable île, il existe de belles positions offrant « de beaux arbres, des jardins et d'assez belles « maisons, entre autres Plantation-House ; mais « des instructions positives du ministère vous « interdisent de donner cette maison, ce qui « eût épargné beaucoup de dépenses employées « à bâtir à Longwood des cahutes couvertes de « papier goudronné, et qui déjà sont hors de « service. — Vous avez interdit toutes corres- « pondances entre nous et les habitans de l'île ; « vous avez mis de fait la maison de Longwood « au secret ; vous avez même entravé les com- « munications avec les officiers de la garnison. « — On semble s'être étudié à nous priver du « peu de ressources qu'offre ce misérable pays,

« et nous y sommes comme nous le serions sur « le rocher de l'Ascension. Depuis 4 mois que « vous êtes à Ste-Hélène, vous avez, Monsieur, « empiré la position de l'Empereur. Le comte « Bertrand vous a observé que vous violiez même « la loi de votre législature, que vous fouliez « aux pieds les droits des officiers-généraux pri- « sonniers de guerre; vous avez répondu que « vous ne connaissiez que la lettre de vos ins- « tructions, qu'elles étaient pires encore que « nous paraissait votre conduite.

« J'ai l'honneur, etc., etc. *Signé*, le comte « DE MONTHOLON. »

« *P. S.* J'avais signé cette lettre, Monsieur, « lorsque j'ai reçu la vôtre du 17, vous y joi- « gnez le compte par aperçu d'une somme an- « nuelle de 20 mille livres sterlings que vous « jugez indispensable pour subvenir aux dé- « penses de l'établissement de Longwood, après « avoir fait toutes les réductions que vous avez « crues possibles. La discussion de cet aperçu « ne peut nous regarder en aucune manière; « la table de l'Empereur est à peine le stricte « nécessaire; tous les approvisionnemens sont « de mauvaise qualité, et quatre fois plus chers

« qu'à Paris. — Vous demandez à l'Empereur « un fonds de 12 mille livres sterlings, votre « gouvernement ne vous allouant que 8 mille « livres sterlings pour toutes ces dépenses. J'ai « eu l'honneur de vous dire que l'Empereur « n'avait pas de fonds, que depuis un an on « n'avait reçu ni écrit aucune lettre, et qu'il « ignorait complétement tout ce qui se passe, « ou a pu se passer en Europe. Transporté vio- « lemment sur ce rocher, à 2 mille lieues, sans « pouvoir recevoir ou écrire aucune lettre, il « se trouve aujourd'hui entièrement à la discré- « tion des agens anglais. L'Empereur a toujours « désiré et désire pourvoir lui-même à toutes ses « dépenses quelconques, et il le fera aussitôt « que vous le lui rendrez possible, en levant « l'interdiction faites aux négocians de l'île, « de servir sa correspondance, et qu'elle ne sera « soumise à aucune inquisition de votre part ou « d'aucun de vos agens. Dès que l'on connaîtra « en Europe les besoins de l'Empereur, les per- « sonnes qui s'intéressent à lui, enverront les « fonds nécessaires pour y pourvoir.

« La lettre de lord Bathurst que vous m'avez « communiquée, fait naître d'étranges idées!

« Vos ministres ignoreraient-ils donc que le spec-
« tacle d'un grand homme aux prises avec l'ad-
« versité est le spectacle le plus sublime! Igno-
« reraient-ils que Napoléon, à Ste-Hélène, au
« milieu des persécutions de toute espèce, aux-
« quelles il n'oppose que de la sérénité, est
« plus grand, plus sacré, plus vénérable que
« sur le premier trône du monde, où si long-
« temps il fut l'arbitre des Rois! Ceux qui
« dans cette position manquent à Napoléon,
« n'avilissent que leur propre caractère et la
« nation qu'ils représentent! »

Samedi 24.

Ma famille anglaise; juste dette de reconnaissance de la part de l'émigration envers les Anglais, etc. — Général Joubert. — Pétersbourg. — Moscow; son incendie. Projets de Napoléon, s'il fût revenu vainqueur.

J'ai été sur les 2 heures joindre l'Empereur dans sa chambre. Il m'avait dès le matin fait demander mon Atlas. Je l'ai trouvé achevant de parcourir la carte de Russie, et la partie de l'Amérique avoisinant les établissemens russes.

Il avait beaucoup souffert durant la nuit,

beaucoup toussé. Cependant le temps était redevenu tout à fait doux. Il s'est habillé pour sortir. Durant sa toilette, il revenait souvent sur l'heureuse idée de l'Atlas, le mérite de son exécution, l'immensité des choses qu'il contenait, et finissant comme de coutume, par dire : quel recueil! quels détails! quel ensemble! etc.

L'Empereur a gagné le jardin. Je lui ai dit que j'avais écrit le matin en Angleterre, et répondu à une lettre que je lui avais lue il y a 2 ou 3 jours. « Votre famille anglaise, m'a-t-« il dit alors, semble faite de bien braves gens; « ils vous aiment beaucoup et vous leur êtes « bien attaché. — Sire, ai-je répondu, je les ai « soignés en France durant leurs 10 années de « captivité, et ils avaient pris soin de moi en « Angleterre durant mes 10 années d'émigra-« tion. C'est désormais entre nous tout à fait « l'hospitalité des Anciens. Je compte sur eux « en toute chose, et ils pourraient disposer de « tout ce que je possède. — Voilà une liaison « bien heureuse, a-t-il dit. Qui est-ce qui vous « l'a procurée? Comment est-elle venue? » Je lui ai fait alors l'histoire de ma connaissance avec cette famille.

« Jamais, lui disais-je, la planche de laquelle « le malheureux naufragé reçut son salut, ne lui « fut plus chère que ne me l'est cette famille. « Sire, il n'est point de faveurs, il n'est point « de trésors qui pussent acquitter les soins que « j'en ai reçus, ni le bonheur qu'elle m'a donné.

« Quand les hideux excès de notre révolu- « tion nous forcèrent d'aller chercher refuge « en Angleterre, notre émigration y causa la « plus vive sensation ; l'arrivée de tant d'il- « lustres exilés, leur fortune passée, leur « affreuse condition présente, occupèrent tous « les esprits, remplirent tous les sentimens. Il « en fut question dans les assemblées politi- « ques, dans les églises, dans les cercles, dans « les ménages. Cette catastrophe remua toutes « les classes, excita toutes les sympathies. Une « foule généreuse et sensible s'empressa autour « de nous. Nous fûmes l'objet des soins les plus « délicats et des bienfaits les plus réels. Tel fut, « il faut l'avouer, le spectacle attendrissant « que présenta la grande portion de la société « d'Angleterre, en dépit même du dissenti- « ment d'opinions. C'est un témoignage que no- « tre reconnaissance doit à la vérité de l'histoire.

« Or, je me trouvais à Londres avec une cou-
« sine de mon nom, que sa place à la Cour de
« Versailles avait mise à même d'être agréa-
« ble à tout ce qu'il y avait de distingué en
« Europe, lorsqu'elle était dame d'honneur de
« la princesse Lamballe, laquelle était elle-
« même sur-intendante de la maison de la
« Reine. Cette circonstance se trouva heureuse
« pour notre famille. La plus grande bienveil-
« lance entoura ma cousine; un grand nombre
« de personnes accourut auprès d'elle; entre
« autre un jeune ménage : la femme était char-
« mante, pleine de manières nobles et grandes :
« elle était Française; le mari doux, facile,
« plein d'honneur. Ils avaient une grande for-
« tune, un bon cœur; leur maison devint pres-
« qu'aussitôt celle de ma cousine et de tous les
« siens, qui durent s'y croire dans leur propre
« famille.

« Ce digne ménage fut sans cesse plein de
« prévenances et de soins pour nos réfugiés.
« On voyait constamment chez eux ce que l'émi-
« gration avait de plus distingué. Nous sommes
« un grand nombre qui contractâmes alors en-
« vers eux une dette de reconnaissance, qui,

« malgré toute son étendue, ne saurait effrayer « mon cœur; dussé-je l'acquitter à moi seul. « Je la léguerai à mes enfans qui, s'ils me res- « semblent, la tiendront pour sacrée et seront « heureux de pouvoir l'acquitter jamais envers « les leurs.

« L'élévation d'ame et le cœur français, « étaient caractéristique chez lady ***. Lors- « que le prince de Condé, arrivé à Londres, « cherchait une demeure à la campagne, elle « me dépêcha pour lui offrir la superbe maison « qu'elle possédait dans le comté de Durham. « Le Prince après s'en être fait donner les « détails, m'ayant observé que cela lui coûte- « rait sans doute la rançon d'un roi, fut agréa- « blement ému d'entendre qu'elle lui était « offerte par une Française qui croirait, di- « sait-elle, en avoir reçu un prix inestimable « si un Condé daignait l'habiter; et il voulut « aussitôt l'aller remercier en personne.

« Cette famille vint à Paris, après la paix « d'Amiens, et ce fut en contrebande au milieu « d'elle, à la faveur de son intimité, que je res- « pirai quelques jours plus tôt l'air de la patrie. « Je sauvai par elle les longues et pénibles for-

« malités que l'acte d'amnistie exigeait de moi « à la frontière, et je dus à ces amis de pouvoir « les remplir à Paris, avec beaucoup plus de « facilité et moins de désagrément; mais aussi « lors de la mesure d'arrestation contre les An- « glais voyageurs, qui mit cette famille au « nombre des détenus, j'eus le bonheur inesti- « mable d'adoucir à mon tour sa situation, et « de devenir son répondant.

« Le temps, les événemens nous ont enfin sé- « parés; mais ils n'ont rien pu sur mes souvenirs, « et l'aiguille aimantée est moins constante, « moins fidèle dans sa direction, que ne le sont « mes pensées et ma reconnaissance envers ces « bons et chers amis; telle est, Sire, ce que « Votre Majesté appelle ma famille anglaise. »

Cependant, durant mon histoire, nous avions marché vers l'écurie et demandé la calèche. L'Empereur a voulu qu'elle vînt nous joindre au fond du bois; elle s'est fait long-temps attendre, parce que Mme de Montholon s'était trouvé indisposée. Son mari est arrivé pour excuser ce retard, et l'Empereur a voulu qu'il montât.

La conversation a été, durant toute la course,

sur le général Joubert, dont M. de Montholon avait été le beau-frère et l'aide-de-camp.

« Joubert avait une haute vénération pour « moi, a dit l'Empereur; à chaque revers « éprouvé par la République, durant l'expédi- « tion d'Égypte, il déplorait mon absence. Se « trouvant en cet instant chef de l'armée d'Ita- « lie, il m'avait pris pour modèle, aspirait à me « recommencer, et ne prétendait à rien moins « qu'à tenter ce que j'ai exécuté depuis en Bru- « maire, seulement il eût agi avec les jacobins. « Les mesures et les intrigues de ce parti, pour « le mettre sur la voie de cette grande entre- « prise, l'avaient porté au commandement en « Italie, après les désastres de Scherer; de ce « Scherer, dilapidateur ignorant, digne de tous « les blâmes. Mais Joubert fut tué à Novi « dans son premier choc contre Suwarow; il « n'eût exécuté à Paris qu'une échauffourée; « il n'avait point encore assez de gloire, de con- « sistance ni de maturité; il était de nature à « acquérir tout cela; mais en cet instant il n'é- « tait pas assez fait, il était trop jeune encore; « et cette entreprise était pour le moment au- « dessus de ses forces.

Du reste, voici le portrait de ce général, dicté par l'Empereur, pour ses campagnes d'italie, et dont je retrouve le brouillon.

Joubert, né au département de l'Ain, dans l'ancienne Bresse, avait étudié pour le barreau. La révolution lui fit prendre le parti des armes; il servit à l'armée d'Italie, et y fut fait général de brigade. Il était grand, maigre, semblait naturellement d'une faible complexion; mais il l'avait mise à l'épreuve des grandes fatigues, dans les Alpes, et s'y était endurci. Il était intrépide, vigilant, fort actif, marchant à la tête des colonnes. Il fut fait général de division pour remplacer Vaubois, dont il prit le corps d'armée. Il se fit beaucoup d'honneur dans la campagne de Léoben, commandant l'aile gauche qu'il amena au gros de l'armée, des montagnes du Tyrol, par les défilés du Putherstal. Il était fort attaché à Napoléon, qui le chargea de porter au Directoire les derniers drapeaux enlevés par l'armée d'Italie. Resté à Paris pendant la campagne d'Égypte, il y épousa la fille du sénateur Semonville, mariée depuis au maréchal Macdonald. Ce mariage le jeta dans les intrigues du Manége, et le fit nommer

général en chef de l'armée d'Italie, après la défaite de Scherer. Il fut tué à la bataille de Novi. Il était jeune encore, et n'avait pas acquis toute l'expérience nécessaire. Il eût pu arriver à une grande renommée.

L'Empereur n'a pu faire qu'un tour, il se trouvait trop fatigué; il était loin d'être bien.

A 8 heures et demie l'Empereur m'a fait appeler : il avait été obligé de se mettre au bain, m'a-t-il dit, et croyait avoir un peu de fièvre. Il s'était senti subitement enrhumé; mais il ne toussait plus depuis qu'il était dans l'eau : il y était depuis long-temps. Il y a dîné; on a dressé pour moi une petite table à côté. L'Empereur est revenu sur l'histoire de Russie. « Pierre-le-« Grand, disait-il, avait-il bien fait de fonder « une capitale à Pétersbourg à si grands frais? « N'eût-il pas obtenu de bien plus grands résul-« tats, s'il eût dépensé tout son argent à Mos-« cow ? Quel avait été son but? L'avait-il « atteint? — Je répondais : Si Pierre fût resté à « Moscow, sa nation fût demeurée Moscovite; « un peuple tout à fait asiatique; il avait fallu « la déplacer pour la réformer et la changer. « Alors il s'était transporté sur les frontières

« mêmes enlevées à l'ennemi, et en y asseyant « sa capitale en y accumulant toutes ses forces, « il la rendait plus invulnérable; il s'affiliait à « la société européenne; il s'établissait dans « la mer Baltique, d'où il tournait facilement « ses ennemis naturels, les Polonais et les Suédois, pour venir s'allier, au besoin, avec les « nations placées derrière eux, etc., etc. »

L'Empereur disait n'être pas tout à fait satisfait de ces raisons. « Quoiqu'il en soit, disait-« il, Moscow a disparu, et qui peut assigner « les richesses qui y ont été dévorées? Qu'on se « figure, disait-il, Paris avec l'accumulation « des siècles, des travaux et de l'industrie. Son « capital, depuis 14 cents ans qu'il existe, ne se « fût-il accru que d'un million par an, quelles « sommes! Qu'on joigne à cela les magasins, le « mobilier, la réunion des sciences, des arts, « les correspondances d'affaires et de commerce « toutes établies, etc., etc., et voilà pourtant « Moscow, et tout cela a disparu en un instant! « Quelle catastrophe! La seule idée n'en fait-elle « pas frémir!.. Je ne pense pas que pour 2 mil-« liards on pût le rétablir. »

Il s'est étendu longuement sur tous ces évé-

nemens, et a laissé échapper une parole trop caractérisque, pour que je ne l'aie pas notée. Le nom de *Rostopchin* ayant été prononcé, j'ai osé observer que la couleur donnée dans le temps à son acte patriotique m'avait fort surpris, car il m'avait ému loin de m'indigner; bien plus je l'avais envié!... A quoi l'Empereur a répondu avec une vivacité singulière, et dans une espèce de contraction qui trahissait le dépit: « Si « beaucoup à Paris eussent pu le lire et sentir de « la sorte, croyez que je le leur aurais vanté; « mais je n'avais pas le choix. » Et revenant à Moscow, il a dit :

« Jamais, en dépit de la poésie, toutes les « fictions de l'incendie de Troie n'égalèrent « la réalité de celle de Moscow. La ville était « de bois, le vent était violent; toutes les « pompes avaient été enlevées. C'était littéra- « ment un océan de feu. Rien n'en avait été « soustrait, tant notre marche avait été rapide « et notre entrée soudaine. Nous trouvâmes « jusqu'à des diamans sur la toilette des femmes, « tant elles avaient fui avec précipitation. Elles « nous écrivirent à quelque temps de là, qu'elles « avaient cherché à échapper aux premiers mo-

« mens d'une soldatesque dangereuse; qu'elles « recommandaient leurs biens à la loyauté des « vainqueurs, et ne manqueraient pas de repa- « raître en peu de jours, pour solliciter leurs « bienfaits et leur apporter leur reconnaissance.

« La population, observait l'Empereur, était « loin d'avoir comploté cet attentat. C'est « même elle qui nous livra les 3 ou 4 cents « malfaiteurs échappés des prisons, qui l'a- « vaient exécuté. — Mais, ai-je osé demander, « Sire, si Moscow n'eût pas été livré aux flam- « mes, Votre Majesté comptait-elle y prendre « ses quartiers? — Sans doute, a répondu l'Em- « pereur, et j'aurais alors donné le spectacle « singulier d'une armée hivernant paisiblement « au milieu d'une nation ennemie, qui la presse « de toutes parts : c'eût été le vaisseau pris par « les glaces. Vous vous seriez trouvé en France « plusieurs mois privés de mes nouvelles; mais « vous fussiez demeurés tranquilles, vous eus- « siez été sages; Cambacérès, comme de cou- « tume, eût mené les affaires en mon nom, et « tout eût été son train comme si j'eusse été « présent. L'hiver, en Russie, eût pesé sur tout « le monde; l'engourdissement eût été général.

« Le printemps fût revenu aussi pour tout le « monde. Chacun se fût réveillé à la fois, et « l'on sait que les Français sont aussi lestes « qu'aucuns.

« Au premier retour de la belle saison, « j'eusse donc marché aux ennemis; je les eusse « battus; j'eusse été maître de leur Empire. « Mais Alexandre, croyez le bien, ne m'eût pas « amené jusque-là. Il eût passé avant par tou- « tes les conditions que j'eusse dictées; et alors « la France eût enfin commencé à pouvoir jouir. « Et vraiment, cela à tenu à bien peu de chose ! « car j'avais été pour combattre des hommes en « armes, et non la nature en courroux : j'ai dé- « fait des armées; mais je n'ai pu vaincre les « flammes, la gelée, l'engourdissement, la « mort !... Le destin a dû être plus fort que « moi. Et pourtant quel malheur pour la France, « pour l'Europe !

« La paix dans Moscow accomplissait et termi- « nait mes expéditions de guerre. C'était, pour la « grande cause, la fin des hasards et le commen- « cement de la sécurité. Un nouvel horizon, de « nouveaux travaux allaient se dérouler, tout « pleins du bien-être et de la prospérité de tous.

« Le système européen se trouvait fondé ; il « n'était plus question que de l'organiser.

« Satisfait sur ces grands points, et tran- « quille partout, j'aurais eu aussi mon *congrès* « et ma *sainte-alliance*. Ce sont des idées « qu'on m'a volées. Dans cette réunion de tous « les souverains, nous eussions traité de nos in- « térêts en famille, et compté de clerc à maître « avec les peuples.

« La cause du siècle était gagnée, la révolu- « tion accomplie ; il ne s'agissait plus que de la « racommoder avec ce qu'elle n'avait pas détruit. « Or, cet ouvrage m'appartenait ; je l'avais pré- « paré de longue main *aux dépens de ma po- « pularité peut-être*. N'importe. Je devenais « l'arche de l'ancienne et de la nouvelle alliance, « le médiateur naturel entre l'ancien et le nou- « vel ordre de choses. J'avais les principes et la « confiance de l'un ; je m'étais identifié avec « l'autre ; j'appartenais à tous deux ; j'aurais fait « en conscience la part de chacun.

« *Ma gloire eût été dans mon équité.* »

Et après avoir énuméré ce qu'il eût proposé de souverain à souverain, et de souverains à peuple. « Forts comme nous l'étions, conti-

« nuait-il, tout ce que nous eussions concédé « eût semblé grand. Il nous eût mérité la recon- « naissance des peuples. Aujourd'hui, ce qu'ils « arracheront ne leur semblera jamais assez, et « ils ne cesseront de se défier, ni d'être mé- « contens. »

Il passait ensuite en revue ce qu'il eût proposé pour la prospérité, les intérêts, la jouissance et le bien-être de l'association européenne. Il eût voulu les mêmes principes, le même système partout. Un Code européen; une Cour de Cassation européenne, redressant, pour tous, les erreurs, comme la nôtre redresse chez nous celles de nos tribunaux. Une même monnaie sous des coins différens; les mêmes poids, les mêmes mesures, les mêmes lois, etc., etc.

« L'Europe, disait-il, n'eût bientôt fait de la « sorte véritablement qu'un même peuple, et « chacun en voyageant, partout se fût trouvé « toujours dans la patrie commune. »

Il eût demandé toutes les rivières navigables pour tous; la communauté des mers; que les grandes armées permanentes fussent réduites désormais à la seule garde des souverains, etc., etc.

Enfin, c'était une foule d'idées, la plupart

nouvelles; les unes des plus simples, d'autres tout à fait sublimes, sur les diverses branches politiques, civiles, législatives; sur la religion, les arts, le commerce : elles embrassaient tout.

Il a conclu : « De retour en France, au sein « de la patrie, grande, forte, magnifique, tran- « quille, glorieuse, j'eusse proclamé ses limites « immuables; toute guerre future, purement « *défensive;* tout agrandissement nouveau, *anti-* » *national.* J'eusse associé mon fils à l'Empire; « ma *dictature* eût fini, et son règne constitu- « tionnel eût commencé....

« Paris eût été la capitale du monde, et les « Français l'envie des nations !...

« Mes loisirs ensuite et mes vieux jours eus- « sent été consacrés, en compagnie de l'Impé- « ratrice, et durant l'apprentissage royal de « mon fils, à visiter lentement et en vrai couple « campagnard, avec nos propres chevaux, tous « les recoins de l'Empire; recevant les plaintes, « redressant les torts, semant de toutes parts, « et partout, les monumens et les bienfaits!!!... « Mon cher, voilà encore de mes rêves!!! »

L'Empereur avait beaucoup parlé de l'intérieur de la Russie, de la prospérité de laquelle

nous n'avions nul soupçon, disait-il; il s'était arrêté beaucoup sur Moscow, qui l'avait fort étonné sous tous les rapports, et pouvait supporter sans embarras le parallèle avec toutes les capitales de l'Europe, dont il surpassait le plus grand nombre. Malheureusement je ne trouve ici que des indications, et je ne saurais plus aujourd'hui reproduire aucun des développemens.

Les clochers dorés de Moscow avaient surtout frappé ses regards, et c'est ce qui le porta, lors de son retour, à faire redorer le dôme des Invalides; il se proposait d'appliquer cet embellissement à beaucoup d'autres édifices de Paris.

N. B. Comme la ville de Moscow semble avoir été si différente de l'idée que nous nous en formions en général, dans notre occident, je pense qu'il sera agréable d'en trouver ici la description fournie par un témoin oculaire, personnage important de l'expédition : *le baron Larrey*, chirurgien en chef de la grande armée. Je tire cette description d'un ouvrage de ce savant célèbre (les Mémoires de la Chirurgie Militaire), peu répandu, peut-être, à cause de sa nature particulièrement scientifique.

C'est au moment de se mettre en route pour Moscow, après la bataille de Mozaïsk ou de la Moskowa.

« A peine étions-nous, y est-il dit, éloignés de quelques milles de Mozaïsk, que nous fûmes tous étonnés de nous trouver, malgré le voisinage où l'on était d'une des plus grandes capitales du monde, sur une plaine sablonneuse, aride et complétement déserte. L'aspect lugubre de cette solitude qui jetait tous les soldats dans le découragement, semblait nous présager la désertion entière de Moscow, et les malheurs qui nous attendaient dans cette cité, dont la richesse devait nous promettre un autre sort.

« L'armée traversa cet espace avec peine. Les chevaux étaient harassés, épuisés par la faim et la soif; car l'eau était aussi rare que les fourrages. Les hommes eurent aussi beaucoup à souffrir. On était en effet accablé de fatigues et privé de subsistances. La troupe n'avait reçu depuis long-temps aucune distribution, et le peu de ressources que l'on trouva dans Mozaïsk, ne servit qu'à la jeune et à la vieille garde. Un assez grand nombre de conscrits de ce premier corps furent victimes de l'abus qu'ils firent du

chenaps (eau-de-vie du pays.) On les voyait s'éloigner à quelques pas de leurs compagnons, chanceler, tourner sur eux-mêmes, puis tomber sur leurs genoux ou s'asseoir involontairement; ils restaient immobiles dans cette attitude, et expiraient bientôt après, sans proférer une seule plainte. Ces jeunes sujets étaient prédisposés aux effets pernicieux de cette liqueur, par l'ennui, les privations et les fatigues excessives.

« Cependant nous arrivâmes, le 14 septembre au soir, dans l'un des faubourgs de Moscow; nous y apprîmes que l'armée russe, à son passage dans la ville, avait entraîné avec elle tous les citoyens et les fonctionnaires publics; il n'était resté que quelques gens du bas-peuple et de la domesticité : en sorte qu'en parcourant les principales rues de cette grande cité, où nous entrâmes le lendemain au matin, nous ne rencontrâmes presque personne; toutes les maisons étaient entièrement abandonnées. Mais ce qui nous surprit beaucoup, ce fut de voir le feu se manifester dans plusieurs quartiers éloignés, où aucun de nos soldats n'avait encore paru, et particulièrement dans le bazar du Kremlin, bâtiment très-vaste, garni de por-

tiques qui ont quelque ressemblance avec ceux du Palais-Royal à Paris.

« D'après ce que nous avions vu sur notre passage en traversant la petite Russie, nous restâmes étonnés de la grandeur de Moscow, du grand nombre d'églises et de palais qu'il renfermait, de la belle architecture de ces édifices, de la distribution commode des maisons principales, de la richesse de l'ameublement et de tous les objets de luxe que l'on trouvait dans la plupart. Les rues sont généralement spacieuses, régulières et bien percées. Rien ne semblait être en discordance dans cette cité. Tout annonçait son opulence et le commerce immense qu'elle faisait des produits des quatre parties du monde.

« La construction variée des palais, des maisons et des églises, ajoutait infiniment à la beauté de la ville. Il y avait des quartiers qui, par le genre d'architecture des différens édifices, indiquaient par quelles nations en général ils étaient habités : ainsi, on distinguait facilement le quartier des Francs, celui des Chinois ou Indiens, celui des Allemands. Le Kremlin pouvait être considéré comme la citadelle de Moskow; il est au centre de la ville, sur un

bâtimens latéraux, en coupant à angles droits le premier, forment l'enceinte de la cour, d'où l'on communique dans un beau et vaste jardin qui sert de promenade aux malades. Un portique, à colonnes d'ordre composite, forme la façade de ce bâtiment, élevé de deux étages. On entre d'abord dans un vestibule spacieux, où correspondent les portes d'entrées des salles du rez-de-chaussée, et où est placé un grand et magnifique escalier qui conduit aux étages supérieurs. Les salles occupent toute la longueur du bâtiment : elles sont percées, de chaque côté, de fenêtres qui vont du plancher jusqu'au plafond : elles sont à double chassis de vitres, comme dans toute la Russie, et parfaitement closes en hiver ; des poëles sculptés sont placés dans l'intérieur aux distances convenables. Il règne dans les salles quatre rangs de lits uniformes, séparés par les espaces que commande la salubrité ; chaque rang est composé de 50 lits, dont le nombre total pouvait se monter à plus de 3 mille : les trois corps-de-logis de l'hôpital renferment 14 salles principales, à peu près de la même étendue. Les usines, la pharmacie, la cuisine, et tous les accessoires sont

établis très-commodément dans autant d'endroits isolés, à portée des salles. Cet hôpital est un des mieux construits, des plus vastes et des plus beaux que j'aie jamais vu.

« Les hospices civils sont également dignes d'attention. Les quatre principaux sont l'hôpital de Cheremetow, celui de Galitzin, l'hôpital d'Alexandre, et celui des Enfans trouvés.

« Le premier, remarquable par sa forme, sa construction et ses distributions intérieures, fut destiné à recevoir les blessés et malades de la garde.

« Cet hospice, élevé de trois étages, a la forme d'un croissant : derrière cet édifice se trouvent les accessoires. Un beau portique, qui fait saillie au centre de cette demi-lune, forme l'entrée d'une chapelle qui occupe le milieu du bâtiment; cette chapelle, surmontée d'un dôme, autour de laquelle correspondent les principales salles destinées aux malades, renferme le mausolée du Prince fondateur : elle est ornée de colonnes de stuc, de statues et de beaux tableaux. La pharmacie est une des plus belles et des plus riches que je connaisse.

« L'hôpital des Enfans trouvés, situé sur le

bord de la Moskowa, protégé par le canon du Kremlin, est sans contredit le plus vaste et le plus bel établissement de ce genre qu'il y ait en Europe. Il se compose de deux portions d'édifices : la première, où est la porte d'entrée, est destinée au logement du Gouverneur, pris parmi les anciens généraux d'armée; à celui de l'administration, des officiers de santé, des bureaux et de toutes les personnes attachées au service de l'hospice; la deuxième forme un carré parfait. Au milieu de la cour, qui est très-grande, est une fontaine à réservoir, qui distribue l'eau de la rivière dans tout l'hôpital. Chacun des côtés se compose de quatre grands étages, autour desquels règne un corridor régulier, peu large, assez spacieux cependant pour que l'air et les individus y circulent librement. Les salles occupent le reste de la largeur et toute la longueur de chaque aile du bâtiment. Dans chaque salle sont placés deux rangs de lits à rideaux : leur grandeur est relative à celle des enfans; le quartier des garçons est séparé de celui des filles; la plus grande propreté et le plus grand ordre règnent partout.

« A peine avions nous pris possession de la

ville, et étions-nous parvenus par nos efforts à éteindre le feu que les Russes avaient allumé dans les plus beaux quartiers, que, par suite de deux causes majeures, l'incendie se renouvela d'une manière plus vive, se propagea rapidement d'une section de la ville à l'autre, et embrasa toute la cité. La première de ces causes est justement rapportée à la volonté, bien prononcée, d'une certaine classe de Russes que l'on dit être les individus détenus dans les prisons, dont les portes avaient été ouvertes au départ de l'armée: ces misérables, excités soit par un ordre supérieur, soit par un mouvement spontané, dans la vue sans doute d'exercer le pillage, se portaient aux yeux de tout le monde, d'un palais à l'autre, ou d'une maison à une autre, pour y mettre le feu. Les patrouilles françaises, quoique nombreuses et fréquentes, n'avaient pu les en empêcher. J'ai vu prendre plusieurs de ces misérables sur le fait; on avait saisi dans leurs mains des mèches allumées et des matières combustibles. La peine de mort, appliquée à ceux qu'on prenait en flagrant délit, ne faisait nulle impression sur les autres; et l'incendie continua trois jours et trois nuits sans interruption. En

vain nos soldats coupèrent les maisons pour l'arrêter ; la flamme franchissait bientôt les espaces, et en un clin-d'œil les bâtimens ainsi isolés étaient embrasés. La deuxième cause devait être attribuée aux vents impétueux de l'équinoxe, toujours très-forts dans ces contrées, et à la faveur desquels le feu croissait et se déployait avec une activité extraordinaire.

« Il serait difficile, dans quelque circonstance que ce soit, d'avoir un tableau plus horrible que celui qui affligeait nos regards. Ce fut surtout pendant la nuit du 18 au 19 septembre, époque où l'incendie était au plus haut degré, que ces effets offraient un spectacle étonnant : le temps était beau et sec, les vents n'ayant cessé de régner de l'Est au Nord, ou du Nord à l'Est. Pendant cette nuit, dont l'image effrayante restera toujours gravée dans mon souvenir, toute la cité était embrasée ; des gerbes épaisses de flammes de couleurs variées s'élevaient de toutes parts, jusqu'aux nues, couvraient en entier l'horizon, portant au loin une lumière éclatante et une chaleur brûlante. Ces gerbes de feu, projetées dans tous les sens, et entraînées par la violence des vents, étaient

accompagnées dans leur ascension et dans leur marche rapide, par un sifflement épouvantable et par des détonnations foudroyantes, résultat de la combustion des poudres, du salpêtre, des huiles, résines et eaux-de-vie, dont la plupart des maisons et des boutiques étaient remplies. Les plaques de tôle vernissées, qui recouvraient les bâtimens, se détachaient brusquement par l'effet de la chaleur, et allaient jaillir au loin. Des portions très-considérables de poutres ou de solives de sapins enflammées, lancées à de très-grandes distances, servaient à propager l'incendie jusqu'aux maisons que l'on croyait les moins exposées, à cause de leur éloignement. L'épouvante et la terreur avaient frappé tout le monde. La garde, le quartier-général et le chef de l'armée quittèrent le Kremlin et la cité, et allèrent établir un camp à Pétrowski, château de Pierre-le-Grand, sur la route de Pétersbourg. Je restai avec un très-petit nombre de mes camarades dans une maison bâtie en pierre, isolée, et située au sommet du quartier franc, près du Kremlin : je pus facilement observer de-là tous les phénomènes de cet épouvantable embrasement. Nous avions envoyé nos équipages

au camp, étant toujours sur le qui-vive, pour parer aux événemens ou pour les prévenir.

« Les hommes du bas-peuple, qui étaient restés dans Moscow, pourchassés d'une maison à l'autre par l'incendie, jetaient des cris lamentables; très-jaloux de sauver ce qu'ils avaient de plus précieux, ils se chargeaient de balots qu'ils avaient peine à porter, et que souvent on les voyait abandonner pour se soustraire aux flammes. Les femmes, conduites par un sentiment d'humanité bien naturel, emportaient un ou deux enfans sur leurs épaules, traînaient les autres par la main; et, pour échapper à la mort qui les menaçaient de toutes parts, couraient, les jupes retroussées, se réfugier dans les recoins des rues et des places; mais l'activité du feu les forçait bientôt d'abandonner cet asile et de fuir précipitamment de tous côtés sans pouvoir quelquefois sortir de cette espèce de labyrinthe, où plusieurs d'entr'elles trouvèrent une fin malheureuse. J'ai vu des vieillards, dont la longue barbe avait été atteinte par les flammes, traînés sur de petits chariots par leurs propres enfans, qui s'empressaient de les enlever de ce véritable Tartare.

« Quant à nos soldats, tourmentés par la faim et la soif, ils bravaient tous les dangers pour ravir du fond des caves et boutiques embrasées, les comestibles, les vins, les liqueurs ou autres objets plus ou moins utiles. On les voyait courir dans les rues, pêle-mêle avec les habitans désespérés, emportant tout ce qu'ils avaient pu arracher aux ravages de cet affreux incendie. Enfin, en 8 ou 10 jours, cette immense et superbe cité fut réduite en cendres, à l'exception du palais Kremlin, de quelques grandes maisons et de toutes les églises : ces édifices sont bâtis en pierre.

« Cette calamité jeta l'armée dans une grande consternation, et nous présagea de plus grands malheurs. Nous crûmes tous ne pouvoir plus trouver ni subsistance, ni étoffes, ni les autres objets nécessaires à l'habillement des troupes, et dont on avait le plus pressant besoin. Qu'elle idée plus sinistre pouvait se présenter à notre imagination ! Cependant le quartier-général vint, après l'incendie, s'établir de nouveau au Kremlin, et la garde se logea dans quelques maisons du quartier franc, qui avaient été épargnées. Chacun reprit l'exercice de ses fonctions.

« On découvrit, à force de recherches, des magasins de farine, de viande, de poisson salé, d'huile, d'eau-de-vie, de vins et de liqueurs. On en fit quelques distributions aux soldats; mais on voulut beaucoup trop épargner ou emmagasiner; et cet excès de prévoyance, qui n'est quelquefois qu'un prétexte, conduisit à brûler par la suite ou à laisser dans ces magasins des denrées de tout genre, dont on aurait pu tirer les plus grands avantages, et qui auraient même suffi aux besoins de l'armée pendant plus de six mois, si l'on fût resté à Moscow. Il en fut ainsi, principalement pour les étoffes et les fourrures qu'on aurait dû s'empresser de faire confectionner, de manière à fournir à nos troupes tous les vêtemens capables de les préserver, le plus possible, de la rigueur du froid auquel il fallait s'attendre. De leur côté, les soldats, qui ne songent jamais à l'avenir, loin de suppléer, pour leur intérêt, à ce défaut de précaution, ne s'occupaient qu'à recueillir les vins, les liqueurs, les matières d'or et d'argent, et méprisaient tout le reste.

« Cette abondance inattendue, qu'ils devaient

à leurs infatigables recherches, altéra la discipline de l'armée et la santé des hommes intempérans. Ce seul motif aurait dû nous faire presser notre départ pour la Pologne. Moscow devint pour nos troupes une nouvelle Capoue. Les chefs de l'armée ennemie entretenaient les nôtres dans des espérances de paix : les préliminaires devaient être signés d'un jour à l'autre. Cependant, des nuées de Cosaques couvraient nos cantonnemens et nous enlevaient tous les jours un grand nombre de fourrageurs. Le général Kutusoff rassemblait les débris de son armée et la fortifiait des recrues qu'il recevait de toutes parts. Insensiblement et sous divers prétextes de pacification, ses avant-gardes se rapprochèrent des nôtres. Enfin, le terme des négociations était arrivé et c'est au moment où l'ambassadeur français devait obtenir une première décision, que le corps d'armée du prince Joachim fut enveloppé. Notre général ambassadeur put à peine franchir les obstacles qu'il rencontra pour se rendre à Moscow. Déjà plusieurs portions de nos troupes et quelque pièces de canons avaient été enlevées. Néanmoins, les divers corps de cette avant-garde, d'abord dis-

persés, se rallient, rompent la colonne russe qui les cernait, prennent une position favorable, et s'élancent tour à tour sur la cavalerie nombreuse de l'ennemi, qu'ils repoussent avec force en reprenant une partie des pièces d'artillerie et des soldats faits prisonniers dans la première attaque. Enfin, l'arrivée du général Lauriston et des blesés nous confirma, au quartier-général, la reprise des hostilités. Des ordres sont aussitôt donnés pour le départ subit de l'armée; la générale se fait entendre: tous les corps se disposent à exécuter ce mouvement précipité. On se hâte de faire quelques provisions, et l'on se met en marche dans la journée du 19 octobre. »

Dimanche 25.

Sur le couronnement, etc. — Décrets de Berlin et de Milan. — Grande cause de la haine des Anglais.

Le temps s'est remis tout à fait au beau. L'Empereur a déjeûné sous la tente; il nous y a tous fait appeler. La conversation a conduit à parler des cérémonies du couronnement. Il demandait des renseignemens à l'un de nous qui

y avait assisté, et qui n'a pu les donner. Il les a demandés à un autre; mais celui-ci n'y avait pas été. « Où étiez-vous donc alors, lui a dit « l'Empereur? — Sire, à Paris. — Et comment! « vous n'avez pas vu le couronnement? — Non, « Sire. » L'Empereur alors le regardant de travers et saisissant son oreille, lui a dit: « Vous « seriez-vous avisé de faire l'aristocrate à ce « point? — Mais, Sire, mon heure n'était pas « venue. — Mais vous avez du moins vu le « cortége? — Ah! Sire, si ma curiosité l'eût « emporté, j'aurais couru du moins à ce qu'il « y avait de plus digne, de plus précieux à « voir, et je ne dois rien diminuer ici de mon « mérite ou de mes torts. J'avais pourtant un « billet, et j'aimai mieux en faire hommage à « la dame anglaise dont je parlai dernièrement « à Votre Majesté, laquelle, par parenthèse, y « attrappa un rhume dont elle manqua mourir. « Moi, je restai tranquillement chez moi. — « Ah! c'est trop fort, dit l'Empereur, le vilain « aristocrate! Comment? Vraiment, vous en « étiez à ce point? — Hélas! oui, Sire, a repris « l'accusé, et pourtant me voici près de vous,

« et à Ste-Hélène. » Et l'Empereur, lâchant l'oreille, a souri.

Après déjeûner, il m'est venu un capitaine de l'artillerie anglaise, ayant été six ans à l'île de France. Il devait partir le lendemain pour l'Europe. Il m'a supplié, sous mille formes et mille manières, de lui obtenir le bonheur de voir l'Empereur. Il eût, disait-il, donné tout au monde pour une telle faveur; sa reconnaissance serait sans bornes, etc.

Nous avons causé fort long-temps : l'Empereur faisait son tour en calèche. A sa rentrée, j'ai été assez heureux pour remplir les vœux de l'officier anglais. Il a été reçu plus d'un quart d'heure par l'Empereur; il en était ivre de satisfaction, n'ignorant pas que cette faveur devenait chaque jour plus rare. Tout l'avait frappé, disait-il, au dernier degré dans l'Empereur : ses traits, son affabilité, le son de sa voix, ses expressions, les questions qu'il avait faites; c'était, me disait-il, un héros, un dieu !...

Le temps était délicieux. L'Empereur a continué de se promener dans le jardin, entouré de nous. Il discutait sur le non succès de la négociation de l'un de nous; chose que l'Empereur

avait jugé des plus simples, et qui s'était trouvée des plus délicates pour le négociateur. Il s'était agi de proposer un papier à des officiers anglais, pour qu'ils le publiassent en Angleterre.

L'Empereur s'acquittait de sa censure avec sa logique ordinaire, avec l'esprit et le sel qui lui sont familiers; toutefois, il en était fort contrarié; sa conversation est devenue forte, il l'a poussée jusqu'à l'humeur, et c'était pour la première fois peut-être que le patient en éprouvait les marques. « Enfin, a-t-il conclu, ce que « vous proposiez là à d'autres, Monsieur, après « tout, vous l'eussiez accepté vous-même à leur « place?—Non, Sire.—Comment non? Eh bien!' « a-t-il ajouté d'une manière réprobative, vous ne « seriez pas mon ministre de la police.—Et Vo- « tre Majesté aurait raison, a répliqué vive- « ment celui-là, qui s'était ému à son tour; je « ne me sens aucune disposition pour un tel « poste. » Un instant avant le dîner, l'Empereur, le voyant entrer au salon, a dit : « Ah ! « voilà notre petit officier de police. Venez, « approchez mon petit officier de police; » et il a pincé son oreille. Bien que des heures se fussent écoulées depuis la conversation vive,

l'Empereur se la rappelait; il savait celui qui en avait été l'objet très-sensible; et il était visible qu'il voulait en effacer l'impression. Voilà des nuances caractéristiques, et celles qui ressortent des objets les plus petits sont les plus naturelles, les plus sûres.

Après le dîner, la conversation a conduit l'Empereur à parcourir le sujet spécial de sa querelle maritime avec l'Angleterre. « La pré-« tention du blocus sur le papier, disait-il, lui « valut mon fameux décret de Berlin. Le con-« seil britannique, dans sa colère, lance ses ar-« rêts; il établissait un octroi sur les mers. « Riposté aussitôt par les célèbres décrets de « Milan, qui dénationalisent tout pavillon qui « se soumettrait aux actes anglais; et c'est alors « que la guerre devint, en Angleterre, vrai-« ment personnelle. La rage contre moi « saisit tous ceux qui tenaient au commerce. « L'Angleterre s'indigna d'une lutte et d'une « énergie qu'elle ne connaissait pas. Elle avait « toujours trouvé ceux qui m'avaient devancé « plus complaisans. »

L'Empereur, plus tard, a développé les mesures par lesquelles il avait forcé les Améri-

cains à se battre contre les Anglais. Il avait trouvé le moyen, disait-il, d'attacher leurs intérêts à leurs droits; car c'est pour les premiers qu'on se bat, disait-il, beaucoup plus que pour les seconds.

Aujourd'hui l'Empereur s'attendait, disait-il, à quelques tentatives prochaines des Anglais sur la souveraineté des mers, à quelque octroi universel, etc., etc. « C'est pour eux, disait-il, « un des grands moyens d'acquitter leurs dettes, « de sortir de l'abîme où ils se trouvent plon- « gés; en un mot, de se tirer d'affaire. S'ils ont « parmi eux un génie hardi, une tête forte, ils « doivent entreprendre quelque chose de la « sorte. Personne ne saurait s'y opposer, et « ils peuvent présenter la chose avec une espèce « de justice. Ils ont à faire valoir que c'est pour « le salut de l'Europe qu'ils en sont arrivés là; « qu'ils ont réussi; qu'on leur en doit quelque « récompense. Et puis, il n'est plus en Europe « de vaisseaux de guerre que les leurs. Ils rè- « gnent aujourd'hui de fait sur les mers. Il « n'existe plus de droits publics quand l'équili- « bre est rompu, etc., etc.

« Les Anglais peuvent être tout aujourd'hui

« s'ils veulent se réduire à rentrer dans leurs « vaisseaux. Mais ils exposeront leur supériorité, « compliqueront leurs affaires, et perdront « insensiblement jusqu'à la considération, s'ils « s'obstinent à conserver des soldats sur le « continent. »

Lundi 26.

Relation de la campagne de Waterloo, dictée par Napoléon.

L'Empereur est sorti de très-grand matin, même avant 7 heures; il n'a voulu faire lever aucun de nous. Le temps était fort beau; il s'est mis à travailler seul dans le jardin, sous la tente, où il nous a fait appeler tous pour déjeûner. Il est demeuré jusqu'à 2 heures.

A dîner, il a beaucoup parlé de notre situation dans l'île. Il ne voulait pas, disait-il, bouger de Longwood; ne se souciait d'aucune visite; mais il désirait que nous prissions quelque diversion; que nous cherchassions à nous égayer. Il nous aurait vu avec plaisir, disait-il, nous mouvoir et nous produire davantage, etc.

L'Empereur fait lire ce qu'il avait dicté de

la bataille de Waterloo au général Gourgaud! Quelles pages!... Elles font mal... Les destinées de la France ont tenu à si peu de chose!!!...

N. B. Cette production a été publiée, en Europe, en 1820 *. On était venu à bout de la faire sortir furtivement de Ste-Hélène, en dépit de toute vigilance. Dès que cette relation de Waterloo parut dans le monde, personne ne se trompa sur son auteur. On s'est écrié : Napoléon seul pouvait la décrire de la sorte; et l'on assure que c'est précisément ainsi que s'est exprimé son antagoniste lui-même. Quels beaux chapitres!... Il serait impossible d'en essayer une analyse, ou de prétendre à les faire juger dignement, il faut lire l'original. Toutefois nous transcrivons littéralement ici les dernières pages, contenant, en forme de résumé, neuf observations de Napoléon, sur les fautes qu'on lui a reprochées dans cette campagne.

Ce sont des points qui demeureront classiques, et nous avons pensé qu'on ne serait pas fâché de retrouver ici des objets qui deviennent,

* Mémoires pour servir à l'Histoire de France en 1815. Paris, chez Barrois aîné, 1820.

toutes les fois que l'occasion s'en présente, le sujet de vives et importantes discussions.

Nous ferons précéder ces observations, et toujours de la dictée de Napoléon, du tableau des ressources qui restaient encore à la France, après la perte de la bataille.

« La position de la France était critique après la bataille de Waterloo; mais non désespérée. Tout avait été préparé dans l'hypothèse qu'on échouât dans l'attaque de la Belgique. 70 mille hommes étaient ralliés le 27, entre Paris et Laon; 25 à 30 mille hommes, y compris les dépôts de la garde, étaient en marche de Paris et des dépôts; le général Rapp, avec 25 mille hommes de troupes d'élite, devait être arrivé, dans les premiers jours de juillet, sur la Marne; toutes les pertes du matériel de l'artillerie étaient réparées. Paris seul contenait 5 cents pièces de canon de campagne, et on n'en avait perdu que 170. Ainsi, une armée de 120 mille hommes, égale à celle qui avait passé la Sambre le 15, ayant un train d'artillerie de 350 bouches à feu, couvrirait Paris au 1er juillet. Cette capitale avait, indépendamment de cela, pour sa défense, 36 mille hommes de garde nationale,

30 mille tirailleurs, 6 mille canonniers, 6 cents bouches à feu en batterie, des retranchemens formidables sur la rive droite de la Seine, et en peu de jours, ceux de la rive gauche eussent été entièrement terminés. Cependant les armées anglo-hollandaises et prusso-saxonnes, affaiblies de plus de 80 mille hommes, n'étant plus que de 140 mille, ne pouvaient dépasser la Somme, avec plus de 90 mille hommes; elles y attendraient la coopération des armées autrichiennes et russes, qui ne pouvaient être, avant le 15 juillet, sur la Marne. Paris avait donc 25 jours pour préparer sa défense, achever son armement, ses fortifications, ses approvisionnemens, et attirer des troupes de tous les points de la France. Au 15 juillet même, il n'y aurait que 30 ou 40 mille hommes arrivés sur le Rhin. La masse des armées russes et autrichiennes ne pouvait entrer en action que plus tard. Ni les armes, ni les munitions, ni les officiers ne manquaient dans la capitale; on pouvait porter facilement les tirailleurs à 80 mille hommes, et augmenter l'artillerie de campagne jusqu'à 6 cents bouches à feu.

Le maréchal Suchet, réuni au général

Lecourbe, aurait, à la même époque, plus de 30 mille hommes devant Lyon, indépendamment de la garnison de cette ville, qui serait bien armée, bien approvisionnée et bien retranchée. La défense de toutes les places fortes était assurée; elles étaient commandées par des officiers de choix, et gardées par des troupes fidèles. Tout pouvait se réparer; mais il fallait du caractère, de l'énergie, de la fermeté de la part des officiers, du gouvernement, des Chambres, de la nation tout entière!!! Il fallait qu'elle fût animée par le sentiment de l'honneur, de la gloire, de l'indépendance nationale; qu'elle fixât les yeux sur Rome, après la bataille de Cannes, et non sur Carthage, après Zama!!! Si la France s'élevait à cette hauteur, elle était invincible. Son peuple contenait plus d'élémens militaires qu'aucun autre peuple du monde. Le matériel de la guerre était en abondance, et pouvait suffire à tous les besoins.

« Le 21 juin, le maréchal Blucher et le duc de Wellington entrèrent, sur deux colonnes, sur le territoire français. Le 22, le feu prit au magasin à poudre d'Avesnes; la place se rendit. Le 24, les Prussiens entrèrent dans Guise, et

le duc de Wellington à Cambray. Le 26, il était à Péronne. Pendant tout ce temps, les places de 1re, 2e et 3e ligne de la Flandre étaient investies. Cependant, ces deux généraux apprirent, le 25, l'abdication de l'Empereur, qui avait eu lieu le 22; l'insurrection des Chambres, le découragement que ces circonstances jetèrent dans l'armée, et les espérances qu'en concevaient les ennemis intérieurs. Dès-lors ils ne songèrent plus qu'à marcher sur la capitale, sous les murs de laquelle ils arrivèrent les derniers jours de juin, avec moins de 90 mille hommes; démarche qui leur aurait été funeste et eût entraîné leur ruine totale, s'ils l'eussent hasardée devant Napoléon; mais ce Prince avait abdiqué!!! Les troupes de ligne qui se trouvaient à Paris, plus de 6 mille hommes des dépôts de la garde, les tirailleurs de la garde nationale, choisis dans le peuple de cette grande capitale, lui étaient tous dévoués; il pouvait foudroyer les ennemis intérieurs!!! Mais pour développer les motifs qui ont réglé sa conduite dans cette occasion si importante, et qui a eu de si funestes conséquences pour lui et pour la France, il faut reprendre le récit de plus loin, etc., etc.

Première observation. — « On a reproché à l'Empereur : 1° de s'être démis de la dictature au moment où la France avait le plus grand besoin d'un dictateur ; 2° d'avoir changé les constitutions de l'Empire, dans un moment où il ne fallait songer qu'à le préserver de l'invasion ; 3° d'avoir souffert que l'on alarmât les Vendéens, qui d'abord avaient refusé de prendre les armes contre le régime impérial ; 4° d'avoir réuni les Chambres lorsqu'il suffisait de réunir les armées ; 5° d'avoir abdiqué et laissé la France à la merci d'une Assemblée divisée et sans expérience ; car enfin, s'il est vrai qu'il fut impossible au Prince de sauver la patrie, sans la confiance de la nation, il ne l'est pas moins que la nation, dans ces circonstances critiques, ne pouvait sauver ni son honneur ni son indépendance, sans Napoléon.

« Nous ne ferons aucune réflexion sur des matières qui sont approfondies, et longuement traitées dans le livre X.

Deuxième observation. — « L'art avec lequel les mouvemens des divers corps d'armée ont été dérobés à la connaissance de l'ennemi, au début de la campagne, ne saurait être trop remarqué.

Le maréchal Blucher et le duc de Wellington ont été surpris; ils n'ont rien vu, rien su de tous les mouvemens qui s'opéraient près de leurs avant-postes.

« Pour attaquer les deux armées ennemies, les Français pouvaient déborder leur droite, leur gauche et percer leur centre. Dans le premier cas ils déboucheraient par Lille, et rencontreraient l'armée anglo-hollandaise; dans le second, ils déboucheraient par Givet et Charlemont, et rencontreraient l'armée prusso-saxonne. Ces deux armées restaient réunies puisqu'elles seraient pressées l'une sur l'autre, de la droite sur la gauche, et de la gauche sur la droite. L'Empereur adopta le parti de couvrir ses mouvemens par la Sambre, et de percer la ligne des deux armées à Charleroi, point de leur jonction, manœuvrant avec rapidité et habileté. Il trouva ainsi dans les secrets de l'art, des moyens supplémentaires qui lui tinrent lieu de 100 mille hommes qui lui manquaient. Ce plan fut conçu et exécuté avec audace et sagesse.

Troisième observation. — « Le caractère de plusieurs généraux avait été détrempé par les événemens de 1814; ils avaient perdu quelque

chose de cette audace, de cette résolution et de cette confiance qui leur avaient valu tant de gloire, et avaient tant contribué au succès des campagnes passées.

« 1° Le 15 juin, le 3e corps devait prendre les armes à trois heures du matin, et arriver devant Charleroi à dix heures; il n'arriva qu'à trois heures après midi.

« 2° Le même jour, l'attaque des bois en avant de Fleurus, qui avait été ordonnée pour quatre heures après midi, n'eût lieu qu'à sept heures. La nuit survint avant qu'on pût entrer à Fleurus, où le projet du chef avait été de placer son quartier-général ce même jour. Cette perte de sept heures était bien fâcheuse au début d'une campagne.

« 3° Ney reçut l'ordre de se porter, le 16, avec 43 mille hommes, qui composaient la gauche qu'il commandait, en avant des Quatre-Bras, d'y prendre position à la pointe du jour, et même de s'y retrancher. Il hésita, perdit huit heures. Le Prince d'Orange, avec 9 mille hommes seulement, conserva le 16, jusqu'à trois heures après midi, cette importante position. Lorsqu'enfin le maréchal

reçut à midi l'ordre daté de Fleurus, et qu'il vit que l'Empereur allait en venir aux mains avec les Prussiens, il se porta sur les Quatre-Bras, mais seulement avec la moitié de son monde, et laissa l'autre moitié pour appuyer sa retraite à deux lieues derrière; il l'oublia jusqu'à 6 heures du soir, où il en sentit le besoin pour sa propre défense. Dans les autres campagnes, ce général eût occupé à six heures du matin la position en avant des Quatre-Bras, eût défait et pris toute la division belge; et eût ou tourné l'armée prussienne en faisant, par la chaussée de Namur, un détachement qui fût tombé sur les derrières de la ligne de bataille; ou, en se portant avec rapidité sur la chaussée de Gennapes, il eût surpris en marche et détruit la division de Brunswick, et la 5e division anglaise, qui venaient de Bruxelles, et de là eût marché à la rencontre des 1re et 3e divisions anglaises qui arrivaient par la chaussée de Nivelles, l'une et l'autre sans cavalerie ni artillerie et harassées de fatigue. Toujours le premier dans le feu, Ney oubliait les troupes qui n'étaient pas sous ses yeux. La bravoure que doit montrer un général en chef est différente de celle que doit avoir

un général de division, comme celle-ci ne doit pas être celle d'un capitaine de grenadiers.

« 4° L'avant-garde de l'armée française n'arriva le 17 devant Waterloo, qu'à six heures du soir : sans de fâcheuses hésitations, elle y fût arrivée à trois heures. L'Empereur en parut fort contrarié : il dit, en montrant le soleil : « Que « ne donnerais-je pas pour avoir aujourd'hui le « pouvoir de Josué, et retarder sa marche de « deux heures. »

Quatrième observation. — « Jamais le soldat français n'a montré plus de courage, de bonne volonté et d'enthousiasme ; il était plein du sentiment de sa supériorité sur tous les soldats de l'Europe. Sa confiance dans l'Empereur était tout entière, et peut-être encore accrue ; mais il était ombrageux et méfiant envers ses autres chefs. Les trahisons de 1814 étaient toujours présentes à son esprit ; tout mouvement qu'il ne comprenait pas l'inquiétait ; il se croyait trahi. Au moment où les premiers coups de canon se tiraient près de Saint-Amand, un vieux caporal s'approcha de l'Empereur, et lui dit : « Sire, « méfiez-vous du maréchal Soult ; soyez certain « qu'il nous trahit.—Sois tranquille, lui répond

« ce prince, j'en réponds comme de moi. » Au milieu de la bataille, un officier fit le rapport au maréchal Soult, que le général Vandamme était passé à l'ennemi; que ses soldats demandaient à grands cris qu'on en instruisît l'Empereur. Sur la fin de la bataille, un dragon, le sabre tout dégoûtant de sang, accourut criant : « Sire, venez vite à la division, le général « Dhénin harangue les dragons pour passer à l'en- « nemi. — L'as-tu entendu? — Non Sire, mais un « officier, qui vous cherche, l'a vu et m'a chargé « de vous le dire. » Pendant ce temps, le brave général Dhénin recevait un boulet de canon qui lui emportait une cuisse, après avoir repoussé une charge ennemie.

« Le 14 au soir, le lieutenant-général B.....; le colonel C....., et l'officier de l'état-major V..... avaient déserté du 4e corps et passé à l'ennemi. Leurs noms seront en exécration tant que le peuple français formera une nation. Cette désertion avait fort augmenté l'inquiétude du soldat. Il paraît à peu près constant qu'on a crié *sauve qui peut*, à la 4e division du premier corps, le soir de la bataille de Waterloo, à l'attaque du village de La Haye, par le maréchal

Blucher. Ce village n'a pas été défendu comme il devait l'être. Il est également probable que plusieurs officiers porteurs d'ordres ont disparu. Mais si quelques officiers ont déserté, pas un seul soldat ne s'est rendu coupable de ce crime. Plusieurs se tuèrent sur le champ de bataille, où ils étaient restés blessés, lorsqu'ils apprirent la déroute de l'armée.

Cinquième observation. — « Dans la journée du 17, l'armée française se trouva partagée en trois parties : 69 mille hommes, sous les ordres de l'Empereur, marchèrent sur Bruxelles, par la chaussée de Charleroi; 34 mille sous les ordres du maréchal Grouchy, se dirigèrent sur cette capitale, par la chaussée de Wavres, à la suite des Prussiens; 7 à 8 mille hommes restèrent sur le champ de bataille de Ligny, savoir : 3 mille hommes de la division Girard, pour porter secours aux blessés, et former dans tous les cas imprévus une réserve aux Quatre-Bras; 4 à 5 mille hommes, formant les parcs de reserve restèrent à Fleurus et à Charleroi. Les 34 mille hommes du maréchal Grouchy, ayant 108 pièces de canon, étaient suffisans pour culbuter l'arrière-garde prussienne dans toutes les

positions qu'elle prendrait, presser la retraite de l'armée vaincue, et la contenir. C'était un beau résultat de la victoire de Ligny, de pouvoir ainsi opposer 34 mille hommes à une armée qui avait été de 120 mille hommes. Les 69 mille hommes sous les ordres de l'Empereur, étaient suffisans pour battre l'armée anglo-hollandaise de 90 mille hommes. La disproportion qui existait le 15, entre les deux masses belligérantes, qui étaient alors dans le rapport d'un à deux, était bien changée; elle n'était plus que dans le rapport de trois à quatre. Si l'armée anglo-hollandaise avait battu les 69 mille hommes qui marchaient contre elle, on eût pu reprocher à Napoléon d'avoir mal calculé; mais il est constant, même de l'aveu des ennemis, que sans l'arrivée du général Blucher, l'armée anglo-hollandaise aurait perdu son champ de bataille entre huit et neuf heures du soir. Sans l'arrivée du maréchal Blucher à huit heures du soir, avec ses 4^es^ et 2^e^ corps, la marche sur Bruxelles, sur deux colonnes, pendant la journée du 17, avait plusieurs avantages. La gauche poussait et contenait l'armée anglo-hollandaise; la droite, sous les ordres du maréchal Grouchy,

poursuivait et contenait l'armée prusso-saxonne; et le soir, toute l'armée française devait se trouver réunie sur une ligne de cinq petites lieues, de Mont-Saint-Jean à Wavres, ayant ses avant-postes au bord de la forêt. Mais la faute que fit le maréchal Grouchy de s'arrêter le 17 à Gembloux, n'ayant fait dans la journée que deux petites lieues, au lieu de continuer jusques vis-à-vis Wavres, c'est-à-dire d'en faire encore trois, fut aggravée et rendue irréparable par celle qu'il fit le lendemain 18, en perdant douze heures, et n'arrivant qu'à quatre heures après midi devant Wavres, au lieu d'y arriver à six heures du matin.

« 1°. Chargé de poursuivre le maréchal Blucher, Grouchy le perdit de vue pendant vingt-quatre heures, depuis le 17 à quatre heures après midi jusqu'au 18 à quatre après midi.

« 2° Le mouvement de la cavalerie sur le plateau, pendant que l'attaque du général Bulow n'était pas encore repoussée, fut un accident fâcheux. L'intention du chef était d'ordonner ce mouvement, mais une heure plus tard, et de le faire soutenir par les seize bataillons d'in-

fanterie de la garde, et 100 pièces de canon.

« 3° Les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, que commandait le général Guyot, s'engagèrent sans ordre. Ainsi à cinq heures après midi, l'armée se trouva sans avoir une réserve de cavalerie. Si à huit heures et demie cette réserve eût excité l'orage qui bouleversa le champ de bataille eût été conjuré, les charges de cavalerie ennemie repoussées, les deux armées eussent couché sur le champ de bataille, malgré l'arrivée successive du général Bulow et du maréchal Blucher; l'avantage eût encore été pour l'armée française, car les 34 mille hommes du maréchal Grouchy, ayant 108 pièces de canon, étaient frais et bivouaquèrent sur le champ de bataille. Les deux armées ennemies se fussent dans la nuit couvertes par la forêt de Soignés. L'usage constant, dans toutes les batailles, était que la division des grenadiers et dragons de la garde ne perdît pas de vue l'Empereur, et ne chargeât qu'en vertu d'un ordre donné verbalement par ce prince au général qui la commandait.

Le maréchal Mortier, qui commandait en chef la garde, quitta ce commandement le 15

à Beaumont, comme les hostilités commençaient : il ne fut pas remplacé, ce qui eut plusieurs inconvéniens.

Sixième observation. « 1° L'armée française manœuvra sur la droite de la Sambre, le 13 et le 14. Elle campa la nuit du 14 au 15, à une demi-lieue des avant-postes prussiens; et cependant le maréchal Blucher n'eut connaissance de rien; et lorsque le 15 dans la matinée, il apprit à son quartier-général de Namur, que l'Empereur entrait à Charleroi, l'armée prusso-saxonne était encore cantonnée sur une étendue de pays de trente lieues; il lui fallait deux jours pour se réunir. Il eût dû, dès le 15 mai, porter son quartier-général à Fleurus; concentrer les cantonnemens de son armée dans un rayon de huit lieues, tenant des avant-gardes sur les débouchés de la Meuse et de la Sambre. Son armée eût pu alors être réunie à Ligny le 15 à midi, y attendre l'attaque de l'armée française, ou, dans la soirée du 15, marcher contre elle pour la jeter dans la Sambre.

« 2° Cependant, quoique surpris, le maréchal Blucher persista dans le projet de réunir son armée sur les hauteurs de Ligny, derrière Fleu-

rus, bravant la chance d'y être attaqué avant que son armée n'y fût arrivée. Le 16 au matin, il n'avait encore réuni que deux corps d'armée, et déjà l'armée française était à Fleurus. Le 3e corps rejoignit dans la journée; mais le 4e, que commandait le général Bulow, ne put arriver à la bataille. Le maréchal Blucher eût dû, aussitôt qu'il sut les Français à Charleroi, c'est-à-dire, dans la soirée du 15, donner pour point de rassemblement à son armée, non Fleurus, non Ligny, qui se trouvaient déjà sous le canon de son ennemi; mais Wavres, où les Français ne pouvaient arriver que le 17. Il eût eu de plus toute la journée du 16 et la nuit du 16 au 17, pour opérer le rassemblement total de son armée.

« 3° Après avoir perdu la bataille de Ligny, le général prussien, au lieu de faire sa retraite sur Wavres, eût dû l'opérer sur l'armée du duc de Wellington, soit sur les Quatre-Bras, puisque celui-ci s'y était maintenu, soit sur Waterloo. Toute la retraite du maréchal Blucher, dans la matinée du 17 fut à contre sens, puisque les deux armées, qui n'étaient qu'à 3 mille toises l'une de l'autre, pendant la soirée du 16, ayant

pour communication une belle chaussée; ce qui les pouvait faire considérer comme réunies, se trouvèrent le soir du 17 éloignés de plus de 10 mille toises, et séparées par des défilés et des chemins impraticables.

« Le général prussien a violé le trois grandes règles de la guerre : 1° Tenir ses cantonnemens rapprochés; 2° donner pour point de rassemblement un lieu où ils puissent tous arriver avant l'ennemi; 3° opérer sa retraite sur ses renforts.

Septième observation. 1° — « Le duc de Wellington a été surpris dans ses cantonnemens; il eût dû, le 15 mai, les concentrer à huit lieues autour de Bruxelles, tenant des avant-gardes sur les débouchés de Flandres. L'armée française manœuvrait depuis trois jours à portée de ses avant-postes; elle avait, depuis vingt-quatre heures, commencé les hostilités; son quartier-général était depuis douze heures à Charleroi, que le général anglais ignorait encore tout à Bruxelles, et tous les cantonnemens de son armée étaient encore en pleine sécurité occupant un terrain de plus de vingt lieues.

« 2° Le prince de Saxe-Weimar, qui faisait partie de l'armée anglo-hollandaise, était, le 15

à quatre heures du soir, en position en avant de Frasne, et savait que l'armée française était à Charleroi. S'il eût envoyé directement un aide-de-camp à Bruxelles, il y serait arrivé à six heures du soir; et cependant ce ne fut qu'à onze heures du soir que le duc de Wellington fut instruit que l'armée française était à Charleroi. Il perdit ainsi cinq heures dans une circonstance et contre un homme où la perte d'une seule heure était d'une grande importance.

« 3° L'infanterie, la cavalerie et l'artillerie de cette armée étaient cantonnées séparément, de sorte que l'infanterie se trouva engagée aux Quatre-Bras, sans cavalerie ni artillerie, ce qui lui fit éprouver une grande perte, puisqu'elle fut obligée de se tenir en colonnes serrées pour faire face aux charges de cuirassiers, et sous la mitraille de cinquante bouches à feu. Ces braves étaient ainsi à la boucherie, sans cavalerie pour les protéger, et sans artillerie pour les venger. Comme les trois armes ne peuvent pas se passer un moment l'une de l'autre, elles doivent toujours être cantonnées et placées de manière à pouvoir toujours s'assister.

« 4° Le général anglais, quoique surpris, donna

pour point de réunion à son armée les Quatre-Bras, depuis 24 heures au pouvoir des Français. Il exposait ses troupes à être défaites partiellement et à mesure de leur arrivée; le danger qu'il leur faisait courir était bien plus considérable encore, puisqu'il les faisait arriver sans artillerie et sans cavalerie; il livrait son infanterie, morcelée et sans l'assistance des deux autres armes, à son ennemi. Son point de rassemblement devait être Waterloo; il aurait eu alors la journée du 16 et la nuit du 16 au 17, ce qui était suffisant pour y réunir toute son armée, infanterie, cavalerie, artillerie. Les Français ne pouvaient y arriver que le 17, et eussent trouvé toute son armée en position.

Huitième observation. — « 1° Le général anglais a livré le 18 la bataille de Waterloo. Ce parti était contraire aux intérêts de sa nation, au plan général de guerre adopté par les alliés; il violait toutes les règles de la guerre. Il n'était pas de l'intérêt de l'Angleterre, qui a besoin de tant d'hommes pour recruter ses armées des Indes, de ses colonies d'Amérique, et de ses vastes établissemens, de s'exposer de gaîté de cœur à une lutte meurtrière, qui pouvait lui faire perdre la

seule armée qu'elle eût, et lui coûter tout au moins le plus pur de son sang. Le plan de guerre des alliés consistait à agir en masse, et à ne s'engager dans aucune affaire partielle. Rien n'était plus contraire à leur intérêt et à leur plan que d'exposer le succès de leur cause dans une bataille chanceuse, à peu près à force égale, où toutes les probabilités étaient contre eux. Si l'armée anglo-hollandaise eût été détruite à Waterloo, qu'eût servi aux alliés ce grand nombre d'armées qui se disposaient à franchir le Rhin, les Alpes et les Pyrénées?

« 2° Le général anglais, en prenant la résolution de recevoir la bataille à Waterloo, ne la fondait que sur la coopération des Prussiens; mais cette coopération ne pouvait avoir lieu que dans l'après-midi; il restait donc exposé seul depuis quatre heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, c'est-à-dire pendant treize heures : une bataille ne dure pas ordinairement plus de six heures; cette coopération était donc illusoire.

« Mais, pour compter sur la coopération des Prussiens, il supposait donc que l'armée française était tout entière vis-à-vis de lui, et

si cela était, il prétendait donc, pendant treize heures, avec 90 mille hommes de troupes de diverses nations, défendre son champ de bataille contre une armée de 104 mille français. Ce calcul était évidemment faux; il ne se fût pas maintenu trois heures; tout aurait été décidé à huit heures du matin, et les Prussiens ne seraient arrivés que pour être pris à revers. Dans une même journée les deux armées eussent été détruites. S'il comptait qu'une partie de l'armée française aurait, conformément aux règles de la guerre, suivi l'armée prussienne, il devait dès-lors lui être évident qu'il n'en aurait aucune assistance, et que les Prussiens, battus à Ligny, ayant perdu 25 à 30 mille hommes sur le champ de bataille, en ayant eu 20 mille d'éparpillés, poursuivis par 35 à 40 mille Français victorieux, ne se seraient pas dégarnis, et se seraient crus à peine suffisans pour se maintenir. Dans ce cas, l'armée anglo-hollandaise aurait dû seule soutenir l'effort de 69 mille Français pendant toute la journée du 18; et il n'est pas d'Anglais qui ne convienne que le résultat de cette lutte n'était pas douteux, et que leur armée n'était pas constituée de manière

à supporter le choc de l'armée impériale, pendant quatre heures.

« Pendant toute la nuit du 17 au 18 le temps a été horrible, ce qui a rendu les terres impraticables jusqu'à neuf heures du matin. Cette perte de six heures depuis la pointe du jour, a été tout à l'avantage de l'ennemi; mais son général pouvait-il faire dépendre le sort d'une pareille lutte du temps qu'il faisait dans la nuit du 17 au 18? Le maréchal Grouchy, avec 34 mille hommes, et 108 pièces de canon, a trouvé le secret, qui paraissait introuvable, de n'être dans la journée du 18, ni sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean, ni sur Wavres. Mais le général anglais avait-il l'assurance de ce maréchal qu'il se fourvoierait d'une si étrange manière? La conduite du maréchal Grouchi était aussi imprévoyable que si, sur sa route, son armée eût éprouvé un tremblement de terre qui l'eût engloutie. Récapitulons, si le maréchal Grouchy eût été sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean, comme l'ont cru le général anglais et le général prussien, pendant toute la nuit du 17 au 18, et toute la matinée du 18, et que le temps eût permis à l'armée française

de se ranger en bataille à quatre heures du matin, avant sept heures l'armée anglo-hollandaise eût été écharpée, éparpillée; elle eût tout perdu; et si le temps n'eût permis à l'armée française de prendre son ordre de bataille qu'à dix heures, à une heure après-midi, l'armée anglo-hollandaise eût fini ses destins; les débris en eussent été rejetés au-delà de la forêt ou dans la direction de Hal; et l'on eût eu tout le temps, dans la soirée, d'aller à la rencontre du maréchal Blücher, et de lui faire éprouver un pareil sort. Si le maréchal Grouchi eût campé devant Wavres, la nuit du 17 au 18, l'armée prussienne n'eût fait aucun détachement pour sauver l'armée anglaise, et celle-ci eût été complétement battue par les 69 mille Français qui lui étaient opposés.

« 3° La position de Mont-Saint-Jean était mal choisie. La première condition d'un champ de bataille, est de n'avoir pas de défilés sur ses derrières. Pendant la bataille, le général anglais ne sut pas tirer parti de sa nombreuse cavalerie; il ne jugea pas qu'il devait être et serait attaqué par sa gauche; il crut qu'il le serait par sa droite. Malgré la diversion opérée en sa faveur

par les 30 mille Prussiens du général Bulow, il eût deux fois opéré sa retraite dans la journée si cela lui eût été possible. Ainsi, par le fait, ô étrange bizarrerie des événemens humains! le mauvais choix de son champ de bataille, qui rendait toute retraite impossible, a été la cause de son succès!!!

Neuvième observation. — « On demandera : Que devait donc faire le général anglais après la bataille de Ligny, et le combat des Quatre-Bras? La postérité n'aura pas deux opinions : il devait traverser, dans la nuit du 17 au 18, la forêt de Soignes, sur la chaussée de Charleroi; l'armée prussienne la devait également traverser sur la chaussée de Wavres; les deux armées se réunir, à la pointe du jour, sur Bruxelles; laisser des arrières-gardes pour défendre la forêt; gagner quelques jours pour donner le temps aux Prussiens, dispersés par la bataille de Ligny, de rejoindre leur armée, se renforcer de quatorze régimens anglais qui étaient en garnison dans les places fortes de la Belgique, où ils venaient de débarquer à Ostende, de retour d'Amérique, et laisser manœuvrer l'Empereur des Français comme il aurait voulu. Aurait-il, avec une

armée de 100 mille hommes, traversé la forêt de Soignes, pour attaquer au débouché les deux armées réunies, fortes de plus de 200 mille hommes et en position? C'était certainement tout ce qui pouvait arriver de plus avantageux aux alliés. Se serait-il contenté de prendre lui-même position? Son inaction ne pouvait pas être longue, puisque 300 mille Russes, Autrichiens, Bavarrois, etc., étaient arrivés sur le Rhin : ils seraient dans peu de semaines sur la Marne, ce qui l'obligerait à accourir au secours de sa capitale. C'est alors que l'armée anglo-prussienne devait marcher et se joindre aux alliés sous Paris. Elle n'aurait couru aucune chance, n'aurait éprouvé aucune perte, aurait agi conformément aux intérêts de la nation anglaise, au plan général de guerre adopté par les alliés et aux règles de l'art de la guerre. Du 15 au 18, le duc de Wellington a constamment manœuvré comme l'a désiré son ennemi; il n'a rien fait de ce que celui-ci craignait qu'il fît. L'infanterie anglaise a été ferme et solide, la cavalerie pouvait mieux faire; l'armée anglo-hollandaise a été deux fois sauvée dans la journée par les Prussiens; la première fois avant trois heures, par

l'arrivée du général Bulow, avec 30 mille hommes, et la deuxième fois par l'arrivée du maréchal Blucher, avec 31 mille hommes. Dans cette journée, 69 mille Français ont battu 120 mille hommes; la victoire leur a été arrachée entre huit et neuf heures ; mais par 150 mille hommes.

« Qu'on se figure la contenance du peuple de Londres au moment où il aurait appris la catastrophe de son armée, et que l'on avait prodigué le plus pur de son sang pour soutenir la cause des rois contre celle des peuples, des priviléges contre l'égalité, des oligarques contre les libéraux, des principes de la sainte-alliance contre ceux de la souveraineté du peuple ! ! ! »

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

ERRATA.

TOME III.

Page 88, ligne 1 et 2, les lettres ont coulé dans quelques exemplaires, et ont été inintelligiblement rétablies.

Page 188, ligne 11 : *Villa-Nova*; lisez *Ronco.*

Page 309, ligne 5 : *Culcuta*; lisez *Calcuta.*

TOME IV.

Page 180, ligne 22 : *Si les armées*; lisez, *si les menées.*

Page 183, ligne 19 : *La majorité des Consuls*; lisez *la majorité des Conseils.*

Page 277, ligne 22 : Bataille d'Austerlitz, par *Gros*; lisez, *Gérard.*

TOME V.

Page 57, ligne 4 : *Si l'on ne me l'eût pas raconté*; lisez, *si l'on ne me l'eût raconté.*

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique que les sujets se suivent; et ce signe (—) que le sujet qui suit est différent de celui qui précède.

Anglais. Soins et bienfaits des Anglais envers les émigrés, 388. S'indignent des décrets de Berlin et de Milan.-N'étaient pas habitués à autant d'énergie, 422. Napoléon disait : les Anglais peuvent être tout aujourd'hui, s'ils veulent se réduire à rentrer dans leurs vaisseaux, 424.

B.... (*Madame de*). L'Empereur la croyait méchante, - est entièrement détrompé, 92. Mot sur le Premier Consul. - Anecdotes, 93.

Barral (*de, archevêque de Tours*). L'Empereur le disait un homme de beaucoup d'instruction, 110. Est interpellé par l'Empereur à une de ses audiences du dimanche, sur les affaires avec le Pape, 342.

Beaumarchais. L'Empereur l'avait constamment repoussé en dépit de son esprit, à cause de sa réputation, 10.

Beausset (*de, Evêque d'Arles*). Paroles de L'Empereur, 110.

Bernadotte. Elu en Suède à cause de sa femme, sœur de celle du roi Joseph, 202. A été une des grandes causes de nos malheurs, en donnant à nos ennemis la clef de notre politique, la tactique de nos armées, etc., 203. En se retrouvant au milieu de nous, s'est aperçu que l'opinion en faisait justice, 204. - Lettre que lui adresse Napoléon sur le système continental, 207.

Berthier (*Prince de Neufchâtel*). Vie privée. - Napoléon le pressait de se marier; madame V..... le décide à épouser une princesse de Bavière. - Désespoir de Berthier, 52.

Boisgelin (*Cardinal*). L'Empereur le disait un homme d'esprit, un homme de bien, 110.

Calonne (*M. de*). Une des causes de l'émigration, 117. En est la ressource financière, 121.

Campagnes d'Italie et d'Egypte. Leur rédaction selon

l'Empereur, devait être une chose bien agréable aux Français et aux Italiens. - Elles consacreraient les noms de ses compagnons de gloire, 196.

Catherine II (*Impératrice de Russie.*) Selon l'Empereur, maîtresse femme, digne d'avoir de la barbe au menton, 216.

Cazalès (*M. de*). Arrive à Coblentz, 132. Belles paroles lors du passage des Prussiens à Coblentz, 142.

Cherbourg. Historique des travaux de ce port, 10.

Clergé. L'Empereur était content du vieux clergé, 109. Nul des anciens évêques ne trompa sa confiance, 110. N'eut à se plaindre que de ceux qu'il avait faits lui-même, 111.

Couvens.-Religieuses, moines. Les prises d'habit anciennement fort suivies par les jeunes officiers, etc. 107. L'Empereur contraire aux couvens - Convenait pourtant qu'un empire comme la France pouvait et devait avoir quelques hospices de fous appelés trapistes, 108. Disait les moines du Mont-Cénis très-utiles, même héroïques, 109. Pensait que les moines seraient de beaucoup les meilleurs corps enseignans, s'il était possible de les maîtriser et de les soustraire à un chef étranger, 109.

Diderot. Paroles de l'Empereur sur le Père de Famille, 115.

Dix août (*Journée du*). Détails par Napoléon, témoin oculaire, 169.

Du Belloy (*Cardinal*). Paroles de l'Empereur, 110.

Egypte. Paroles de l'Empereur sur Saint-Jean-d'Acre, 75. Erreurs de Volney. - Une poignée de Français avait suffi pour conquérir ce beau pays, 76. Les Anglais ont frémi de nous voir occuper l'Egypte ; c'était le vrai moyen de les priver de l'Inde. - Si 40 ou 50 mille familles européennes fixent jamais leur industrie, leurs lois et leur administration en Egypte, l'Inde sera aussitôt perdue pour les Anglais, bien plus par la force des choses, que par celle des armes, 77.

Emigration. Historique de Coblentz demandé par l'Empereur, 116. Son origine, 117. rassemblemens de Worms et de Coblentz, 118. L'un dit le *camp*; l'autre, la *ville* et la *Cour*, 120. - 20 à 25 mille émigrés en armes sont morcelés en 3 corps : 6 mille sous le prince de Condé, contre l'Alsace ; 4 mille sous le duc de Bourbon, en Flandres; et 12 à 15 mille sous les frères du Roi, sur la Champagne, 144. Plans pour l'entrée en campagne, 144. Relégués à la queue de l'armée prussienne, 145. Il leur

est donné de faire le siége de Thionville. - Détails curieux, 150. Gaîté, plaisanteries, anecdotes, 152.

Etiquette. Sur celle de Ste.-Hélène, 41. - Aux Tuileries, l'Empereur disait avoir été le premier qui eût séparé le service d'honneur, de celui des besoins. « Un roi, selon lui, « n'est pas dans la nature, il « n'est que dans la civilisation ; « il n'en est pas de nu ; il n'en « saurait être que d'habillé, » 101.

Fontainebleau (*Palais de.*) Opinion de l'Empereur qui le vantait beaucoup, 186.

Faubourg Saint-Germain. L'Empereur disait avoir mal fait son arrangement avec lui : avoir fait trop, ou trop peu, 35. Anecdotes, 364.

Gall. Ridicules de son système par Napoléon, 85.

Garde nationale de Paris, a constamment montré les vertus de son état : l'amour de l'ordre, le dévouement à l'autorité, la crainte du pillage et la haine de l'anarchie, 171.

Grassini (*La belle madame*) Anecdote, 31.

Gustave III (*roi de Suède*). Devait être le généralissime des troupes destinées à seconder l'émigration. - Annonçait le désir de combattre en personne, 136. - Ses paroles en prenant congé de la princesse Lamballe, 137. A Aix-la-Chapelle vivait en simple particulier, sous le nom de comte Haga, 197.

Gustave IV (*roi de Suède*). L'Empereur disait qu'il s'était annoncé au début pour un héros et n'avait fini que comme un fou. - Encore enfant, il avait insulté la grande Catherine - Plus tard avait insulté l'Empereur Alexandre, 198. Se déclara le grand antagoniste de l'Empereur. - Est détrôné par ses sujets, 199. Après la bataille de Leipsick, s'offre à Napoléon pour son aide-de-camp, et lui demande un asile en France, 200.

Hudson Lowe (*Gouverneur de Ste.-Hélène*). L'Empereur lui dit qu'il le croit capable de tout ; qu'il était, pour les captifs, un plus grand fléau que toutes les misères de l'affreux rocher, 29. Retient un livre envoyé à l'Empereur par un membre du parlement d'Angleterre, parce qu'il avait pour adresse, en lettre d'or : *A Napoléon-le-Grand*, 102. N'avait jamais commandé que des déserteurs étrangers, la lie, l'écume de l'Europe, 346. Fort maltraité par l'Empereur dans sa dernière visite, 352.

Illyrie. L'intention de Napoléon n'avait jamais été de la garder. - Était dans nos mains une avant-garde au cœur de

l'Autriche ; une sentinelle aux portes de Vienne pour la forcer de marcher droit. - L'Empereur ne l'avait prise qu'en gage, et il a eu diverses idées à son sujet ; il comptait la rendre contre la Gallicie, 49.

Joséphine (*Impératrice*). Voit commencer la campagne contre Wurmser. - Pleure beaucoup en quittant son mari, qui l'embrasse, en lui disant, comme par inspiration : « Wurmser va payer cher les pleurs « qu'il te cause. » - Obligée de passer près de Mantoue ; - on tire sur elle de la place, 214. Reçue à Lucques par le sénat, et traitée comme une grande princesse, 215.

Joubert (*Général*) avait une haute vénération pour Napoléon. - L'avait pris pour modèle. - Sa mort, 392. Son portrait par Napoléon, 393.

La Harpe. L'Empereur trouve sa Mélanie mal conçue : on ne doit point attaquer des institutions vicieuses avec des instrumens vicieux, 106.

Las Cases (*Le Comte de*) Sa mission touchant les dépôts de mendicité. - Détails, 45. Prospérité de la France, 52. Dépôts de mendicité, 57. Hôpitaux, 59. Prisons, 61. — Historique de Coblentz, 116. Se trouve au Cap de Bonne-Espérance sous la garde d'un des habitans de Coblentz, 141.

Lavater. Fausseté de son système, 86.

Louis xvi. Selon Napoléon, le plus exemplaire des particuliers, mais un fort pauvre Roi 113.

Marie-Antoinette. Selon Napoléon, eût été dans tous les temps l'ornement de tous les salons ; mais sa légèreté, ses inconséquences, son peu de capacité n'avaient pas peu contribué à précipiter la catastrophe, 113. Anecdote, 114.

Marine. Intentions et idées de Napoléon sur les ports de France, et la marine en général, 21.

Mégrigny (*Madame de*). Intriguée à un bal masqué par l'Empereur, 174.

Mesmer. Ridicule de son système, 84.

Mendicité. Détails, 44. Dépôts, 57. Est beaucoup plus rare dans les provinces pauvres et stériles que dans les pays riches et abondans. - Paroles de l'Empereur, 58. Etablissemens de bienfaisance, etc., 59.

Molière. Jugement de Napoléon sur le Tartufe, 357.

Moscow. Paroles de Napoléon sur l'incendie de Moscow, 395. Disait que les fictions de l'incendie de Troie n'égalèrent jamais de celle de Moscow, 396. Description de Moscow et de son incendie, par le baron Larrey, 403.

Napoléon. Ses idées sur Cherbourg. - Plan de guerre maritime. - Comptait la terminer par une bataille d'Actium, 19. — N'avait point d'éloignement pour les commissaires des alliés à Ste.-Hélène, pas même pour celui de France ; qu'il était *Français*, que ce titre était ineffaçable à ses yeux, 29. — Excite, à son début en Italie, tous les enthousiasmes et toutes les ambitions, 30. Sa fortune était dans sa sagesse. - Mme Grassini, 31. Mme V..... 32. — Disait avoir mal fait ses arrangemens avec le faubourg Saint-Germain : avoir fait trop ou trop peu ; 35. Accueillait les noms anciens ; ceux de notre histoire, comme moyen de vieillir tout aussitôt les institutions modernes, 37. — Sa première pensée était d'épouser une Française ; ses ministres ne l'empêchèrent, qu'en implorant la politique, 37. — Motifs du retour aux formes monarchiques, aux croix, aux cordons, 39. — Étiquette à Longwood, 41. — Convaincu que l'extirpation de la mendicité était possible, 46. — Ses intentions sur l'Illyrie, 49. — Fatalités accumulées contre lui à la fin de sa carrière, 51. — Ses observations sur sa loi des prisons d'état, 67. Assurait que les Français, à son époque, avaient été les plus libres de toute l'Europe, 72. Tous les pays qui ont été séparés, regrettent les lois avec lesquelles il les avait gouvernés, 73. — Dans son expédition d'Égypte, s'il eût été maître de la mer, le fût devenu de l'Orient, 75. Avait acquis un tel empire sur ses soldats, qu'il lui eût suffi d'un simple ordre du jour, pour les rendre Mahométans ; 77. Le désert avait toujours eu des attraits pour lui. - Napoléon *Lion du désert*. - Anecdote d'un Chinois, 78. Dit à ceux qui l'entouraient, qu'ils sont destinés, en rentrant dans le monde, à se trouver *frères* à cause de lui, 81. — Sur les rêves, les pressentimens, etc. - Cagliostro. - Mesmer. - Gall. - Lavater, etc. 83. — Accumulation de contrariétés, 89. — Conversation avec l'amiral Malcolm. - Les souverains ne devraient-ils pas avoir un cœur. - En défendant son titre d'Empereur, il défend l'honneur des autres souverains, 97. — Sa Cour, la plus magnifique qu'on eût vue, 99. Dépenses de sa chasse. - Table. - Écuries. - Pages, 100. — Couvens. - Religieuses, - 107. Trapistes, - Moines, 108. Disait n'avoir rien fait pour le clergé, qu'il ne lui ait donné lieu de s'en repentir, 109. N'avait eu à se plaindre que des évêques qu'il avait faits lui-même, et nullement des anciens, 110. Pensait qu'après lui,

peut-être verrait-on en France des conscriptions de prêtres et de religieuses, remplacer celles de militaires ; les casernes devenir des couvens et des séminaires, 111. — Historique de l'émigration, 116. — On attribuait, disait-il, à de simples préjugés, à de la petitesse, ce qui en lui n'était que vues profondes, grandes conceptions, maximes d'Etat de la plus haute élévation, 160. Sa conversation avec le M. comte de S...., sur les émigrés, 161. Voyage Sentimental à Nuits, 166. — Avant le serment *à la nation, à la loi et au Roi*, s'il eût reçu l'ordre de tourner ses canons contre le peuple, il ne doute pas qu'il n'eût obéi ; mais le serment national une fois fait, n'eût plus connu que la nation, 168. Témoin oculaire du 10 août. - Détails, 169. — Aimait beaucoup les bals masqués. - Y était entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités, 172. Aimait à s'y faire insulter. - Anecdotes, 173. Ses bienfaits envers plusieurs familles, 174. — Lorsqu'il lui venait une idée utile, curieuse, intéressante, en posait la question aux membres de l'Institut ; la solution était lancée dans le public, qui l'adoptait, ou la repoussait, 177. — Avait construit un grand nombre de canaux. — En projetait bien d'avantage, 178. Voulait faire de Paris la capitale de l'Europe, 181. Si le ciel lui eût donné 20 ans de règne et un peu de loisir, aurait changé la face de la France. - Avec des budjets, on créerait le monde, 181. Refusait souvent les fêtes que la ville de Paris voulait lui donner ; prouvait qu'avec ces faux frais on ferait des monumens durables, magnifiques, 182. Il lui fallait toute sa puissance pour réussir à faire le bien. - A employé jusqu'à 30 millions en égoûts, dont personne ne lui tiendra compte, 183. Au pied comme à la cime des Alpes, dans les sables de la Hollande, sur les rives du Rhin, toujours et partout Napoléon. — Comptait dessécher les marais Pontins, 183. N'avait songé qu'à préparer le terrain pour le palais du Roi de Rome, en serait demeuré-là. - Anecdote, 186. Avait eu toutes les peines du monde à faire comprendre et adopter son système de budjets, 187. A ses voyages de Fontainebleau, 12 à 15 cents personnes étaient invitées, logées et meublées ; plus de 3 mille y trouvaient à dîner, 189. — Regrettait de n'avoir pu faire composer toutes les histoires de l'Europe, depuis Louis XIV, sur les pièces même des relations extérieures, 191. — Avait écrit un jour à Sélim III

- Réponse, 191. — S'il eût pu, en Égypte, joindre les mamelouks à ses Français, se serait regardé comme le maître du monde, 192. — La régence, une des époques les plus hideuses de nos annales, 193. — Gustave IV se propose pour son aide-de-camp, 201. — Les Suédois lui demandent un Roi, 201. Avait attaché trop de prix à ce qu'un Français fût sur le Trône de Suède, 202. Éprouvait un arrière instinct qui lui rendait l'élection de Bernadotte désagréable et pénible, 203. — Avait deviné la trempe du caractère de Paul Ier, 206. — Lettre à Bernadotte sur son système continental, 207. — Sa vigne patrimoniale, etc. - En avait disposé en faveur de sa nourrice. - Avait donné sa maison patrimoniale à la famille Romalino, 212. Sa nourrice. - Etait venue à Paris. - Avait enchanté toute la famille et avait eu une longue audience du Pape, 213. — Les milices de palais, terribles et dangereuses, 216. Sous le consulat, Paul lui écrivait souvent, 217. — Répétait souvent n'avoir jamais senti sa tête ni son *estomac*, 219. — Fatalités de la campagne de Russie, 309. — Interpellé par madame de Staël. - La première femme du monde est celle qui a fait le plus d'enfans, 314. — Sur la religion, 323. Avait eu beaucoup de résistance à vaincre pour ramener le catholicisme. - On l'eût suivi plus volontiers s'il eût pris la bannière protestante, 325. François Ier, placé pour adopter le protestantisme, 327. Paroles sur le Pape, 331. Avait, par la force seule de sa conversation privée, arraché le fameux concordat de Fontainebleau, 334. Essaye de ramener le Pape par la raison. - N'y peut parvenir, 337. Ses intentions sur la religion et le Pape, s'il fût revenu victorieux de Moscow. - Eût relevé le Pape, l'eût entouré de pompes et d'honneurs; Paris fût devenu la capitale du monde chrétien, 339. La direction légale des affaires ecclésiastiques avait toujours été l'objet de sa méditation et de ses vœux, 341. — Conversation vive avec le Gouverneur. - Quand il aura faim, il ira s'asseoir à la table du brave 53e, 347. — Napoléon demeurera le sujet de l'histoire et l'étoile des peuples civilisés, 348. — Disait que les libelles les plus infâmes ne lui faisaient rien; mais que sitôt qu'on approchait un peu de la vérité il sentait alors le besoin de se défendre, 352 — Sa protestation contre le traité du 2 août. - Y avait omis, à dessein, le traité de Fontainebleau. — Disait renier ce traité. - Pourquoi. - Se disait être une parcelle de rocher lancée dans l'espace 354

— Sur l'ouvrage du général S.....n., 355, — Jugement sur le Tartufe, 357. — Ne se rappelait pas d'avoir pris une seule médecine aux Tuileries, 362. Ne croyait point à la médecine. - N'en était pas ainsi de la chirurgie. - Avait commencé trois fois des cours d'anatomie, les affaires et le dégoût les avaient interrompus, 363. — Réponse officielle au Gouverneur touchant les commissaires des alliés et les embarras de son budjet, 370. — Sur l'incendie de Moscow, 395. Ce qu'il eût fait si Moscow n'eût pas été brûlé, 398. La paix dans Moscow accomplissait et terminait ses opérations de guerre, 398. Aurait eu aussi son *congrès* et sa *sainte alliance*. — Devenait le médiateur naturel entre l'ancien et le nouvel ordre de choses. - Sa gloire eût été dans son équité 399. Eût voulu un Code européen, une Cour de Cassation européenne, une même monnaie, les mêmes poids et mesures, les mêmes lois. - L'Europe n'eût fait de la sorte qu'un même peuple, 400. Sa dictature eût fini, et le règne constitutionnel de son fils eût commencé. — L'eût associé à l'Empire. - Paris eût été la capitale du monde, et les Français l'envie des nations. - Ses loisirs eussent été employés à visiter lentement, avec l'Impératrice, en vrai couple campagnard, tous les recoins de l'empire; semant de toutes parts les bienfaits et les monumens, 401. — Sa querelle maritime avec l'Angleterre, 422. Avait forcé les Américains à se battre contre les Anglais, en attachant leurs intérêts à leurs droits, 423. Observations sur la bataille de Waterloo, 425.

Paris. L'Empereur voulait en faire la véritable capitale de l'Europe; quelque chose de fabuleux, de colossal, d'inconnu jusqu'à nos jours, 181.

Paul Ier (*Empereur de Russie*). Sa fureur relativement à la déloyauté du ministère anglais. - Son indignation lorsque les Anglais nièrent lui avoir promis Malte. - Perce de son épée la dépêche du ministère anglais. 205. Les Anglais refusant de comprendre dans leur échange les prisonniers russes faits en Hollande à leur service, Napoléon en profite, les fait habiller et les renvois à Paul, qui, dès cet instant, fut tout à lui. - On a voulu, disait l'Empereur, que cette bienveillance lui ait été funeste, 206. — Écrivait souvent au Premier Consul, 217.

Pie VII. Désirait obtenir de l'Empereur, pour prix de sa venue en France et du couronnement, la déclaration par laquelle Louis XIV désapprouvait les fameux articles de 1682, bases

des libertés gallicanes, 352. Ce fut par la seule force de sa conversation privée que Napoléon lui arracha le fameux concordat de Fontainebleau. - N'eut pas plutôt signé qu'il s'en repentit, 334. L'Empereur le disait un agneau, un véritable homme de bien, qu'il aimait et estimait beaucoup, 335. Son changement, 336. Causes de son dernier voyage en France, 337.

Piémontais. L'Empereur disait avoir une affection particulière pour cette province. — Les Piémontais n'aimaient pas à être un petit état, 176.

Prisons. Luxe de celles d'Angleterre, - Différence des nôtres, séjours affreux. - Le simple prévenu y est mêlé avec le plus grand criminel, 61. Prisonniers d'Etat. - Détails, 64. Observation de Napoléon sur sa loi des prisons d'Etat, 67. Lors de sa chute, elles ne renfermaient que 250 individus : - il en avait trouvé 9 mille en arrivant au consulat, 72.

Puysegur. Est entrepris par l'Empereur à une de ses audiences publiques; réfutation du magnétisme et du somnambulisme, 85.

Roquelaure (*Archevêque*). Paroles de l'Empereur à son égard 110.

Russie. Napoléon demandait si Pierre-le-Grand avait bien fait de fonder une capitale à Pétersbourg. - Raisons, 394.

Santini (*Huissier de la chambre de l'Empereur*). Veut tuer le Gouverneur et se tuer après. - L'Empereur ne peut le détourner de son projet qu'en interposant son autorité impériale et pontificale, disait-il, 103.

S — n (*Général*). Paroles de l'Empereur sur son ouvrage; - Avait déserté du camp de Boulogne, portant tous les secrets de Napoléon aux Anglais. - Au retour de l'île d'Elbe écrivit à l'Empereur, pour lui offrir ses services; fut arrêtée, et aurait dû être fusillé, 356.

S.... (*le Comte de*). Conversation de l'Empereur, 161. - Preuve qu'il donne des hautes et excellentes qualités de l'ame et du cœur de Napoléon, 163. - Anecdotes sur un embarras de rois, 164.

Sélim III (*Empereur des Turcs*). L'Empereur lui écrivit un jour. - Sa réponse, 191.

Soult (*Maréchal*). L'Empereur le disait un excellent ordonnateur, un bon ministre de la guerre, 356.

Staël (*madame de*). S'est trop bien peinte dans sa Corine, 311. L'Empereur lui en voulait d'avoir ravalé les Français dans son roman, 312. Ardente dans ses passions. — Lettre lue par la police, 312. Envoyée en exil,

316. Combattait d'une main et sollicitait de l'autre. - Le Premier Consul lui fait dire qu'il lui laisse l'univers à exploiter et ne se réservait que Paris, dont il lui défendait d'approcher, 316. Voulut, sous l'empire, être dame du palais.

S..... (*Madame la Baronne de*), née Française; femme du commissaire Autrichien à Ste.-Hélène, 359.

Talleyrand (*Prince de*). Avait fortement poussé l'Empereur à la paix après le retour de Leipsick. - Blâme le discours de Napoléon au sénat. - Approuve celui au corps législatif. - Ne cessait de répéter à Napoléon qu'il se méprenait sur l'énergie de la nation; qu'elle ne seconderait pas la sienne, qu'il s'en verrait abandonné, 310.

Versailles. L'Empereur disait que c'était une faute à Louis XIV d'avoir entrepris Versailles, 185. Napoléon se reprochait les dépenses qu'il y avait faites, 186. Dans ses idées gigantesques sur Paris rêvait d'en tirer parti, d'en faire une espèce de faubourg de la grande capitale. - Eût remplacé, disait-il, les nymphes de ses bosquets par les panoramas de toutes les capitales où nous sommes entrés victorieux, de toutes les célèbres batailles qui ont illustrés nos armes, 189.

Voisins (*de, évêque de Nantes*). L'Empereur disait qu'il le tendait réellement catholique par la sagesse de ses raisonnemens, son excellente morale et sa tolérance éclairée. - Sa réponse à Marie-Louise, qui le consultait sur l'obligation de faire maigre le vendredi, 328. Sur une communion publique le jour de Pâques, 329. Avait été le plus ferme appui des libertés gallicanes. - « C'était mon oracle, mon flambeau, disait « l'Empereur; il avait ma confiance aveugle sur les matières religieuses, 330.

Wagram (*Campagne de*). Détails de cette campagne, 225.

Waterloo. Observations sur cette bataille, dictées par Napoléon, 425.

FIN DE LA TABLE RAISONNÉE DU CINQUIÈME VOLUME.

ANNONCE DE LIBRAIRIE.

ATLAS HISTORIQUE, GÉNÉALOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE, de Le Sage, dont il est si souvent parlé dans le Mémorial; composé de 33 cartes et tableaux coloriés, etc. Prix : 136 50

On peut se procurer les feuilles les plus utiles séparément.

Se trouve à Paris :

Chez { M. Charles TESTE, rue Montorgueil, n. 108;
M. DUVAL, rue du Bac, n. 53;
MM. les frères BOSSANGE.

Cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, a éprouvé des chances funestes pendant l'absence de son auteur; une émission frauduleuse en a été faite en 1820; mais inutile et incomplète.

La bonne édition est celle de 1814, dont toutes les feuilles doivent porter le millésime de 1812, 13 ou 14. Pour la distinguer de toutes celles qui ont paru antérieurement, on a imaginé de revêtir son cartonnage, à compter de 1822, d'une lithographie représentant la muse de l'histoire, exécutée tout exprès afin de la rendre désormais le *type* caractéristique de l'ouvrage.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, par David Hume, éclaircie par des tableaux généalogiques coloriés, et par une carte géographique, tirés de l'Atlas historique de Le Sage. La partie des Stuart est enrichie de notes intéressantes d'auteurs vivans, ou tirées de divers ouvrages modernes, notamment de celui de M. Boulay de la Meurthe. Nouvelle édition, en 20 vol. in-12. 60

Cet ouvrage se recommande au public par les tableaux dont il est accompagné; les notes intéressantes qui y sont jointes et dont quelques-unes sont d'un des captifs de Sainte-Hélène.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE BOSSANGE FRÈRES,

A PARIS, rue de Seine, n. 12.

MÉMOIRES pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée, et publiés sur les manuscrits autographes corrigés DE LA MAIN DE NAPOLÉON.

Mélanges historiques, tome 1er, écrits par le général MONTHOLON.
Mémoires, tome 1er, par le général GOURGAUD. } 2 v. in-8. 5 pl. 15

Papier vélin. 30

Mémoires des contemporains, pour servir à l'Histoire de la République et de l'Empire, in-8, à 7 fr. le vol.

Les Mémoires suivans sont sous presse. Chaque ouvrage se vend séparément.

Manuscrit de 1814, rédigé à cette époque par ordre de Napoléon, par Fain, premier secrétaire du cabinet; 1 vol. in-8, cart. 7

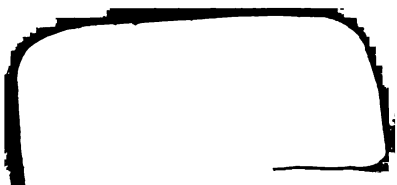
Mémoires de Louis-Jérôme Gohier, président du Directoire au 18 brumaire, et sur les événemens qui ont amené, précédé et suivi cette journée; 2 vol. in-8, portrait. 14

Papier vélin. 28

Mémoires du général Rapp, 1 vol. in-8, portrait. 7

— Les mêmes, papier vélin. 14

OEuvres complètes de Platon, traduites du grec en français, accompagnées de notes et précédées d'une introduction sur la philosophie de Platon, l'ordre et l'authenticité de ses dialogues, le caractère et l'histoire de sa philosophie, etc., etc., par VICTOR COUSIN, ex-maître des conférences à l'École Normale, professeur suppléant de l'histoire de la philosophie à la faculté des lettres de l'Académie de Paris, 1 vol. in-8, orné d'un beau portrait de Platon, d'une carte de l'Attique et d'un plan d'Athènes. Prix de souscription, chaque volume, pap. fin d'Annonay, satiné. 9

Grand papier vélin, dont on n'a tiré que 25 exemplaires. 25

OEuvres de P.-L. Lacretelle aîné, de l'Académie française, en quatre collections.